N° 515 — Tome CXXXVI 1er Décembre 1919

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Trentième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**




HENRI ALBERT, JACQUES-ÉMILE BLANCHE, E. BOISMOREAU, MAURICE BOISSARD, GUY-CHARLES CROS, ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, J. KESSEL, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, JEAN NOREL, VINCENT O'SULLIVAN, CARL SIGER, H.-H. VALENTINO, ÉMILE ZAVIE.

*PRIX DU NUMÉRO*

**France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

# SOMMAIRE

N° 515. — 1er DÉCEMBRE 1919



## REVUE DE LA QUINZAINE





---

**MANUSCRITS**

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

---

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

---

**Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.**

*VIENT DE PARAITRE* :

# LA GUIRLANDE

*à la* **BELLE ÉDITION**, *71, rue des Saints-Pères*

**ALBUM MENSUEL D'ART et LITTÉRATURE**

| | | |
|---|---|---|
| LE NUMÉRO : | France | 20 fr. |
| | Étranger | 25 fr. |
| L'ABONNEMENT D'UN AN : | France | 200 fr. |
| | Étranger | 240 fr. |

## *SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO D'OCTOBRE :*

Phili ou « Par delà le bien ou le mal », Conte moral par Abel HERMANT, illustr. de BRUNELLESCHI. — L'Evolution des Jeux, par Alfred CAPUS, de l'Académie Française, illustr. de DUBAUT. — Poème, par la Baronne A. de BRIMONT, illustr. de BRUNBLLESCHI. — Tango, par Clément VAUTEL, ill. de HEMARD. — Près du Bal, par Jean HERMANOVITS, ill. de GERDA-WEGENER. — Chronique par André de FOUQUIÈRES, ill. de E. Blanche.

Deux pages hors-texte : Dessin Inédit d'Abel FAIVRE. — « Le Perroquet Jaloux », de George BARBIER.

## *SOMMAIRE du DEUXIÈME NUMÉRO de Novembre*

**PHILI ou** "Par delà le bien ou le mal" (2e partie). . . par ABEL HERMANT.
Illustration de BRUNELLESCHI.

**LE TESTAMENT** (Nouvelle)..... par PAUL BOURGET, de l'Académie Française.
Illustration de BENITO.

**POÈME**............................ par la Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.
Illustration de GEORGE BARBIER.

**LE BON TON au THÉATRE**........................ par ANDRE BRULE.
Illustration de BRUNELLESCHI.

**LETTRE de PARIS** (Scène inédite) ............................... par RIP.
Illustration de HEMARD.

**LA PARISIENNE** (Chronique)................... par ANDRÉ DE FOUQUIÈRES.
Illustration de MIAMS.

**POUR VOUS, MESDAMES** (Chronique d'élégance féminine) par JULIETTE LANCRET
Illustration par les divers artistes collaborateurs de "LA GUIRLANDE".

**LA LEÇON BIEN APPRISE**, hors-texte .............. par GEORGE BARBIER.

**FANTAISIE**, hors-texte .................................. par BRUNELLESCHI.

**Un Portrait inédit de M. ANDRÉ BRULE.**

En hors-texte, modèles des grands couturiers exécutés par les différents artistes collaborant à la Revue.

***POUR S'ABONNER***, remplir cette feuille et l'adresser au Directeur de "La Guirlande", et y joindre en mandat ou en chèque le montant de l'abonnement.

*Je soussigné*......................................................................

*demeurant à*......................................................................

..........................................................................................

*déclare souscrire à un abonnement d'un an à* **LA GUIRLANDE** *au prix de 200 fr.* (pour la France) *240 fr.* (pour l'Etranger), *ci-joint un mandat ou chèque de* ..................................*au nom de M. le Directeur de* la Guirlande.

*Tous les abonnements comportent une année entière d'octobre à septembre.*
*La correspondance et les chèques doivent être adressés à* **M. le Directeur de la Guirlande** *à la "Belle Édition", 71, Rue des Saints-Pères, Paris.*
*Les envois d'argent doivent être faits par lettre recommandée.*

# LE BOLCHÉVISME

# A TRAVERS DOSTOIEVSKY

—

## I

Le bolchévisme — mot barbare, transcription littérale lui-même d'un barbarisme russe — a été discuté passionnément. Il a ses détracteurs et ses sectaires qui l'insultent ou l'admirent. En tant que système social, la controverse à son sujet est loin d'être terminée, paraît même insoluble. On a eu beau l'expliquer par des raisons économiques, diplomatiques, politiques, par la propagande allemande, par les effets du régime tsariste, par la révolte d'un peuple écrasé sous l'autocratie et la bureaucratie,— il reste comme un phénomène que l'avenir seul permettra de justifier ou de condamner.

Mais il est indéniable qu'il a pris en Russie un caractère spécial, maladif. Il a révélé soudain des cruautés, des aberrations dont le grand peuple slave, connu traditionnellement par sa douceur, semblait incapable. Il a terrifié par la ruée éperdue et sanglante de masses entières derrière des drapeaux claquant à vide sur des théories jeunes, par la destruction organisée. Il a étonné surtout par sa longévité chaotique et le peu de résistance qu'il a rencontré tout d'abord.

Ce caractère de maladie collective, — qui d'ailleurs n'a pas été assez souligné jusqu'à présent, — il faut tenter de l'éclaircir par l'étude de la nature russe, de ses instincts profonds et de ses habitudes de penser. L'acide qui, jeté sur de la chaux,

produit une réaction immédiate n'aurait aucun effet sur du granit. L'acide, nous le connaissons, — c'est le système bolchéviste, tel que l'exposent ses théoriciens. La base sur laquelle il agit demeure à peu près ignorée.

Or, pour que des illusions frénétiques aient eu la force du buisson ardent de la Bible, pour qu'elles aient ébranlé un peuple entier, une foi, en quelques semaines, elles ont dû trouver une mentalité appropriée, quelque chose de trouble, de passionné, de meurtri, prêt à tout accepter et à tout rendre au centuple, c'est-à-dire la psychose russe telle que l'a préparée tout le dix-neuvième siècle. Il est impossible de la caractériser en quelques phrases abstraites. L'âme d'une race est pour cela un composé trop vivant, surtout d'une race à qui des migrations incessantes et des dominations successives ont transmis les émotions les plus contradictoires. L'analyse se heurte à des paradoxes, à des trous, à tout un domaine indéfinissable.

Puisque l'étude directe est impossible, la littérature s'offre comme le moyen d'investigation le plus sûr et, parmi les écrivains, un nom s'impose avant tous : Dostoïevsky. En effet, l'intuition des gens et des choses fait tout son génie miraculeux. Il dissèque un être et il le recrée. Il met la nature russe à vif, à nu comme un écorché anatomique. Il l'ouvre comme un cadavre chaud encore pour que nous puissions y lire le secret de la vie.

Dostoïevsky ! Même pour ceux qui le connaissent à peine, son nom évoque la trépidation mentale, le désarroi intime, la fièvre du corps et de l'âme, une psychologie faite de pathologie forcenée. A côté de Tolstoï, calme, puissant, maître de sa création, il semble choisir exprès des types d'exception, se confiner amoureusement dans le cas monstrueux et rare. C'est ainsi du moins qu'on l'a compris en France. Jamais l'idée n'est venue qu'il pouvait vraiment représenter un plan étendu de l'existence, que ses héros avaient été copiés d'après toute une classe russe. Le prendre pour un peintre fidèle aurait fait peur.

Et pourtant si, sans conteste, il a été attiré par la galerie des demi fous et des malades, ses personnages sont trop hallucinants pour n'avoir pas existé, son atmosphère est trop lourde et trop prenante pour n'avoir pas enveloppé des gens et des

idées. Pour saisir la vérité de cette inspiration, il suffit d'assister à une réunion politique russe où la subtilité la plus byzantine s'allie à la passion la plus démente, il suffit de sentir le souffle de la joie slave déchaînée ou du repentir hystérique, il suffit de voir briller dans les yeux d'une femme l'amour immense, misérable et cruel.

Maintenant que le bolchévisme russe fait songer à quelque danse de fous, maintenant que la Russie entière est un champ libre pour aventuriers et illuminés, Dostoïevsky, l'épileptique, le sadique, l'amateur des criminels et des névrosés, est peut-être plus réaliste, en tout cas plus réel que le grand Tolstoï, psychologue serein d'*Anna Karénine* et de la *Guerre et la Paix*.

Que l'on ne croie pas de là que Dostoïevsky ait voulu prévoir la tourmente actuelle, qu'il s'érige en prophète. Il a simplement transcrit ce qu'il avait devant les yeux d'après l'angle de vision qui lui est particulier. Mais, en même temps, il a deviné le sens secret qui se cachait derrière les mots et les actes de sa génération. Et lui, qui était un écrivain passionné de sa race, en a donné en quelques œuvres maîtresses le tableau le plus effroyable avec une prescience de visionnaire.

## II

Parmi les types exceptionnels qui peuplent ses romans, prenons d'abord ceux qui sont les plus aisés à comprendre, ceux qui semblent, au premier examen, n'avoir rien de spécifiquement russe, aucun appel vers le mysticisme, aucun apostolat : Feodor Pavlovitch Karamazof (1) et Svidrigaïlof (2).

L'un et l'autre sont des jouisseurs et ne sont que cela. En eux point d'angoisse morale, point de recherche d'une loi régissant l'existence qui torture si souvent les héros de Dostoïevsky et même ceux de Tolstoï. Ils ne pensent qu'à bien vivre au lieu de vivre bien. Chacun, dans la catégorie sociale qu'il occupe, n'a pour quotidien souci que de satisfaire les vices dont la nature l'a copieusement pourvu. Il les cultive amoureusement, il a pour eux une tendresse de père prodigue à enfant gâté.

Feodor Karamazof est le chef de cette famille dont le nom

(1) *Les frères Karamazof.*
(2) *Crime et Châtiment.*

est devenu en Russie usuel comme une épithète, précis comme un terme médical. Feodor Pavlovitch est le père de Dimitri le frénétique, d'Ivan le révolté à froid, d'Aliocha le mystique et aussi de Smerdiakof, le valet philosophe, épileptique et assassin. Il a enterré par sa cruauté d'ivrogne malfaisant ses deux femmes. Pitre et pique-assiette, il a vécu de gifles et de restes; prêteur à la petite semaine, il s'est accouplé par défi et par libertinage sadique à une traîneuse de ruisseau, malheureuse innocente vêtue d'une chemise et de la boue des chemins, Elizabeth la puante. Vers l'âge mûr il arrive à une aisance considérable et, libre de tous soucis, il se plonge dans le vice. Il savoure ses jouissances avec une satisfaction qui le rend odieux. Avec quel attendrissement il parle de son petit cognac, de son « cognatchok »! Comme on s'imagine sa lippe de vieillard sensuel et répugnant lorsqu'il détaille les plaisirs que donne la femme et lorsqu'il s'écrie :

« Ah! mes enfants, pour moi dans toute ma vie il n'y a pas eu de femme difforme. Elles sont toutes belles, si l'on sait en profiter. »

Il est abject au point d'organiser un scandale chez le vieux moine Zossime, vénéré comme un anachorète, adoré comme un guérisseur divin. Il a près de soixante ans; des poches énormes se boursouflent sous ses yeux; un petit nez pointu d'oiseau semble trouer la couperose de ses joues; quand il remue la tête, sous son menton tremble une masse de chair flasque et terne. Et il dispute, éperdu, à son fils qu'il a spolié une jeune femme dont la pensée seule le fait défaillir de désir sénile...

Avec Svidrigaïlof l'envergure change. La débauche monte en grade. Tandis que Feodor Pavlovitch, très mince pique-assiette, exerce ses talents d'usurier dans une petite ville ignorée et y épuise la coupe des voluptés provinciales, Svidrigaïlof, barine aux mains larges, se fait emprisonner pour dettes considérables, jetées en orgies. Entre autres aventures, il a sur la conscience le viol d'une fillette de quatorze ans, sourde et muette, martyrisée par sa tante, et que l'on retrouve pendue dans un grenier blafard.

Il est tiré de prison par une femme plus âgée que lui qui paie la moitié de ses dettes et le force ainsi à l'épouser. Elle l'emmène dans une propriété lointaine et le garde là quelques

années. Avec son autorisation, il trousse les chambrières jusqu'au jour où l'arrivée d'Avdotia Romanova, la sœur de Raskolnikof, amène le drame dans la maison. Svidrigaïlof s'éprend d'elle avec une passion tenace, rentrée, dangereuse. Sa femme s'en inquiète. Mais Avdotia Romanova, pour lui échapper, s'en va à Saint-Pétersbourg retrouver son frère. Peu après son départ, la femme de Svidrigaïlof meurt. Lui, affirme que cette coïncidence est purement fortuite.

Néanmoins, lors de sa visite à Raskolnikof, — car Svidrigaïlof a suivi les traces de Dounia, — à Raskolnikof que sur son grabat hantent ses rêves d'assassin, on sent planer sur eux une ressemblance tragique. Entre ces deux hommes différents d'éducation, de caste, un lien subtil existe, la communauté probable du crime, et la scène est très belle, faite de suggestions et de détails impondérables.

Ensuite Svidrigaïlof n'hésite pas à attirer par une sorte de chantage relatif à Raskolnikof la sœur de ce dernier dans une chambre isolée. Il tente de la prendre et échoue. Après une nuit de vagabondages sans but, il se suicide.

Cette simple analyse permet de saisir la perversion de ces deux hommes, perversion qu'ils effeuillent voluptueusement comme une fleur vénéneuse. Jusqu'à présent rien ne permet de les différencier des jouisseurs occidentaux, si ce n'est que le paroxysme de leur débauche et le raffinement de sa grossièreté portent le caractère entier propre aux mentalités russes. Mais, trait profond de leur nature, ces profiteurs à outrance de la vie, ces poètes du vice se rendent parfaitement compte de leur infamie. Point par cynisme seulement. Une sensation obscure et souvent inconsciente travaille en eux sourdement. Combien de fois le vieux Karamazof se flétrit lui-même ! Comme implicitement le sentiment de sa déchéance le poursuit ! Et comme dans toute l'apparition un peu spectrale de Svidrigaïlof, depuis son premier dialogue avec Raskolnikof jusqu'à sa mort, on sent chez lui le dégoût pour son âme, trame indéfinissable et persistante, tissée merveilleusement par Dostoïevsky. Ce n'est pas le refus d'Avdotia Romanova qui l'accule au suicide, mais le fardeau trop lourd de sa vie qui l'écœure.

Et je ne puis m'empêcher de songer, en relisant ces pages, à l'aveu tombé des lèvres d'un réfugié russe qui revenait de Constantinople :

— Vraiment, lorsqu'on voit le luxe fou et la débauche des nôtres là-bas, on se dit : le bolchévisme est un fléau nécessaire. Remarquez que j'ai fait de même; mais je me rends très bien compte que nous sommes une classe pourrie, bonne à disparaître.

Cette conscience aiguë de sa propre faute, voilà le caractère qu'on ne trouvera pas chez le jouisseur satisfait d'Occident, arguant de ses droits à la vie heureuse par tous les moyens, puisqu'il est riche. Voilà ce qui enlève chez le jouisseur de Dostoïevsky le respect de lui-même et qui l'apparente à Marmeladof, l'ivrogne entrecoupant sa griserie de *mea culpa*.

Voilà ce qui explique jusqu'à un certain point le triomphe facile du bolchévisme sur la haute bourgeoisie. Elle manquait de soutien moral, elle n'était pas même étayée par le sentiment de son droit à l'existence. Et quand la vague rouge est montée, elle s'est laissé submerger, en murmurant, sans se l'avouer peut-être : c'est justice.

Ce phénomène d'« autoflagellation », nous le retrouvons, plus violent, poussé à un état presque hystérique, chez Mitka Karamazof. Mais avec lui ce n'est plus à une jouissance seulement que l'on se heurte; avec lui ce n'est plus une esquisse qui se dessine. Une fresque s'étale, éclatante et large. Sous un souffle prodigieux, un abîme vivant se révèle.

Jeune, beau, puissant, Dimitri Karamazof, dit Mitka, est le fils aîné de Feodor Pavlovitch. Depuis qu'il est un homme, la ruée sauvage des passions a fait de lui sa proie. Il n'a rien qui le puisse retenir. Cet équilibre élémentaire, cette sorte de centre de stabilité morale, que chacun possède à un degré quelconque, lui manque complètement. Son désir devient une action immédiate, au péril de toutes les conséquences, — conséquences dont il saisit parfaitement la portée, d'ailleurs. A peine nommé officier, ses débordements le font dégrader. Nommé encore, l'ivresse, le jeu, l'amour violent le dominent avec la même force et il est cassé une seconde fois.

Mais aussi il est bon, généreux, d'esprit ouvert à toutes les sensations légères ou farouches. Ceux qui l'approchent ne peuvent s'empêcher d'aimer cet enfant terrible, au sourire franc, au cœur large. On le devine irresponsable, mieux incurable. Victime de ses passions, — voilà le mot exact pour le peindre,

victime qui tente parfois de vagues révoltes, mais qui sent aussitôt l'étreinte irrésistible de son désir. Et il a conscience de ses bassesses, et il en souffre mortellement et il va quand même vers l'appel magique et fatal. Ses instincts contradictoires le bouleversent, jouent de lui comme d'une balle. Cet homme qui aime les humbles et les faibles, au cabaret, pour une vétille, traîne ignominieusement par la barbiche un déclassé, pauvre diable tremblant et affamé. Cet homme, qui a donné toute la fortune qui lui restait à une jeune fille pour qu'elle sauve l'honneur de son père, s'approprie ensuite trois mille roubles que cette jeune fille lui a confiés. Et tout en s'appelant gredin, tout en étant martyrisé par son vol, il va le jeter en orgie inepte où chantent les violons des tziganes, où boivent tous les moujiks des alentours.

Le repentir empoisonne sa vie, mais ne sert à rien. Ses réactions ne sont que des réflexes où la raison n'intervient pas. Soupçonnant son père de cacher sa maîtresse, il lui écrase la tête d'un coup de talon. Plus tard, affolé encore par la disparition de la femme qu'il aime, il étrangle à moitié la bonne de celle-ci, puis, lancé éperdument sur ses traces, il fracasse le crâne de Grigori, le vieux serviteur qui l'a élevé et qui cherche à le retenir. Qu'on laisse passer sa passion! Et tout à coup apprenant que sa maîtresse est retournée vers son premier amant, lui qui la tuerait pour un sourire adressé à un autre, il se résigne, car il trouve son sentiment sacré. Il lui faut seulement la revoir, lui donner un festin suprême, se tuer ensuite. Les mains rouges de sang, il saute dans une troïka qui part fouaillée, dans la nuit neigeuse. Et de nouveau l'orgie folle, excitée par la musique délirante et les bouchons qui sautent, convie à l'ivresse le village entier. Mitka rit devant la bête humaine lâchée, dans son ignominie, dans son remords, avec le suicide à ses côtés.

L'aspect le plus effrayant de ce caractère est que, malgré ses fautes, ses lâchetés, ses crimes, il demeure sympathique. L'éruption toute puissante des instincts de Mitka, pareille à une force naturelle, à un élément déchaîné, inspire de la peur, non pas du mépris. Et la séduction persiste de son rire enfantin, de sa large nature. Le pire et le meilleur vibrent à l'unisson dans cette âme ardente, sans qu'il y ait de sa faute. Il en est ainsi de l'âme du peuple russe où s'accordent tous les

extrêmes. Comme la steppe d'été aux herbes hautes, elle est infinie, entière et mouvante. Et il y a en elle autant de danger que de charme.

III

Passons maintenant au groupe cher entre tous à Dostoïevsky, à ses héros préférés, qu'un fil rouge relie à travers son œuvre. Ils s'appellent Raskolnikof, Ivan Karamazof, Pierre Verkhovensky; ils diffèrent entre eux par des traits importants, essentiels même, mais ils sont le produit d'un même faisceau de circonstances, ils portent le caractère spécifique du jeune intellectuel russe raisonneur, fait d'idées absolues et définitives, troublant la vie et empêchant de goûter aux fruits parfumés des jours qui passent, révolté, par éducation, par pitié et haine du prochain. Pour eux l'amour, viole sacrée que tout héros classique de roman frôle d'une main lourde ou agile, ne joue que très faiblement. A l'égal des passions, aussi fortes, aussi enivrantes, aussi pernicieuses, vibrent les idées, leur grand vol et leur grand choc. Elles prennent une violence d'hypnose ; elles aspirent l'individu.

Ces gens-là sont les maîtres et aussi les esclaves d'une logique impitoyable. Une fois en possession du fil d'Ariane dans le labyrinthe des questions premières, directrices de la vie, ils vont jusqu'au bout, — folie, crime ou sacrifice.

Qui n'a pas devant les yeux l'image de Raskolnikof, ardent de fièvre, mourant de faim, ambitieux à régir le monde, qui pèse sur son grabat la valeur de l'existence humaine? Cette vision dépasse un cas particulier. On ne saura jamais combien d'étudiants russes, rongés par la misère, ayant senti sous son poids vaciller leur intelligence et leur jeune instinct de vivre, ont été mordus à jamais par la haine de l'ordre social et par le défi que jette au ciel leur souffrance. Si ceux-là arrivent au pouvoir, pour appliquer les théories forgées et reforgées dans l'ombre blême des mansardes où le spectre du suicide rôde comme seul ami, malheur aux riches et aux satisfaits, car leur haine s'est faite infinie de toute la joie qu'elle a tuée en eux.

Donc, sous le paletot qui lui sert de couverture et de vêtement perpétuel, Raskolnikof songe dans sa chambre « pareille à un cercueil ». La même question le torture : l'homme a-t-il ou non le droit de tuer ? Cette question, il l'a déjà posée

dans un article, qui a paru dans un petit journal, et il l'a résolue par l'affirmative. Depuis, — hantise sourde, travail impitoyable, — l'idée, aiguillonnée par la famine, s'est précisée, s'est cuirassée d'arguments nouveaux ; elle tourne en son esprit comme une vis épuisante. Oui, il a le droit de supprimer l'existence du prochain, surtout lorsqu'elle est malfaisante, afin d'en tirer lui-même du bien pour soi et pour les autres. Oui, il a le droit à la vie, il a le droit à la gloire, et puisqu'il se sent du génie, qu'importe un cadavre, si son génie en a besoin ? Est-ce que les grands conquérants, les grands législateurs se sont arrêtés devant des hécatombes ? Ne les a-t-on pas adorés après ? Et il hésiterait, lui, à frapper une vieille cousine, lui qui sent frémir en sa poitrine toutes les promesses, lui qui a sa mère et sa sœur à nourrir ?

Il tue dans un état de demi-conscience, magnétisé irrésistiblement par sa propre logique ; il a la faim, il a la fièvre, il a la haine, — mais il tue uniquement pour démontrer à ses yeux son raisonnement. Et là intervient le génie de Dostoïevsky, qui, sans faire grâce au lecteur d'un seul détail matériel, lui impose la conviction que Raskolnikof commet son crime comme un mathématicien somnambule résoudrait une équation.

Une fois l'acte accompli, Raskolnikof n'en supporte pas les conséquences morales ; il sombre comme sombrera Smerdiakof, l'autre assassin de qui nous parlerons bientôt. Ils ne sont pas bolchévistes en cela ; ils n'ont pas tout un système du bonheur humain pour justifier ou au moins pour étouffer leurs crimes devant leurs consciences. Mais la psychologie de Raskolnikof, psychologie d'intellectuel malade et de logicien aigri, que l'abstraction absorbe dans une activité desséchante, éclaire la mentalité des révolutionnaires russes. Dans l'action, ils resteront les hommes d'une théorie, non pas de la réalité, ils iront jusqu'au fond de leur doctrine, dussent-ils passer sur tout ce que la vieille conscience humaine, en des siècles de tâtonnements, a édifié de sacré.

Il y a dans Raskolnikof un élément irresponsable qui peut faire imputer son raisonnement, donc son crime, à sa fièvre.

Ivan Feodorovitch Karamazof, lui, est pleinement maître de sa pensée et de ses actes, exception faite des dernières pages

du roman où un accès de fièvre chaude le fait délirer en plein tribunal. Indiscutablement il apparaît comme un des héros les plus calmes et les plus froids dans le pandémonium de Dostoïevsky.

Son esprit lucide rend précise et facile sa parole. Lui aussi écrit des articles, mais point de ceux qui peuvent donner l'éveil à un juge d'instruction. Au contraire, parti religieux et parti athée le réclament chacun comme leur, alors qu'il se moque de tout le monde. Car au fond de ce calme glacé, derrière le masque muet et les prunelles infranchissables, fermentent les convoitises et monte la marée de la rancœur sociale. En Ivan Karamazof bat la tempête déchaînée des désirs, — mais aussi toute la révolte humaine. C'est par là qu'il s'élève et c'est pour cela qu'il est une des très grandes figures du romancier.

Révolte contre la famille, révolte contre la morale, révolte contre Dieu : voilà sa triple incarnation.

Il hait son père, et il hait son frère. Lorsque Mitka frappe d'un coup de botte la tête de son père, Ivan murmure : « Une vermine tuera l'autre. » Ses théories morales, Mitka le simpliste les expose en trois mots : *Tout est permis*. Et Aliocha lui posant nettement la question, Ivan, un peu pâle, ne renie pas sa formule.

Mais son grand ennemi, celui contre qui s'acharnent la clarté de son intelligence et l'armure de sa dialectique, c'est Dieu. Non pas Dieu lui-même, mais l'univers divin tel qu'il est dans sa misère et sa souffrance actuelles et même tel qu'il sera dans son harmonie prédestinée.

Il explique son sentiment à son frère Aliocha avec un sourire désespéré, avec une abondance prolixe d'exemples. Il passe sur toutes les souffrances des adultes, sur tout leur sang rouge, sur toutes leurs larmes chaudes ; mais ce qu'il ne peut ni pardonner ni oublier, ce sont les pleurs des petits, des enfants roués de coups, des mioches pauvres bleuis de froid. Rien que cela, dit-il, est déjà inexpiable. Cela, aucune harmonie céleste ne peut le racheter. Et si c'est le prix qu'il faut pour l'obtenir : « Je préfère demeurer, s'écrie-t-il, avec ma souffrance invengée et mon indignation insatiable, *même si j'ai tort* (1) ! »

Pourtant l'idéologue et le raisonneur ne constituent pas toute la personnalité d'Ivan Feodorovitch. Une autre créature

(1) Et italique dans le texte russe.

s'agite au coin le plus obscur de son champ de conscience. Il ne veut pas l'avouer, il cherche à le rejeter dans l'ombre. En vain : il est le fils de Feodor Karamazof, l'être de débauche et de jouissance; il en porte le stigmate.

L'école douloureuse du doute, de la négation, de l'impiété qu'il lui a fallu passer, au lieu de mettre en lui la paix sereine des idées a complètement affaissé son niveau moral. Et lui, qui hait son père jusqu'au dégoût, sent les instincts paternels l'entraîner.

Il a peur de regarder dans le fond trouble de son âme; mais l'image qu'il craint d'y voir, il la retrouve tous les jours dans un miroir déformant, qui choisit pour les refléter les pires aspects de lui-même. Ce miroir, c'est Smerdiakof.

Parmi toutes les figures incohérentes et détraquées que Dostoïewsky a lâchées comme un troupeau d'hallucinations géniales à travers son œuvre, il n'en est pas de plus troublante. La silhouette falote de ce laquais pommadé, épileptique, fils du vieux Karamazof et d'Elisabeth la puante, pendeur de chats, qui joue de la guitare et discute de l'existence de Dieu, qui tremble de lâcheté et qui assassine, qui se suicide enfin sans faire acquitter un innocent, restera une des créations éternelles de l'humanité.

D'abord Ivan est singulièrement attiré par lui. Pourquoi? Parce qu'inconsciemment en ce valet abject il se reconnaît. Il discute avec lui, il essaie la force de ses théories. Mais rapidement Smerdiakof lui devient odieux. Pourquoi? Parce qu'inconsciemment aussi (et Dostoïevsky excelle à faire deviner ces ondoiements irréfléchis) il a senti la similitude effrayante de leurs caractères, il lui est apparu que la vilenie de Smerdiakof n'était que la déformation et la caricature de sa propre vilenie. Et cette sorte de lanterne magique l'épouvante.

Les valets raisonneurs des anciens romans ou comédies servaient de repoussoir à la mentalité de leurs maîtres. Pour rien au monde le bon Sancho n'aurait chargé les moulins à vent et Sganarelle ne se fût laissé convaincre par don Juan. Mais ceci se passait au temps des flamberges et en un pays de clair soleil. Nous sommes à la fin du XIX[e] siècle dans une ville de province russe. Les théories destructives et novatrices du maître prennent et prennent bien.

Ecoutez plutôt quelques raisonnements de Smerdiakof :

1) Sur la création du monde. — « Dieu a créé la lumière le premier jour, alors qu'il créa le soleil, la lune et les étoiles le quatrième seulement. D'où venait donc la lumière au premier jour ? »

2) Sur l'armée et la patrie. — « Je ne désire pas du tout être un hussard. Je désire au contraire la disparition de tous les soldats. » Et comme on lui demande qui défendra la Russie, il répond : « Aucun besoin. En 1812, il y eut la grande invasion dirigée par l'empereur français Napoléon. Et cela aurait été une très bonne chose que les Français nous aient vaincus ; une nation intelligente aurait dominé une nation stupide et nous aurions eu tout à fait d'autres lois. »

3) Sur la morale. — « S'il n'y a pas de Dieu infini, il n'y a aucune vertu ; il n'est donc pas utile d'en avoir. »

C'est à ces conclusions de cuistre et de pleutre qu'Ivan voit se réduire la hauteur de sa pensée. En outre il sent dans la voix de Smerdiakof une familiarité, une complicité intolérable. Il veut se séparer de lui. Trop tard. L'œuvre est faite; la graine terrible germe. Le laquais, imprégné du cynisme moral du maître, tue le vieux Karamazof. Nul ne le soupçonne. Mitka, que nous connaissons, va être condamné. Mais Ivan Feodorovitch, sans aucune preuve, croit voir quelque chose d'inexprimable dans le regard de Smerdiakof; quelque chose d'aussi inexprimable se lève en lui. A trois reprises il va trouver le laquais. La dernière entrevue a lieu la veille même du jugement. Smerdiakof, très malade, les yeux creux, s'enveloppe dans une robe de chambre; une pénombre agrandit l'isba surchauffée. Et soudain, fixant son ancien maître avec une haine sauvage, il lui dit :

— C'est vous l'assassin.

Ivan chancelle, car ces mots, son remords les lui a déjà soufflés. Il a beau se défendre. L'autre insiste, vengeant l'épouvante que son crime lui donne : « C'est moi qui ai frappé, mais c'est vous qui avez proclamé que tout était permis, c'est vous qui m'avez donné le courage de tuer; je ne suis que l'exécuteur de vos doctrines. L'assassin, c'est vous. »

Cette scène magistrale est un document mental infiniment précieux. Elle montre les déformations périlleuses que peuvent donner aux spéculations abstraites les intelligences basses qui assimilent trop vite; elle souligne le danger de développer des

théories absolues devant des êtres simples, que leur condition incline déjà trop au crime.

Il y a là une preuve supplémentaire de la facilité et de la force avec lesquelles s'imposent au peuple russe les raisonnements simplistes et destructeurs. Tout cela est de l'actualité brûlante. Et ceux qui s'étonnent trop de certaines nouvelles monstrueuses qui parfois arrivent de Russie devraient s'imaginer, les yeux bas et les mains soignées, Smerdiakof, ombre ignoble d'Ivan Karamazof, le libre logicien.

## IV

Raskolnikof et Ivan Feodorovitch se bornent à l'action individuelle ou trop générale. L'un tue une vieille usurière, l'autre s'attaque aux données fondamentales de la conscience. Ils ne songent pas à élargir ou à rétrécir leur action en agitation sociale et politique. D'ailleurs ce ne sont pas des hommes de lutte tenace, corps à corps. Leur main tremblerait. Raskolnikof, après son crime, devient une loque; Ivan, en touchant du doigt le résultat de ses théories, est atterré.

Leur psychologie aide à comprendre la genèse du bolchévisme dans les esprits intelligents et le terrain favorable qu'il y a trouvé. Mais elle ne dévoile pas l'âme des chefs à la fois ardente, rusée et meurtrière, cette âme qui porte le triple alliage du mysticisme slave, de la férocité tartare et de la sophistique byzantine. Pour cela il suffit de prendre le roman *les Possédés*.

Bien qu'il ait été écrit avant *les Frères Karamazof*, au point de vue de l'étude du bolchévisme, c'est le couronnement de l'œuvre de Dostoïevsky. Les autres romans semblent des documents préparatoires, ses autres types des cas de folie examinés isolément avant d'aborder la démence générale. Lire *les Possédés* maintenant, c'est ouvrir toute large une baie lumineuse sur les manifestations de la mentalité russe. Il y a dans ce roman une observation clairvoyante, aiguë jusqu'à la prescience; il y a des personnages ne vivant que par des détails minutieux et qui pourtant s'élargissent en types généraux et actuels.

L'analyse des *Possédés* devrait comporter deux parties, car deux drames s'y côtoient sans jamais se mêler véritablement. L'un est joué par les fantaisies, les passions baroques et

fatales de Nicolas Stavroguine, le fascinateur riche, intelligent et superbe qui se marie — pour la laisser assassiner ensuite — avec une boîteuse folle, misérable laveuse de vaisselle dans un bouge. Le héros de l'autre drame, le seul qui nous intéresse, est Pierre Verkhovensky.

Un beau jour arrive de Suisse dans une calme ville de province un jeune homme fluet et blond. Il parle trop vite comme s'il s'étranglait; il fait beaucoup de gestes; il n'a pas l'air fort. Dans la société il passe même un peu pour un imbécile... Quelques semaines plus tard, il se produit dans la petite ville paisible un meurtre politique, un suicide retentissant, l'incendie d'un quartier et presque une émeute. Cela, c'est le fruit des efforts de Pierre Verkhovensky, le petit jeune homme fluet et blond, qui d'ailleurs a eu le temps de s'enfuir à Moscou.

Qui est donc ce personnage? Fils du doux rêveur Stepan Trofimovitch, qui l'oublie pendant vingt ans, il est élevé à la campagne par les soins de vieilles bonnes femmes. Il suit les cours d'une université quelconque, puis s'en va à l'étranger. Il lit des brochures, discute dans la fumée dense des cigarettes, étudie les systèmes politiques, conspire. En somme, il mène la vie ordinaire de tout jeune *intelliguent* russe. Mais il a une imagination féconde et une volonté d'acier; ce qu'il conçoit, il faut qu'il le réalise et pour cela tous les moyens sont bons.

Sa grande force est sa confiance en lui-même, sereine, invincible. Et surtout le mépris clairvoyant qu'il a pour tous, aussi bien pour ses adversaires que pour ses acolytes. Il n'a aucune religion, aucune morale, aucun frein. Visiblement il ne lui a rien coûté d'en arriver là. L'indifférence paisible en toute matière, sauf celle qui concerne son but, s'est imposée à lui. C'est pourquoi il est très dangereux. Il rudoie son père avec un cynisme et une lâcheté révoltante. L'amour féminin n'existe à ses yeux que comme levier sur les autres. Il peut se laisser souffleter, mais aussi jouer un jeu périlleux en raillant le gouverneur de la ville. Il s'aplatit et il tyrannise. Il tue aussi sans remords comme sans angoisse préalable. Il sait trouver des complices partout, depuis Lipoutine, le fonctionnaire mesquin, jusqu'à Stavroguine, le grand seigneur, en passant par Fedka, le forçat.

Force de désagrégation sociale, son plan consiste à ridiculiser, à bafouer, à dégrader par tous les moyens la société existante pour la détruire facilement et la dominer ensuite en tyran au moyen d'affiliations secrètes. Simple ambitieux ou croyant sincère en l'aurore neuve, peut-on le définir à coup sûr ? L'un et l'autre probablement. C'est ce qui fait sa vérité, c'est ce qui le dresse comme une figure de l'heure présente, comme un frère des bolchévistes russes, de ces hommes en qui la flamme âpre de la domination brûle à côté de la flamme pure des idées.

Il tient ses acolytes par la peur, car il se défie de la vanité des enthousiasmes. Il ne se contente pas de la terreur des dénonciations mutuelles et de la menace toujours suspendue d'un assassinat ordonné par une autorité suprême. L'idée infernale lui vient, pour s'assurer définitivement de son Comité directeur, d'en lier les membres par un crime, de le « cimenter par du sang ». Là encore la liaison s'établit directe avec les maîtres du règne rouge.

Mais à toute cette activité logique de conspirateur occidental se mêlent les éléments troubles et qui relèvent du domaine propre à Dostoïewsky. La volubilité de paroles chez Pierre Verkhovensky a quelque chose d'hystérique. Sa capacité d'envie, de haine et d'exécration dépasse les bornes normales. Et surtout la passion de ce politique retors, passion irraisonnée, insensée, idolâtre, qui le ploie à genoux, qui le fait pleurer de rage et délirer d'enthousiasme, déroute qui n'a pas l'habitude des pathologies russes.

Autour de Verkhovensky, subjuguée, domptée, séduite, gravite, entraînée elle ne sait où, la foule des comparses. Chacun d'eux mériterait une étude spéciale, car ils représentent les rouages de transmission entre les chefs et la masse qui font la force et la durée d'une révolution. Bornons nous à quelques indications rapides.

Il y a d'abord les purs : Virguinsky et le lieutenant Erkel. Le premier, petit employé calme et doux, très instruit et très pauvre, fait vivre de son travail sa femme et la famille de sa femme, sœur et tante. « Tout cet élément féminin, dit Dostoïevsky, avait les opinions les plus avancées ; mais cela lui réussissait plutôt grossièrement ; on eût dit une idée tombée à la rue.... Ces dames prenaient tout dans les livres et étaient

prêtes à tout jeter par les fenêtres, pourvu que quelqu'un le conseillât. »

Quant à Virguinsky, c'est un rêveur naïf et convaincu, une âme loyale et passionnée, un de ces hommes qui s'en vont dans la vie les yeux ouverts sur de claires espérances au mépris des réalités et parmi les cadavres.

Dostoïevsky a esquissé à peine la figure du lieutenant Erkel. Mais en quelques lignes, vigoureuses comme une eau-forte, il a su imposer à notre pitié ce tout jeune homme silencieux et charmant, fanatique au regard d'enfant, qui adore sa vieille mère et qui s'en ira à l'échafaud avec son sourire froid.

D'êtres comme lui simples, bons et impitoyables, les ambitieux frénétiques font leurs plus terribles instruments. Sans aucun doute il s'en trouve d'aussi purs et d'aussi dangereux parmi les cohortes rouges qui de Pétrograd à Odessa et de Courlande en Sibérie portent la mort et les tortures.

Un autre couple est plus inquiétant encore : Chigalef et Kirilof, deux véritables maniaques. L'un prêche dans un exposé interminable soit la réduction en esclavage des 99 o/o de l'humanité, soit son extermination totale, l'autre donne comme remède au malheur de la terre le suicide qui délivre et déifie. Et tous deux sont de hautes intelligences, de fières et belles personnalités.

A côté d'eux, et en contraste, Lipoutine, misérable tchinovnik, vil potinier, despote de sa famille, avare et usurier, enferme à clef les restes des repas et les bouts de chandelle. Mais, sectaire fanatique de la future harmonie sociale, il passe ses nuits à délirer de joie devant des visions fantastiques de phalanstères prochains.

Et Chatof, le fils de serf, taciturne, solitaire, bon et malheureux comme le peuple dont il est, après avoir rejeté l'idéal du socialisme et conquis à la foi slave, attend que ses camarades le tuent.

Ce que peuvent donner tous ces demi-fous réunis, Dostoïevsky le fait entrevoir. Assemblés en conseil intime, ils accumulent plus de théories irréductibles, plus d'incohérences passionnées et plus d'obstination sincère qu'il n'en faut pour faire crouler un État. Les disputes cessent seulement pour laisser expliquer des doctrines impossibles. Les détails infimes sont discutés à l'égal des principes nécessaires. Et lorsqu'on

a terminé ces chapitres, on est fixé sur l'effrayante catastrophe où doit inévitablement conduire toute entreprise politique avec des meneurs pareils.

V

Les voilà donc tous, esprits déformés par des recherches abstraites et qui se cristallisent impitoyablement autour d'un système, rêveurs naïfs, bâtisseurs de paradis qui, pour les réaliser, n'hésiteraient pas à supprimer des nations, ambitieux mystiques et forcenés intelligents, apôtres des destructions et des promesses merveilleuses, les voilà tous, dressés par Dostoïevsky dans leur vie intime et leur mentalité fraternelle.

De Raskolnikof à Pierre Verkhovensky le fil ne se relâche pas. Il passe par le cerveau clair d'Ivan Karamazof, les intelligences souillées de Lipoutine ou de Smerdiakof, par l'âme fraîche du lieutenant Erkel. Et peu à peu la lumière transparaît ; les grandes bases morales, qu'il faut toujours chercher à la source des convulsions, — et qui sont encore obscures dans la crise russe, — se précisent, grâce à l'étude des caractères qui précèdent.

Avant tout, cette étude souligne l'empire absolu de l'idée sur l'homme et la passion de l'homme à pousser cette idée jusqu'au bout. Ce phénomène qui apparente tous les héros de Dostoïevsky, c'est le phénomène indiscutable et spécifique du penseur russe. Une fois les prémisses du raisonnement posées, rien ne peut plus l'arrêter. Avec une hardiesse de sauvage raffiné et un cynisme de primitif il ira jusqu'au bout, sans se soucier des conséquences, les regardant en face avec défi. Il acceptera la conclusion la plus baroque et la plus dangereuse, pourvu qu'il y arrive par un processus logique. Parfois, ainsi que le dit Dostoïevsky, il est écrasé sous le poids de son idée comme par une pierre trop lourde et il se débat, il se tortille sans pouvoir la soulever et il en reste aplati pour toute sa vie. Mais il est incapable d'y renoncer. Et, malgré tout, il y a dans ce sentiment de la beauté et du courage.

L'intellectuel occidental instinctivement s'écarte des solutions extrêmes, car l'héritage de générations l'a doué de mesure, de bon sens et d'effroi devant l'inconnu. En tout cas, y arriverait-il par le raisonnement, qu'il hésiterait à les appli-

quer. Le risque est trop grand. Le penseur russe, lui, ne balance pas une seconde. A tête perdue, il se lance dans l'aventure que lui dicte son idéal. Il ne se ménage pas et ne ménagera point les autres. Il a fait sien le mot d'ordre de Chigalef : « Que l'humanité entière périsse, pourvu que le principe vive ! » Et il ira en Sibérie ou à l'échafaud, le cœur en paix, le front têtu, et il passera sur des jonchées de cadavres, sur des famines et des décombres avec la même paix dans le cœur, la même obstination sur le front.

Le courage de la pensée, noblesse et faiblesse en même temps, s'attaque aux traditions les mieux établies, aux principes qu'il semble impie de discuter. Le destructeur russe déchire le voile sacré tissé par la morale des siècles et qui protège les idoles contre la critique. Sous ses doigts agiles et sans pitié, sous son « libre examen » tout s'effondre et va rejoindre le fatras des vieilles superstitions. Famille, honneur, droit à la vie, religion, s'émiettent et disparaissent à ses yeux comme un squelette vermoulu qu'un attouchement suffit à faire voler en poussière.

L'amour filial, nous avons vu ce qu'il devient pour Mitka et Ivan Karamazof. L'un ne parle que de tuer son père, le fait presque, l'autre le traite de vermine et souhaite sa mort. Evidemment, l'abjection de Feodor Pavlovitch excuse jusqu'à un certain point la haine de ses fils. Mais comment expliquer l'irrespect de Pierre Verkhovensky, qui va jusqu'à une goujaterie vile, à une rancune féroce et lâche ? Et les railleries de la sage-femme Virguinsky contre l'idée même de parenté comme titre d'affection ? Tout cela ne procède-t-il pas du principe bien ancré dans les cerveaux que la famille n'est qu'une convention et la tendresse inspirée par elle qu'une sentimentalité honteuse et désuète ?

La vie humaine, cette chose sainte entre toutes, Raskolnikof passe ses nuits d'insomnie et ses jours de fièvre à forger des arguments contre elle. Ivan Karamazof absout le crime. Verkhovensky ne s'arrête pas devant la mort de tous ceux qui le gênent.

La patrie, Smerdiakof, dans une phrase déjà citée, en montre la vanité. Et ce n'est pas seulement une aberration de laquais épileptique et dévoyé. Son sentiment est général.

Dostoïevsky met dans la bouche d'un homme clairvoyant ces paroles significatives (1) :

« *Le libéral russe en est arrivé au point de renier la Russie elle-même*, c'est-à-dire qu'il déteste et qu'il bat sa propre mère. Chaque incident russe malheureux provoque chez lui du rire et presque de la joie... Il hait les coutumes nationales, l'histoire russe, tout. S'il a une excuse, c'est qu'il ne comprend pas ce qu'il fait et qu'il prend sa haine de la Russie pour le libéralisme le plus fécond.... *Même ces mots : amour de la patrie on est venu à en avoir honte, comme d'une chose dangereuse et bête.* Nulle part et jamais, dans aucun peuple et en aucun temps, on n'a rencontré un fait pareil. »

Il est une notion plus impérieuse encore que celle de la patrie, plus profondément enracinée dans l'homme : la notion de l'honneur. Elle peut revêtir les formules les plus diverses, mais elle existe partout, chaude comme le sang, palpitante comme un battement artériel. A elle aussi s'est attaqué le nihilisme russe; tous les sarcasmes l'ont couverte, tous les arguments l'ont battue en brèche. Et c'est encore un personnage de Dostoïevsky qui, dans les *Possédés*, énonce cette affirmation effroyable et prophétique :

« Pour l'homme russe, l'honneur n'est qu'un inutile fardeau. — Il l'a toujours été, durant toute son histoire. — *Donnez-lui ouvertement le droit au déshonneur* et vous l'entraînerez où vous voudrez. »

Dostoïevsky parlait-il en son nom ou voulait-il rendre odieux l'écrivain Karmazinof, je ne sais, mais il est difficile de définir plus cruellement et plus exactement, hélas, les succès contagieux et mortels du bolchévisme, d'expliquer la désertion et l'atonie qui ont enveloppé alors le peuple russe.

Or quel mur se dresse donc devant ces doctrines dissolvantes ? Quel est le sol ferme qui va défier la morsure de l'acide ? Rien, il n'y a rien. Tout vacille, tout pourrit. Le gouvernement seul tente de résister, mais, selon Dostoïevsky, il frappe des coups de massue dans l'ombre. Les hautes classes et la Cour se noient dans le champagne et excursionnent à Montmartre. Les viveurs se rendent compte de leur inutilité ; ils se frappent la poitrine et continuent leur débauche. Ils ne

(1) *L'Idiot.*

sentent pas en eux la force morale et le sentiment de leur droit nécessaire pour la lutte. C'est Feodor Pavlovitch qui, dans son ivrognerie, pleure sa déchéance ; c'est Svidrigaïlof, symbole tragique, qui, par *tœdium vitæ* et fatigué de lui-même, se suicide.

Et le peuple lui-même, quelle idée s'en faire ? Masse innombrable et confuse, avec les pires instincts et les plus sublimes inspirations, il sera la proie de la première illusion que l'on jettera à sa pauvre âme souffrante et avide. Comme Mitka Karamazof, primitif et bon, il a le meurtre facile, le repentir agenouillé aussi. Il peut se déchaîner et voguer, barque en détresse, sur la mer hurlante des instincts : une mélodie violente, une troïka qu'enlèvent éperdument au frisson des grelots les chevaux fouettés, le bouleversent. Il est mobile et inquiétant. Une seule chose le retient vraiment : la peur du Dieu orthodoxe, du Dieu russe. On lui enlève ce dernier frein, on lui démolit le soutien suprême. Et alors, ainsi que le prédit le procureur au procès Karamazof, qui reprend l'expression de Gogol, le peuple peut devenir une troïka enragée et fatale qui file droit à l'abîme.

De nouveau des accents prophétiques se font entendre :

« Où va-t-il s'arrêter, ce galop enragé, sans pardon ?... Jusqu'à présent les autres peuples s'écartent de sa route par terreur sans doute ou par dégoût... *Mais il viendra un jour peut-être où ils cesseront de s'écarter et où ils dresseront une barrière ferme devant la course folle de notre déchaînement, pour se sauver eux, leur culture et leur civilisation.* »

Pourquoi ce peuple est-il tel, prêt à s'emballer à la moindre poussée ? Parce que, selon le titre si juste d'un roman de Tourguenief, c'est une *Terre Vierge*, où la mauvaise graine germe et s'épanouit aussi vite que la bonne. Il n'y a en lui aucune tradition, aucun respect du passé, aucune foi en l'expérience acquise. Laissons encore parler le Dostoïevsky des *Possédés*, qui semble en certaines pages devenir un visionnaire:

« La Russie est maintenant l'endroit du monde par excellence où tout ce que l'on veut peut se produire sans la moindre résistance. La Sainte Russie est un pays miséreux et dangereux. *Elle se réjouira de n'importe quelle issue, pourvu qu'on la lui montre.* »

Ainsi, nous avons d'une part une classe de la société dont

tout l'effort, toute l'ardeur sont tendus vers la destruction de l'ordre de choses existant, qui critique, sape, ruine et jette à bas l'édifice moral d'une nation. D'autre part il y a d'élégants dégénérés, des jouisseurs impuissants, et surtout une foule obscure, faite d'instincts mal définis, où toutes les semences trouvent un terrain favorable.

Le résultat a été ce que nous savons.

Mais au-dessus de ces défauts du peuple russe qui l'ont mené au chaos illimité et à l'inconnu sinistre une qualité existe sûre et grandiose : le besoin, l'avidité de l'idéal, le désintéressement absolu et spontané dans sa recherche. Cette qualité-là peut racheter tout. Au fond, c'est à elle que se ramène toute l'œuvre de Dostoïevsky. Elle frémit dans les cœurs de tous les héros, elle purifie tous les regards, elle régénère toutes les vilenies.

Hommes de foi comme le prince Mychkine et Aliocha, hommes de pensée comme Raskolnikof et Ivan Karamazof, hommes de passion déchaînée comme Mitka ou Rogojine, hommes finis des générations inutiles comme Spefan Trofimovitch Verkhovensky, ivrognes comme Marmeladof et Lebedef, hommes de débauche comme Svidrigaïlof ou Feodor Pavlovitch, hommes de parti sectaires comme les *possédés*, — ils s'accrochent tous désespérément à une pensée lumineuse et haute, ils marchent tous vers une étoile, étincelante pour les uns, trouble et chancelante pour les autres, — mais une étoile toujours.

Cette soif insatiable et pure du meilleur est au fond de leur caractère plus forte que leurs défaillances et que leurs crimes. C'est ce qui les sauve du mépris et du dégoût ; c'est ce qui fait passer un souffle de grandeur sur leurs actes, c'est ce qui permet de croire, avec Dostoïevsky, en l'avenir du peuple russe et à sa mission dans l'humanité.

J. KESSEL.

# LA PHILOSOPHIE DE L'INDE

## ET LE PROBLÈME DU NIRVANA

—

I

Le problème des fins dernières de l'homme était déjà posé, à l'aube de l'histoire, dans la conscience humaine. Les prophètes avaient parlé et les poètes répétaient dans leurs hymnes les paroles sacrées.

La religion était née; et déjà la philosophie s'éveillait au milieu des prières d'adoration, non pour combattre la foi, mais pour l'éclairer, l'approfondir et la fixer.

Dans l'Inde, cette patrie de la métaphysique, la philosophie première, définie par Aristote la science de l'absolu, fut de bonne heure l'objet des préoccupations dominantes du peuple aryen qui avait immigré dans ces contrées tropicales.

Pour ces Hindous rêveurs, passionnés d'éternité, la philosophie ne fut jamais un divertissement de l'esprit; c'était pour eux la science par excellence, seule capable de conduire l'homme à travers le monde de la multiplicité vers celui de l'éternelle unité; et les Brahmanes, en psalmodiant les Védas, élaboraient cette philosophie qui n'a rien perdu de sa grandeur à trente siècles de distance.

Certes, sous toutes les latitudes, l'être humain devenu conscient a rêvé d'un bonheur sans mélange et définitif, et toutes les religions se sont efforcées de répondre à ce vœu immémorial. Mais dans l'Inde le problème a été posé avec plus d'angoisse, scruté plus profondément et résolu avec plus d'originalité que nulle part ailleurs.

L'impermanence du monde!... Voilà la première constatation

des penseurs de l'Inde ; et le caractère naturellement pessimiste de l'Hindou y puise de nouveaux motifs de détachement de l'existence. Or, la philosophie des Brahmanes, issue des Védas et des Brahmanas, avait formulé, dans les *Upanishads* la doctrine de la transmigration qui devait provoquer dans le monde hellénique un écho retentissant (1). « Ce sont les désirs (Kama) et les œuvres (Karma) qui causent la succession des existences (Samsara)... » « C'est le Karma qui maintient l'être dans les limites du fini (2). »

A la tristesse d'une vie jugée douloureuse en elle-même s'ajouta alors l'inquiétude d'une succession interminable de morts et de renaissances. Ne plus être la proie de la mort, vaincre ce dernier ennemi (3), tel va être le but des spéculations de l'Hindou ; aussi toute la métaphysique indienne oscillera-t-elle autour de cette notion fondamentale : la délivrance (en sanscrit : Moksha). Le Bouddha, définissant plus tard son enseignement, dira : « Comme le sel est l'unique odeur de la mer, la seule odeur de la vraie doctrine c'est la délivrance (4). » Et il réunira autour de lui ses premiers disciples par cette promesse : « Ouvrez vos oreilles, ô moines, la délivrance de la mort est trouvée. »

Cet état de délivrance entrevu par les prophètes et les philosophes, cette suprême récompense promise par toutes les doctrines hindoues à leurs sectateurs, c'est le Nirvana.

Les *Upanishads* (5), en formulant le dogme de la transmigration, avaient déjà annoncé la délivrance à l'être humain emporté par le Karma dans le tourbillon du Samsara. Cette délivrance était assurée à celui qui, ayant médité sur sa vraie nature, avait discerné l'identité de son essence avec l'Atman ou l'âme suprême, et s'était enfermé dans la contemplation de cette vérité sainte. La non-dualité (Advata), voilà le grand

(1) En Grèce, Pythagore, Platon, Pindare, Empédocle adoptent l'idée de la transmigration. Parmi les penseurs modernes beaucoup ont abouti à cette opinion qui s'est trouvée renforcée par les découvertes scientifiques auxquelles s'attache le nom de Darwin. « A la mort, écrit Maeterlinck, nous emportons nos créances, nos dettes, nos passions, nos fautes, nos acquisitions et nos souvenirs. » En un mot notre Karma. « Le Karma, c'est ce fruit moral de chaque être qui survit à la mort et se continue par la transmigration » (Eitel).

(2) Cf. *Maitrayany Upanishad*, VI.

(3) Nous employons à dessein l'expression même de saint Paul, pour marquer la fréquente identité de pensée entre l'Inde et le Christianisme.

(4) Cf. *Cullavagga*, IX, I, 4.

(5) Les philosophes Brahmanistes ont développé en 200 Upanishads les Védas et les Brahmanas ; c'est la doctrine ésotérique de ces penseurs.

secret qui conduit au salut : « L'immortel est uni au mortel, si l'homme connaît l'Atman ici-bas, il atteint la fixité (1). » « *Om mani padme aum.* » « *Tat tvam asi* (2). » O joyau dans le lotus, tu es cela : un et tout. Et la philosophie de l'Inde s'édifiera sur ce concept : l'identité de l'être et du principe des choses, l'immanence de l'infini. « Celui qui voit tous les êtres dans l'âme suprême, et l'âme suprême dans tous les êtres, n'aura de mépris pour rien (3). » Les panthéistes de tous les temps ont pensé ainsi. Spinoza, qui fut justement appelé un mouni Indien, ne reconnaîtrait-il pas son idée maîtresse dans ce verset de la *Baghavad Gita*: « Cette science est bonne qui affirme une essence unique, éternelle en toute créature, le non-divisé dans le divisé (4). » De là naît cette pensée : L'homme reflète en lui l'univers ; il est lui-même un microcosme (5), idée féconde que l'on retrouve à la base des doctrines ésotériques de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de la Grèce et des théosophes et qui a fait l'objet de développements multiples dans la littérature sacrée de l'Inde. Le Bouddha l'exposera en ces termes saisissants : « Dans ce corps animé qui n'est grand que d'une toise le monde entier habite, et l'origine du monde, et la suppression du monde, et le chemin vers la suppression du monde (6). »

Ainsi dans ce séjour du devenir et de la douleur il nous est enseigné qu'il existe un chemin de salut conduisant à la source de toute vie, et que ce chemin se cache en nous dans les profondeurs de la conscience. Les *Upanishads* font allusion au Jiva, ou âme humaine, trait d'union entre le corps physique et l'Atman. Les Grecs opposeront plus tard la Psyché ou âme humaine à l'esprit divin ou Pneuma. Les mystiques de l'Occident verront le salut de l'homme dans l'union de l'âme humaine et de l'Esprit. Les Hindous avaient conçu avant eux la délivrance de l'homme et sa divinisation par la fusion de l'âme individuelle et de l'Atman. Par la contemplation extatique de l'âme suprême éparse dans l'univers, par le désir de s'unir à elle, le prodige s'accomplit, selon la loi de l'enchaînement des désirs et des actes. L'objet de la connaissance

(1) Cf. *Aitareya Upanishad.*
(2) Fragment de litanies en sanscrit.
(3) Cf. *Isa Upanishad*, 6.
(4) Cf. *Baghavad Gita*, I, 28.
(5) Cf. Ed. Schuré, *l'Evolution Divine.*
(6) *Samyutta Nikaya*, I, 62.

s'identifie avec le sujet. Alors disparaissent les sensations, les désirs, les pensées individuelles : le moi humain s'anéantit avec tout ce qui constituait sa personnalité pour s'absorber dans le grand tout, dans l'Atman, l'âme unique, le sujet pur délivré de l'objet. C'est la fin de l'illusion (Maya) créatrice du monde phénoménal ; la personnalité fugitive a disparu, le vrai soi-même demeure, libéré à jamais des liens du corps, dans tous les Cosmos et pour tous les Kalpas (siècles des siècles).

En présence d'une telle doctrine, quel attachement l'être humain pouvait-il conserver pour ce moi passager hier apparu et demain évanoui ? De quel poids pouvait-il peser au regard du moi divin caché en soi et appelé, à la fin de toutes les transmigrations, à retourner au sein de l'Atman sa patrie ? « Comme des milliers d'étincelles jaillissent d'un grand feu et y retombent, ainsi les êtres sortent de Celui qui est toujours et retournent en Lui (1). »

Telle est l'origine de la croisade que les philosophes hindous engagent contre l'attachement au moi inférieur ou à la personnalité ; et c'est à l'annihilation de ce moi que vont tendre tous les efforts de ces ascètes et de ces moines errants qui surgissent du sol indien, terre natale et foyer du monachisme. Les Brahmanas et les Upanishads ont jeté le premier cri d'alarme : « C'est ton Atman, le meneur intérieur, en dehors de lui il n'est que douleur (2). » L'école philosophique du *Vedanta,* dont la doctrine commence à se fixer (3), enchérit sur les *Upanishads*. Celles-ci méprisaient le moi sensible, cause de l'illusion et racine de tous les maux, le *Vedanta,* moniste et idéaliste, n'admet plus de réalité en dehors de l'Atman. « Rien n'a existé, n'existera jamais en dehors de l'intelligence suprême, de l'être unique, lequel, étant seul, paraît multiple par l'effet de l'illusion. » Et la délivrance est promise à celui qui « ayant médité sur le grand secret, a détruit la graine du Samsara. Pour lui aucune nouvelle existence ne peut plus germer. C'est le Nirvana (4). »

Si les conceptions ontologiques de l'école du *Samkhya*, dualiste et réaliste, diffèrent de celles du *Vedanta*, la voie

(1) Cf. *Mundaka Upanishad*, II, 1.
(2) Cf. *Çatapatha Brahmana*. (Brahmana des Cent Sentiers.)
(3) L'école Védanta a influencé les Eléates, Spinoza, Kant, et la plupart des idéalistes modernes.
(4) Cf. *Védanta Sutra*, s. IV, 1, 19.

de la délivrance et le but à atteindre demeurent à peu près les mêmes. Comme pour le Yoga mystique qui instaure d'énergiques méthodes de salut, comme pour le Jaïnisme (1), c'est par la contemplation poussée jusqu'à l'inconscience que l'être humain atteint la délivrance ou l'extraction définitive de son âme du monde phénoménal. Il semble exister une légère différence dans l'état du délivré. Pour le Védantin : « Celui qui a découvert et reconnu l'Atman caché dans les ténèbres corporelles, celui-là crée tout : car il est le créateur de l'Univers ; le monde est à lui, il est lui-même le monde (2). » Pour le Yogin, à l'expiration du Karma, l'âme demeure isolée dans l'univers sans connaissance distincte. « Ce sera un sommeil sans rêve, une flamme brûlant sans vaciller et n'éclairant pas, ce sera le Nirvana. » Et le Yogin soupire ainsi son idéal : « Quand luirai-je sur les hauteurs, sans me connaître et sans éclairer (3) ? » La nuance entre ces deux conceptions est toutefois plus apparente que réelle. Le Védantin, il est vrai, définit la délivrance comme un état d'universelle conscience et le Yogin l'envisage sous la forme de l'inconscience.

Mais le *Brahmana des Cent Sentiers* nous explique ce qu'on doit entendre par l'absence de conscience après la mort : « Là où il y a une dualité d'êtres, l'un peut voir l'autre, le sentir, le toucher, lui parler, mais là où, pour un être donné, tout s'est ramené à son moi (l'Atman), par l'intermédiaire de qui pourrait-il penser, entendre, connaître ? » La prolongation de la conscience individuelle, à laquelle l'esprit occidental attache un si grand prix, n'est pas envisagée par les penseurs de l'Inde. Pour eux la délivrance consiste essentiellement dans la perte de la personnalité et son absorption dans l'Atman : « Comme les rivières s'écoulent dans la mer et y perdent leur nom et leur forme, le sage, en perdant son nom et sa forme, disparaît dans l'esprit suprême et devient cet Esprit lui-même (4). » Or, ici toute perception cesse, car la perception suppose une dualité, une opposition du sujet et de l'objet qui disparaît dans l'impersonnalité transcendante. — Mais cet état, qui semble se confondre

(1) Le Jaïnisme, qui a encore des adeptes dans l'Inde, remonterait à 800 ans avant notre ère.
(2) Cf. *Védanta Sutra*, s. IV, 1.
(3) Cf. *Acaranga Sutra*.
(4) Cf. *Mundaka Upanishad*.

avec l'inconscience, laisse subsister l'idée d'une conscience surhumaine, au sein de l'unité. Cette unité dernière et suprême n'était pas étrangère à la philosophie des néo-platoniciens. Plotin avait compris que la conscience du moi n'était pas un facteur essentiel de l'éternité, et il disait : « Ce qui est toute lumière n'a pas besoin de voir (1). » Nous rencontrons à chaque pas des échos de la pensée hindoue dans la philosophie européenne. C'est tout à l'honneur de la métaphysique, si décriée naguère, de constater la fixité de ses doctrines à travers les âges. Et ce n'est pas sans émotion que l'on retrouve l'antique pensée du *Vedanta* dans les théories les plus subtiles de l'idéalisme moderne.

La conscience universelle, promise au délivré, s'exprime difficilement dans le langage humain, impropre aux définitions transcendantales : aussi les philosophes hindous se montraient-ils réservés dans leurs commentaires. On a taxé leurs doctrines d'athéisme et de nihilisme, parce qu'on n'a pas toujours compris l'étonnante puissance d'abstraction de ces penseurs, pour qui Dieu n'est pas une réflexion de l'homme, mais l'Absolu devant qui toute parole humaine doit se taire. Le poète Shelley l'a dit : « La profonde Vérité est sans image. » En tout cas, il semble difficile de contester la grandeur de cette définition négative du Dieu suprême de l'Inde : « Par delà le Brahma masculin, dont l'espace est le corps, dont la vie est l'énergie de l'univers, plane le Brahma neutre, l'existence sans existence, l'étendue non étendue, le sujet sans objet, le penseur qui ne pense pas, le voyant qui ne voit pas, solitaire soleil qui, ne recevant point la lumière parce qu'il est toute la lumière, l'émet sans la connaître, de sorte qu'on peut aussi bien l'appeler la nuit que la lumière (2). »

Le Brahma Neutre ou l'Absolu se retrouve au fond du ciel de la mythologie grecque. C'est, bien au delà des dieux du Parnasse, comme des dévas Hindous, le Fatum, à la loi duquel sont soumis les hommes et les dieux. Le Nirvana, cet état suprême du délivré, sera le retour de l'être dans le

(1) Cf. *Les Ennéades* de Plotin.
(2) Cf. *Sanctuaires d'Asie* de Chevrillon.
Plotin dit en parlant de Dieu : « On ne peut lui donner d'attribut, c'est l'abstraction suprême. » Et dans l'Evangile de saint Jean nous lisons : « Personne ne vit jamais Dieu... Le Père ne juge personne... Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu sa face. »

Brahma neutre, l'Absolu, l'inqualifié. Il est déjà pour les Brahmanes, les Vedantins, les Samkhyas et les Yogins le but suprême de l'évolution humaine, le couronnement des efforts libérateurs, l'éternel repos dans l'unité.

II

Telles étaient au sixième siècle avant notre ère, dans l'Inde septentrionale, les conceptions de l'élite intellectuelle. Mais le salut souhaité par tous restait le privilège des savants, et le fossé se creusait chaque jour davantage entre les penseurs et les masses populaires. Celles-ci, hantées par la crainte de la transmigration, se voyaient éloignées du salut réservé aux sages. La foule ne pouvait suivre la pensée abstraite des philosophes, et les croyances Védiques étaient discréditées. L'Inde populaire espérait un sauveur ; elle avait le souvenir du passage de ces saints incarnés pour le salut des hommes ; et elle attendait le Jina, le vainqueur, le Bouddha, l'illuminé, pour la conduire vers la cité de Nirvana, dont les poètes chantaient les délices.

C'est alors qu'apparut l'ascète Gautama, de la race des Çakyas (1). Dans le parc des Gazelles, au bord du Gange, où se groupent les premiers disciples de la Bonne Loi, ce n'est plus un sage qui parle, ni un anachorète étranger au monde, c'est l'illuminé parfaitement accompli (Sammasambuddha), le Bouddha de compassion, venu « pour mettre un terme à la douleur du monde » et apporter à tous « sa loi de grâce ». Certes, il parle un langage plus nouveau par la forme que par le fond, mais son amour de l'humanité et sa foi provoquent d'enthousiastes adhésions à son enseignement. Il a cette supériorité sur les autres ascètes : il a vu le Nirvana pendant la nuit extatique de son illumination, sous l'arbre sacré. Ce rêve qui berçait depuis des siècles l'imagination de ses ancêtres, il l'a vécu dans l'éblouissement d'une vision subjective, et maintenant qu'il possède l'intelligence suprême, il sent davantage « l'immensité de l'agonie de la terre » et il se met en route « vers la cité de Bénarès pour répandre la lumière sur les ténèbres du monde ». Désormais le Nirvana, ce rêve lointain, se rapproche étrangement de la foule, et tous accourent pour entendre la

(1) Gautama est le nom de famille du Bouddha, son prénom était Siddartha et son surnom Çakya-mouni, le solitaire des Çakyas.

parole du Sauveur et marcher sur ses traces « vers le trône d'illumination et de paix ».

Examinons maintenant la nature du salut promis aux disciples devenus des saints et des sages (Arhats). Qu'était, pour les bouddhistes, ce Nirvana, but de tant d'efforts ? — Nous avons vu quelle conception s'en faisaient les philosophes antérieurs, et nous avons constaté les hésitations des docteurs à traduire en langue humaine l'indicible état de délivrance. Nous retrouvons ici les mêmes réticences. « A la mort du Parfait, est-il enseigné, s'ouvre le royaume de l'Eternité. »

A quelle éternité font allusion ces paroles, éternité de l'être ou éternité du néant ? — Telle est la question si souvent posée. Si, comme il est admis, le Nirvana suppose l'extinction de la vie individuelle, doit-on y voir aussi l'extinction de la vie universelle et le néant ? — Ou au contraire, le Nirvana est-il un état suprême d'existence, où l'être, détaché des phénomènes de la vie individuelle, ne connaît plus que l'existence universelle, dans l'éternel et l'infini ?

Beaucoup d'Indianistes ont désigné le Bouddhisme comme la religion de l'anéantissement. Nous espérons démontrer ici, avec l'appui des textes et des auteurs les plus réputés, que rien n'est plus inexact.

Le Nirvana, nous l'avons vu, existait dans le langage et la pensée philosophiques pré-bouddhiques. L'éminent orientaliste Senart lui donne une origine Yogine (1), et le professeur Oldenberg constate que pour toutes les sectes il désignait la félicité suprême, en dehors de toute idée d'anéantissement (2). Les Jaïnistes, déjà nombreux à l'apparition du Bouddhisme, définissaient ainsi le Nirvana : « C'est la place sûre, heureuse et paisible qu'atteignent les grands sages (3). » Aussi est-il logique de supposer que le Bouddha, en employant ce terme très répandu parmi les Yogins qu'il fréquentait, ne voulait pas en modifier le sens courant, d'autant plus qu'il le définit assez rarement et toujours avec beaucoup de précautions oratoires. La philosophie des Upanishads avait profondément influencé la formation intellectuelle de Gautama. Le dualisme qui se manifeste dans sa doctrine entre le monde des sens engagé dans la douleur et le séjour de paix en fait foi, ainsi que son

(1) Cf Senart : *Origines Bouddhiques.*
(2) Cf. Oldenberg : *Le Bouddha, sa loi...*
(3) Cf. *Uttaradhyayana Sutra.*

adhésion aux dogmes fondamendaux du Brahmanisme, tels que la transmigration, le fruit des œuvres, la délivrance, la croyance à l'efficacité mystique de la pénitence et de la méditation. L'originalité du Bouddha consista à créer une religion universelle dont les disciples sont unis par le lien invisible des vérités sacrées.

Sur un point, cependant, le Bouddha semble en opposition avec l'orthodoxie des Brahmanes ; il se refuse à admettre l'existence d'un principe durable dans l'être sensible, car « tout est caduc dans le royaume du devenir ».

Le moi sensible, simple agrégat de chair et de pensée « s'écoule comme un torrent », « l'être est une flamme dans une mer de flammes » (1). Toutes les formes de la vie qui se manifestent dans le monde phénoménal, depuis le corps jusqu'à la connaissance, ne sont pas le moi véritable. Cette pensée a trouvé dans la philosophie de Kant et de ses successeurs une consécration nouvelle : « Le moi, dira le penseur de Koenigsberg, ne se connaît que comme phénomène, et non d'après ce qu'il peut être en lui-même. » La chose en soi, essence intime de l'être, est la seule réalité : nous ne pouvons la saisir, mais elle est affirmée par la conscience. Pour Fichte, cette chose en soi n'est pas le moi individuel mais le moi universel élevé au-dessus de l'espace et du temps. — Le Bouddhisme, en prêchant l'anéantissement du moi sensible, assure la libération du moi universel, seule réalité durable, essence éternelle de tout ce qui vit. Dans la pure tradition hindoue, l'homme ne peut atteindre la délivrance que par l'extinction de la personnalité. Dès lors le Bouddha, en s'élevant contre l'idée d'une survie individuelle que devait nécessairement susciter l'idée d'une âme substance, ne faisait que continuer la lutte engagée par ses prédécesseurs contre l'illusion du moi, source maudite de la transmigration. A l'expiration du Karma, l'être, libéré de tout ce qui constituait sa personnalité, disparaît corps et âme du monde sensible, pour s'anéantir dans l'absolu. Tel est « l'anéantissement » glorieux promis par le Bouddha à ses disciples initiés.

Mais, lorsqu'il s'adresse aux foules avides de consolation et incapables de saisir de telles abstractions, le Bouddha laisse à dessein dans un nébuleux horizon l'état de délivrance. Il

(1) Cf. *Samyutta Nikaya*, I.

semble qu'il le définisse à contre cœur : « Ce que j'explique, dit-il, c'est la douleur, sa cause, sa destruction ; car cela seul est utile au salut (1). » « Et rien n'est utile en dehors de ce qui mène à l'éloignement des choses de la terre, à l'extinction de tout désir, à la cessation du périssable, à la paix, à la science, à l'illumination, au Nirvana (2). » Il est permis de supposer cependant que celui qui se proclamait détenteur de la Bôdhi ou de l'intelligence suprême en savait plus qu'il ne disait. Nous retrouvons ici les mêmes scrupules des philosophes antérieurs pour définir le transcendant. Les idées exprimées dans les textes en supposent d'autres qui les complètent et que le Bouddha réservait à certains disciples choisis qu'il initiait à son enseignement ésotérique, car « si les hommes ont besoin d'une interprétation de la vie, celle-ci doit être mesurée à la puissance de leur évolution mentale ». — A la foule qui l'écoutait le Bouddha enseignait simplement qu'il est une loi universelle, le Dharma, que les Bouddhas successifs se transmettent d'âge en âge, comme un flambeau passé de mains en mains pour éclairer le monde. Dans le tourbillon de la vie et de la mort il assurait qu'il est une réalité substantielle et durable, le Nirvana, où le Dharma nous conduit : et il s'étendait sur les moyens de l'atteindre, par une morale très élevée qu'il résumait dans la quatrième des saintes Vérités (3).

Recherchons maintenant dans les écritures sacrées les plus caractéristiques allusions au Nirvana. Dans l'énorme littérature bouddhique, le *Tripitaka* ou triple corbeille (4) tient une place d'honneur ; c'est l'Evangile du bouddhisme, devant qui s'inclinent tous les docteurs de l'*Hinayana* (petit véhicule), ou du *Mahayana* (grand véhicule). Cette corbeille sacrée, rédigée en pali, et retrouvée à Ceylan par les savants européens, peut être considérée à bon droit comme l'écho le plus exact de la doctrine primitive. Mais la triple corbeille mise à part, nous devons éviter de méconnaître la valeur des écritures septentrionales, bases du Mahayana, rédigées en sanscrit, en thibé-

(1) Cf. *Majjhima Nikaya*, I.
(2) Cf. *Samyutta Nikaya*, III.
(3) Cf. *Mahavagga*, 1-6. Il faut y lire les quatre vérités saintes ou le Credo du Bouddhisme.
(4) *Vinaya* (discipline des moines). — *Suttas* (Vérités de la foi). — *Abhidhamma* (Métaphysique) ; ces trois parties du *Tripitaka* forment 29 livres d'environ 10.000 pages in octavo.

tain et en chinois. Déclarer hérétique tout ce qui n'est pas conforme aux écritures méridionales en pali est une erreur contre laquelle s'est élevé L. de la Vallée Poussin, en se recommandant de la haute autorité de Burnouf(1). Il faut éviter de réduire le Bouddhisme à l'histoire d'une secte cinghalaise, et ne pas oublier que la religion du Bouddha est une des formes de l'Hindouisme, qu'elle est le produit du sol hindou, terre de mysticisme exalté : or cette marque d'origine se retrouve beaucoup plus dans les livres sacrés du Mahayana que dans certaines spéculations positivistes du Bouddhisme cinghalais, forme aristocratique et savante de la religion populaire.

Mais laissons parler les textes. Dans l'*Udana*, le Nivarna est défini dans les mêmes termes que le Brahma neutre ou l'absolu des Upanishads : « C'est le séjour où il n'y a ni terre, ni eau, ni lumière, ni air, ni infini de l'espace, ni infini de la raison, à la fois soleil et lune. Je ne l'appelle ni venir, ni s'en aller, ni rester, ni mort, ni naissance, sans origine, sans progrès, sans arrêt, c'est la fin de la douleur (2). » Le Nirvana est envisagé ici comme un séjour où habite le délivré, pour les besoins du discours ; car ce n'est pas un lieu mais un état d'esprit. Le Milinda nous dit qu'il est partout, comme le vent « partout où les préceptes sont observés : et le saint, dès cette vie, devenu « délivré vivant » peut connaître l'état de Nivarna ; une seule affirmation ressort de la définition négative de l'*Udana :* le Nirvana est la fin de la douleur, c'est-à-dire la cessation de la transmigration. Un peu plus loin, le même livre rapporte les paroles que le Bouddha prononce à l'occasion de la mort d'un de ses disciples qui vient d'entrer dans le Nirvana : « Brisé est le corps, éteinte est l'imagination, les sensations sont toutes évanouies, les formations ont trouvé relâche, la connaissance est rentrée dans le repos (3). » Ici il est fait allusion à la disparition du bienheureux dont la personnalité s'efface à tout jamais : c'est la condition essentielle du salut.

Au *Samyutta Nikaya*, nous voyons un disciple poser une question précise au Bouddha : « Le Parfait existe-t-il au delà de la mort ? » Il lui est répondu sous cette forme ambiguë, légèrement teintée d'humour qu'affectionnait le Bouddha :

(1) Cf. de la Vallée Poussin : *Bouddhisme* (1896).
(2) Cf. *Udana*, VIII, 3.
(3) Cf. *Udana*, VIII, 9.

« Le Parfait n'existe ni n'existe pas après la mort (1). » Oldenberg ajoute : car son existence est insondable comme la mer. Le Milinda décrit ainsi l'état du Parfait au Nirvana : « Il sera comme une flamme dans un grand corps de feu étincelant: cette flamme s'évanouit et l'on ne peut pas dire qu'elle soit ici ou là. » Mais ceci ne satisfait pas le roi Milinda qui pose cette question au sage Nagaséna : « Le Nirvana est-il la cessation ? — Oui, lui est-il répondu ; mais cette cessation c'est celle du désir, de l'ambition, du devenir, de la naissance, de la vieillesse, de la mort, de la souffrance (2). » — Voici confirmée l'opinion de Burnouf et un éclatant témoignage rendu contre l'idée du néant. Le mot Nirvana, qui, dans son étymologie, veut dire « calme et non agité par le vent », fait allusion à la flamme qui s'épuise faute d'aliment : et l'idée d'extinction qu'il implique ne se rapporte qu'à l'extinction de l'individualité. Le *Milinda* le dit clairement : La flamme qui doit s'éteindre c'est l'illusion du moi. Le *Mahavagga* explique ce que nous devons entendre par l'anéantissement : « On dit que la doctrine du Sublime est celle de l'anéantissement. J'enseigne, en effet, répond le Bouddha, l'anéantissement de l'égoïsme, de la luxure, des mauvais sentiments et de l'erreur (3). » En ce sens seulement, le Bouddhisme est bien la religion de l'anéantissement.

Le caractère positif du Nirvana s'accuse dans des textes d'origines diverses. Nous lisons dans un Sutra du *Mahayana* : « L'illusion cesse, la réalité demeure, car le Bienheureux n'est pas venu pour enseigner la mort, mais pour apprendre la vie (4). » Ce que l'Inde réclame, en effet, ce n'est pas le néant : plus que tout autre le peuple hindou est sollicité par l'attrait d'un au delà bienheureux, par la soif d'un bonheur définitif. Une version thibétaine du Dhammapada définit le Nirvana comme l'anéantissement de la mort : « Bhixus (moines), l'incréé, l'invisible, l'élémentaire existe... toutes les sources de la souffrance sont taries, voilà la principale béatitude de ceux qui ont atteint le but, la paix parfaite, l'annihilation de la mort (5). » Et ce livre plus récent s'accorde avec les plus vieux textes. Témoin cette parabole du *Sutta Nipata* dont le style annonce

(1) Cf. *Samyutta Nikâya*, IV, 374.
(2) *Milinda Panha*, p. 106.
(3) Cf. *Mahavagga*, VI, 31, 7.
(4) Cf. *Lankavatara Sutra*.
(5) Cf. *Udanavarga*.

le Sauveur de Judée : « La foi est la graine, la volonté la pluie bienfaisante, les mauvaises herbes que je détruis sont les attaches de l'existence, la sagesse est ma charrue, la persévérance la pousse et la moisson que je récolte, c'est le nectar immortel du Nirvana. »

Dans des livres sacrés d'une haute autorité, le Bouddha rejette formellement l'idée du Nirvana néant. Au *Samyutta Nikaya* il est dit : « Tu n'as pas le droit de dire, j'entends la doctrine prêchée par le Sublime en ce sens qu'un moine tombe en partage à l'anéantissement, qu'il disparaît, qu'il n'existe pas au delà de la mort. » Le *Parinirvana Sutra* insiste sur le caractère positif du salut : « La délivrance est pareille au bois de santal, par nature solide et durable. » « Car ce qui n'est absolument rien est pareil à la délivrance des Tirthikas et des Nirgranthas (1), mais la délivrance complète ne ressemble pas à celle-ci. »

La littérature du Nord se montre moins réservée dans ses descriptions de l'état du bienheureux ; et voici, à titre d'exemple, comme elle chante les délices de la cité de paix : « Je vous ai montré le chemin du lac d'Ambroisie qui efface tous les péchés. Je vous ai donné la boisson rafraîchissante qui se nomme la perception de la vérité, et celui qui la boit est affranchi de la passion ; les dévas eux-mêmes envient le bonheur de celui qui a échappé aux flots de la passion et escaladé les rives du Nirvana ; il est semblable au lotus qui croît dans l'eau sans qu'aucune goutte d'eau adhère à ses pétales. »

## III

A la lumières des textes, le Nirvana prend ainsi un contour plus précis ; du nébuleux horizon où le Maître l'a placé, il se détache peu à peu dans un rayonnement de moins en moins diffus. Les écoles de l'Hinayana, s'en tenant à la lettre de la loi, définissent le Nirvana sous son aspect négatif : l'extinction de l'illusion. Mais les écoles du Mahayana plus actives, pénétrant l'esprit des écritures, ajoutent : le Nirvana, extinction de l'illusion, est encore l'acquisition de la vérité et l'illumination suprême. Nous sommes loin de la religion de l'anéantissement dont parlent certains auteurs. La métaphysique indienne ignore du reste le mot néant, dont l'origine est sémitique.

(1) Sectes adverses jugées hérétiques.

Rien pour elle n'existe ou ne disparaît d'une manière absolue, et son seul but est de lutter contre la mort. Si un certain nihilisme s'est manifesté dans les développements savants du Bouddhisme, il a été prouvé par Burnouf que cette tendance est restée étrangère à la doctrine primitive. Des auteurs qui semblent incliner vers l'idée du Nirvana-néant reconnaissent cependant que la conception du Nirvana est issue de celle du Brahma neutre. Quoi d'étonnant, puisque la philosophie des Brahmanes forme les oubassement de la doctrine bouddhique?

Laissons parler les docteurs du Nord : mieux que tous autres, ces clairvoyants auteurs des *Mahayana Sutras* nous permettront de comprendre la pensée ésotérique du Bouddhisme. Nous avons assisté à l'extinction du moi individuel par l'épuisement du Karma, telle une lampe qui s'éteint faute d'huile : que reste-t-il lorsque nos sensations, nos perceptions et nos pensées ont disparu ? Il reste au delà de la fausse conscience la réalité divine, absolue, éternelle, le grand Tout sans conscience, parce qu'il est toute conscience, l'intelligence infinie et une qui dort dans toute créature incarnée : et la doctrine du *Mahayana* aboutit à ce panthéisme, si essentiellement hindou, qui se résume dans la conception de la nature absolue (Bhuta-tathata en sanscrit). La nature absolue est immanente, il n'y a ni matière ni pensée en dehors d'elle, elle est le principe primordial unique, l'essence de tout. Cette idée de la nature absolue, qui a été adoptée par les bouddhistes japonais (1), se retrouve dans la philosophie européenne : c'est la substance de Spinoza, le moi absolu de Fichte, l'idée absolue de Hégel et la volonté du bouddhiste Schopenhauer. Le Nirvana se conçoit alors comme le retour à cette nature absolue, unité primordiale où viennent se fondre toutes les individualités.

Les plus grands métaphysiciens ont abouti à cette idée d'unité finale qui est bien la caractéristique essentielle du Nirvana. Schopenhauer reconnaît, avec les philosophes hindous, que la multiplicité n'est qu'apparente, qu'au fond de tout est l'unité. Kant a prouvé, en effet, que les concepts du temps et de l'espace sont étrangers à la chose en soi, c'est-à-dire à l'essence véritable du monde, et ne se rapportent qu'à l'apparence des choses. Or, là où le temps et l'espace n'existent plus, il ne peut y avoir de multiplicité et l'essence du monde se résout néces-

(1) Cf. Fujishima : *Le Bouddhisme Japonais.*

sairement dans l'unité (1). Le Nirvana, si lointain en apparence, se rapproche ainsi de nos conceptions. Certes, nous ne contestons pas la difficulté que peut éprouver un esprit de nos contrées, pour qui le moi humain est quelque chose de si vivant, à saisir une idée si abstraite de la fin dernière où rien ne subsiste de ce qui constituait l'individualité. Mais l'école idéaliste, issue de la critique de Kant, qui a modernisé la pensée hindoue, nous permet de mieux réaliser cette notion de la conscience incorporelle promise aux sages et aux saints dans le Nirvana.

Pour désigner l'après vie du saint parvenu au Nirvana, il est un mot que les textes emploient souvent : « Le Bienheureux est rentré dans le vide » (Çunya) ; et ce vide, loin de fournir un argument à la théorie du Nirvana-néant, se retourne contre elle. Si nous recherchons ce qu'est le vide pour les philosophes hindous, nous voyons que c'est un état dégagé de toute apparence intellectuelle ou sensible. Quand le monde, plongé dans le vide, disent-ils, sort de nouveau de cet état d'abstraction, les êtres qui ne sont pas arrivés au Nirvana complet reparaissent dans l'univers, tandis que les autres demeurent dans le vide, c'est-à-dire dans l'absolu. L. de la Vallée Poussin l'a bien compris : « Pour être pur et voir ce qui est pur, l'immortel, le Nirvana, l'homme doit produire un état d'esprit pur, c'est-à-dire vide, dégagé de tout ce que nous appelons l'être. Ce stade sublime, lot des Bouddhas, il est donné à tout homme d'y parvenir (2). »

Hodgson a bien interprété la doctrine de la vacuité, si essentielle pour l'intelligence du Nirvana : « Le vide pour le bouddhiste, dit-il, loin d'être le néant est l'universel *ubi* et le *modus existendi* de toutes choses dans l'état de repos et d'abstraction en dehors des phénomènes de l'être. » L'esprit pur appelé au Nirvana est libéré de toutes les qualités intellectuelles et sensibles qui le liaient à la matière : s'il est anéanti pour le monde phénoménal, il subsiste — corps glorieux — dans le transcendant.

Telle est l'orthodoxie du *Mahayana* qui groupe sous sa loi

(1) Cf. Schopenhauer : *Le Fondement de la Morale*.
Cf. *l'Evangile de saint Jean* : « Je leur ai fait part de la gloire que tu m'as donnée, ô mon Père, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité. »
(2) *Op. cit.*

des millions de Bouddhistes au Népal, au Thibet, en Chine et au Japon : cette opinion semble difficilement négligeable. Au surplus, les idées ont changé, et parmi les Indianistes européens les plus attachés à l'idée du Nirvana-néant il en est peu qui ne formulent aujourd'hui cette solution sans y joindre des réserves ponctuées d'interrogations. Et les plus illustres des penseurs et des savants occidentaux s'accordent pour considérer le Nirvana comme un état suprême d'existence, le plus haut achèvement de l'évolution humaine (1).

Schopenhauer avait déjà discerné que le Nirvana était défini négativement parce que le monde phénoménal ne contient aucun élément propre à sa définition : « Pour le Bienheureux, disait-il, il n'y a plus ni représentation, ni volonté, ni monde : le Nirvana, c'est la réalité supérieure de la chose en soi. » Et il ajoutait : « L'individu n'est pas la véritable et ultime essence : c'est plutôt une simple manifestation de celle-ci ; ce n'est pas la chose en soi, c'est seulement son phénomène, qui se manifeste dans la forme du temps avec un commencement et une fin : l'essence au contraire ne connaît ni temps, ni commencement, ni fin (2). »

Schoebel n'est pas moins affirmatif : « Pour être annihilée de son moi la personne humaine n'est pas anéantie quant à la racine d'où elle est sortie par des évolutions successives. Cette racine, l'élément radical de la nature subsiste. C'est la chose simple et sans forme, la matière première, l'atome du monde d'où tout procède, où tout revient... La science moderne a abouti à cette transformation de l'être à l'infini jusqu'au retour de la série à la substance primigène. Et voici que le Nirvana, si vague en apparence, prend ainsi les contours d'une formule scientifique (3). »

Le philosophe danois Höffding (4) voit dans le Nirvana : « une forme d'existence à laquelle on ne peut attribuer aucune des qualités du monde sensible, et qui nous apparaît comme le néant en comparaison des états avec lesquels l'existence nous a familiarisés. » — Max Muller (5), le patient éditeur des

(1) « Le but suprême de la plus haute existence », telle est l'expression *même du livre* le plus orthodoxe. — (Maha-pari-Nibbana-Sutta, V-68.)
(2) Cf. Schopenhauer : *La Religion.*
(3) Cf. Schoebel. Cf. Foucaux : *Mémoire sur le Nirvana* (1864).
(4) Cf. Hoffding : *Philosophie de la Religion.*
(5) Cf. Max Muller : *Introduction aux Buddhaghosha's parables.*

livres sacrés de l'Orient, et le philosophe de l'histoire des religions, déclare que le Nirvana ne peut être qu'un état suprême d'existence, car « la religion étant un pont entre le fini et l'infini, ce serait une planche trompeuse qui précipiterait l'être dans les abîmes du néant ». Cet argument moral s'ajoute ainsi à ceux tirés de la dogmatique.

Chez les bouddhistes contemporains des églises du Nord, disciples du grand Véhicule, le Nirvana est conçu comme un état de spiritualité absolue, bienheureux et libre. Au delà des purgatoires et des enfers, s'élevant graduellement au-dessus des sens, plane le Nirvana, où l'individu, sorti du tourbillon des existences,est omniscience,sagesse et spiritualité absolues. Si les simples limitent leurs espoirs immédiats au paradis de la Terre Pure et des fleurs de lotus, le Nirvana demeure pour tous le grand but final.

Chez les Bouddhistes de Ceylan le Nirvana n'a pas pris un aspect si positif : l'ascète qui a vaincu l'illusion du moi et détruit le désir devient identique au Bouddha dans son corps subtil et bienheureux. Si quelques sectes issues de développements trop savants se sont perdues dans un nihilisme stérile, on peut dire que la grande majorité des docteurs bouddhistes ont résolu le problème du Nirvana par la conception d'un état transcendant d'universelle conscience.

Nous croyons avoir prouvé que cette opinion s'accorde avec l'esprit de la doctrine prêchée par le Bouddha. Dans les *Sutras* qui reproduisent ces paroles, perce sa pensée intime; souvent des échappées de lumière éclairent le grand mystère. C'est ainsi qu'au disciple qui l'interrogeait sur le séjour des délivrés le Maître répondit : « Où est-ce que l'eau, la terre et le feu n'ont plus d'assises ? — Où cessent le nom et la forme? — Dans la conscience invisible et infinie. ».

## IV

Le poète philosophe Lafcadio Hearn, délicieux interprète de l'âme japonaise, a donné dans un de ses plus beaux livres : « *Gleanings in Buddha fields* » (1) une lumineuse exposition de la doctrine des Bouddhistes japonais sur le Nirvana.

C'est aux sources du *Mahayana* qu'ont puisé les docteurs

(1) Lafcadio Hearn, écrivain anglais (1850-1904), professeur à l'Université de Tokio, a laissé de remarquables ouvrages sur la philosophie, la religion et la morale du Japon. Plusieurs ont été édités au *Mercure de France*.

bouddhistes de l'Empire du Soleil Levant. En exergue de leur littérature sacrée ils ont inscrit ces paroles de l'*Avatamsaka Sutra* : « Enfants du Bouddha, il n'est pas un être vivant qui n'ait en lui la sagesse du Parfait. C'est seulement à cause de leurs vaines pensées et de leurs désirs que les hommes n'en ont pas conscience. Je leur enseignerai le chemin saint, je leur ferai renoncer à leurs folles pensées et leur montrerai que la vaste et profonde intelligence qui réside en eux n'est pas différente de la sagesse du Bouddha (1). »

Le moi originel de chacun de nous est l'esprit universel; et dans chacun de nous existe le moi universel en même temps que les effets de l'illusion primitive. Tous nos efforts doivent tendre à la libération de ce moi originel, essence du Bouddha, réalité divine et absolue, destinée de toute éternité à s'éveiller un jour et à parvenir à la conquête de l'espace et du temps. Le *Sutra de la Grande Mort* (2) contient une exposition des huit stages de la délivrance. Quand tout ce qui constituait notre existence sensible a disparu, quand s'est épuisé notre Karma, l'essence de l'univers qui est en nous, libérée des chaînes de l'individualité, retourne à l'unité. Sur les pas de Lafcadio Hearn nous allons suivre la lente ascension de l'être à travers les mondes supérieurs jusqu'au Nirvana. C'est un pèlerinage dont le point de départ est le plus haut état d'existence possible sur notre globe et dont le but est la spiritualisation totale, après de multiples renaissances, au sein du Nirvana : car si certaines sectes bouddhiques admettent la possibilité d'atteindre le salut définitif après une vie de sainteté, — sagesse sur la terre, — d'autres, et ce sont les plus nombreuses, jugeant ce monde trop imparfait, croient à la renaissance de l'être dans des mondes supérieurs où, par la pratique des vertus, il se rendra digne de la paix définitive.

Jamais l'esprit humain n'est monté plus haut dans le domaine de l'abstraction et n'a tenté un plus puissant effort pour pénétrer les mystères de l'infini et atteindre l'éternelle lumière.

« Les modes d'existence des hommes et des animaux appartiennent à ce qu'on appelle « les mondes du désir » (Yoku-

(1) Cf. L'*Evangile de saint Jean* : « A tous ceux qui ont reçu la parole il a été donné de devenir enfants de Dieu. »
(2) Cf. *Maha-Pari-Nibbana Sutta*, III, 33. C'est l'évangile du Bouddhisme.

Kai) (1), qui sont au nombre de quatre. Au-dessous sont les états de tortures ou enfers (Jigoku) sur lesquels ont été écrites des choses fort curieuses. Nous nous bornerons ici à suivre le cours du progrès spirituel de l'être, du monde des hommes jusqu'au Nirvana; en admettant, avec les bouddhistes modernes, que ce pèlerinage à travers la mort et la naissance se prolonge, tout au moins pour la majorité des hommes, même après l'accession aux plus hautes conditions possibles d'existence sur cette terre. — Le chèmin du Nirvana s'élève graduellement de la terre vers d'autres mondes supérieurs, en passant d'abord par les six cieux du Désir (Yoku-Ten), puis par les dix-sept cieux de la Forme (Shiki-Kai) et enfin par les quatre cieux de la Non Forme (Mushiki-Kai), au delà desquels s'étend le Nirvana.

« Les exigences de la vie physique, — le besoin de nourriture, de repos et les rapports sexuels, — continuent à se manifester dans les cieux du Désir, qui ressemblent plutôt à des mondes physiques supérieurs qu'à ce que nous avons coutume de désigner par les cieux. En effet, les conditions de vie, dans les cieux du désir, sont celles que l'on pourrait imaginer dans des planètes plus favorisées que la nôtre, évoluant dans des sphères plus hautes et réchauffées par un soleil plus vivifiant. Certains textes bouddhiques placent ces existences dans des constellations éloignées, en déclarant que le chemin qui conduit à la limite de l'existence passe d'étoiles en étoiles, de groupes d'étoiles en groupes d'étoiles et d'univers en univers (2).

« Dans le premier des quatre cieux du Désir, appelé « le ciel des Quatre Rois » (*Shi-Tenno-Ten*), la vie a une durée cinq fois plus longue que sur la terre au point de vue du nombre des années, et chaque année y correspond à cinquante années terrestres. Mais les habitants de ce premier ciel mangent, boivent et s'unissent presque exactement comme nous-mêmes. Dans le ciel suivant (*Sanjiu-San-Ten*), la durée de la

(1) En japonais.

(2) « Cette localisation astronomique de conditions d'existence supérieure dans d'autres champs de Bouddha peut faire sourire : mais elle suggère cependant d'indéniables possibilités. Il n'est pas absurde de supposer que des puissances de vie, de croissance et de développement passent réellement, par diffusion nébuleuse et concentration, de systèmes éteints dans de nouveaux systèmes. En tous cas, opposer une négation à cette possibilité ne paraît pas rationnel dans le présent état de la science. » (L. Hearn.)

vie est doublée en même temps que s'améliorent les autres conditions d'existence ; les formes les plus grossières de la passion disparaissent. L'union des sexes persiste, mais d'une manière étrangement semblable à celle envisagée par un Père de l'Eglise chrétienne : un simple embrassement suffisant pour créer la vie. Dans le troisième ciel (*Emma-Ten*), où la longévité est encore doublée, le plus léger contact suffit pour engendrer. Dans le quatrième ciel ou « ciel du Contentement » (*Tochita-Ten*) la durée de la vie est encore accrue. Dans le cinquième ou « ciel de la Transformation de la Joie » (*Keraku-Ten*), d'étranges puissances nouvelles sont acquises : les joies subjectives peuvent se transformer à volonté en joies objectives ; les pensées, comme les désirs, deviennent des forces créatrices, et un simple regard suffit pour provoquer la conception et la naissance. Dans le sixième ciel (*Také-Jisai-Ten*) les puissances obtenues dans le cinquième se développent : les joies subjectives transformées en joies objectives peuvent être offertes à d'autres ou partagées avec d'autres, comme des dons matériels. Mais le regard d'un instant — un coup d'œil — peut créer un nouveau Karma.

« Les cieux du Désir sont tous des cieux de vie sensuelle, comme pourraient en rêver les artistes, les amants et les poètes. Mais ceux qui ont pu les franchir sans faiblir (et une défaillance est vite arrivée) pénètrent dans la zone supra-sensuelle, entrant d'abord « dans les Cieux de l'observation lumineuse de l'Existence et de calme méditation sur l'existence » (*U-in-Ushi-Shoryo*). Ces cieux sont au nombre de trois, chacun plus élevé que le précédent ; on les nomme : le Ciel de la Sainteté, le ciel d'une Sainteté plus haute et le ciel de la Grande Sainteté.

« Après ceux-ci viennent « les Cieux de l'observation lumineuse de la non-existence et de calme méditation sur la non-existence » (*Mujin-Mushi-Shoryo*). Voici leurs noms dans l'ordre : Moindre Lumière, — Lumière Insondable, — et Lumière Créatrice de sons ou Lumière Sonore. Ici est atteint le plus haut degré de joie supra-sensuelle qu'il soit possible d'obtenir dans des conditions impermanentes.

« Au-dessus sont les états nommés « Cieux de la Méditation sur l'abandon de la joie » (*Riki-Shoryo*). Les noms de ces états dans leur ordre ascensionnel sont : Pureté moindre, — Pureté

insondable, — Pureté suprême. Ici il n'y a plus ni joie ni souffrance, on n'y ressent plus de sentiment violent, mais seulement un doux plaisir négatif : une divine sérénité d'âme.

« Au-dessus de ces cieux sont les huit sphères de « la Méditation calme sur l'abandon de toute joie et plaisir » (*Riki-Raku-Shoryo*). Elles sont appelées : Sans Nuage, — Sainteté manifestée, — Vastes résultats, — Vide du Nom, — Vide de Chaleur, — Beauté apparitionnelle, — Vision perfectionnée, — Limite de la Forme. Ici s'effacent le plaisir et la souffrance, le nom et la forme. Mais les idées et les pensées subsistent encore.

« Celui qui a pu traverser ces royaumes supra-sensuels entre aussitôt dans les sphères de la Non Forme (*Mushiki-Kai*), qui sont au nombre de quatre. Dans le premier état, toute notion de l'individualité est perdue ; la pensée du nom et de la forme s'éteint à son tour et il ne subsiste plus que l'idée de l'espace infini ou du vide. Dans le deuxième état du Mushiki-Kai, cette idée de l'espace s'évanouit et est remplacée par l'idée de la raison infinie. Mais cette idée de raison est anthropomorphique, c'est donc une illusion qui s'efface à son tour dans le troisième état appelé « l'état où rien ne peut plus être saisi » (*Mu-Sho-U-Sho-Jo*). Ici demeure seule l'idée du néant infini : cette condition a été atteinte par l'action de l'esprit individuel. Cette action cesse ; et alors le quatrième état du *Mushiki-Kai* est atteint, c'est le *Hiso-Hihiso-Sho*, ou « état ni du sans nom ni du non sans nom ».

« Quelque chose de l'esprit individuel continue encore à flotter vaguement : c'est l'extrême vibration expirante du Karma, la dernière ombre de l'être qui s'évanouit. Tout s'efface, et l'incommensurable révélation approche. Le Bouddha rêvant, libéré du dernier lien spirituel du soi, se lève alors dans la béatitude infinie du Nirvana. »

Lafcadio Hearn ajoute : « La réalité centrale de chaque créature est de pur Bouddha : la forme visible et la pensée qui l'enferment n'étant que le Karma... A notre théorie d'un univers composé d'atomes physiques le Bouddhisme oppose l'hypothèse d'un univers formé d'unités psychiques. Ce que nous appelons les atomes ne sont que des combinaisons impermanentes, donc irréelles. Les atomes ne sont que le Karma. Nous ne savons rien de l'ultime nature de la substance et du

mouvement, mais nous avons la preuve que le connu est sorti de l'inconnu, que les atomes constitutifs de notre être sont des combinaisons, et que ce que nous appelons la matière et la force ne sont que des manifestations diverses d'une Réalité inconnue, simple et infinie. »

Et voici les conclusions du poète philosophe : « La doctrine bouddhique de l'impermanence est aussi la doctrine de la science moderne. Huxley, dans un de ses derniers ouvrages (1), écrit : « La science naturelle tend de plus en plus à cette conclusion que toute chose n'est que forme passagère, composée de parcelles de substances cosmiques, en voie d'évolution, depuis la nébuleuse, à travers toutes les formes de la matière et de la pensée, vers l'indéfinissable état latent d'où tout est sorti. Ainsi l'attribut le plus manifeste du Cosmos c'est l'impermanence. »

« On peut dire finalement que le Bouddhisme s'accorde merveilleusement avec la science moderne : nous nous trouvons en présence d'une foi très haute et très vaste, évitant une conception anthropomorphique de l'incommensurable Réalité, fondant une morale très élevée, et maintenant une espérance d'éternité qu'aucune forme possible de science positive ne pourra détruire dans l'avenir.

« Renforcée par l'enseignement scientifique, la doctrine bouddhique nous apprend que, depuis des milliers d'années, nous avons pensé à l'envers de la vérité : la seule réalité est l'Unité ; tout ce que nous appelons substance n'est qu'une ombre : l'extérieur est irréel et l'homme apparent n'est qu'un fantôme. »

H.-H. VALENTINO.

(1) Cf. Huxley, *Evolution et Morale.*

# POÈMES

—

## I

*La lumière quitte le ciel,*
*la joie quitte le cœur;*
*c'est ainsi que le soir*
*descend sans qu'on le voie,*
*c'est ainsi que l'on meurt*
*sans même le savoir.*

*Une pauvre vieille passe*
*courbée, vers son grabat,*
*des autos trépidantes*
*se hâtent vers le Bois.*

*L'église millénaire,*
*sa tour, son porche noir,*
*les maisons accroupies*
*se confient à la nuit...*
*Rentrons tout seul ce soir.*

*Car je ne veux entendre*
*ni rires ni musique,*
*je veux que rien ne puisse*
*me distraire de moi.*

II

*Le silence était dans la chambre*
*comme une présence réelle,*
*et tous les mots qu'elle disait*
*ne le faisaient que plus profond.*

*Notre double rêve éveillé*
*battait ainsi qu'un cœur paisible*
*qui, pour avoir rythmé tant d'heures,*
*ne craint rien des jours qui viendront.*

*Et pourtant nous savions tous deux*
*que notre bonheur las et doux*
*ne pesait pas d'un poids plus lourd*
*dans les balances de la vie*

*qu'un nuage errant par le ciel*
*ou qu'une tache de soleil*
*qui se pose à l'extrême automne*
*sur un tronc d'arbre lisse et noir.*

III

*Je suis seul au milieu de tout comme une pierre au milieu du courant*
*qui ne bouge ni à droite ni à gauche et qui reste là cent ans;*

*une pierre au milieu de l'eau, de l'eau qui tremble et qui frissonne.*
*Je n'ai rien qui soit à moi et je ne suis à personne.*

*Etre tout seul, seul à jamais, le reconnaître et le savoir,*
*est-il un rêve qui vaille cette certitude sans espoir?*

*L'eau qui coule sans remous est lente et profonde. —*
*Ai-je cru un seul instant à la réalité du monde?*

GUY-CHARLES CROS.

# CLAIRE FERCHAUD

## LA « VOYANTE » DE LOUBLANDE

—

> La guerre ne finira jamais si l'on n'appose l'emblème du Sacré-Cœur sur le drapeau de la France !
>
> CL. FERCHAUD.

Ces notes n'ont aucune prétention. Elles ne feront ni la critique, ni l'apologie de Claire Ferchaud, l'enfant des Rinfillières, la « voyante » de Loublande. Des documents essentiels me manquent, actuellement, pour établir l'observation scientifique du sujet.

J'ai pu recueillir seulement quelques communications et renseignements d'origine locale. Ils sont insuffisants pour me permettre de soutenir ou de combattre une opinion religieuse quelconque. Pourrais-je le faire, essayer d'expliquer des faits déjà confus et quelque peu mystérieux que j'hésiterais à poursuivre mon projet. Opter pour la croyance populaire ou bien la repousser au nom de la science est, en ce moment, bien difficile, la documentation étant insuffisante. Au surplus, ces études sont délicates; à elles plus qu'à tout autres semble s'appliquer la phrase de La Bruyère : « Si on ne les goûte point, je m'en étonne, et si on les goûte, je m'en étonne davantage. »

A d'autres plus autorisés ces notes pourront, peut-être, servir de jalons, contribuer à expliquer le cas de la « voyante ». La légende s'empare très vite des manifestations de ce genre et les dénature. Il est nécessaire d'étudier ces phénomènes dès leur première apparition.

Je crois à la sincérité de Claire Ferchaud. Je crois connaître assez les Vendéennes pour assurer qu'à moins de se trou-

ver en présence d'un cas de psychose manifeste, jamais une fille du pays des Chouans n'inventerait une histoire semblable. Le culte du Sacré-Cœur, ce Sacré-Cœur que les Blancs portaient précieusement sur leur poitrine pendant la Grand' Guerre, est trop vénéré pour qu'une jeune fille du pays le bafoue en imaginant de toutes pièces son apparition. La foi, très vive en temps normal dans nos régions de l'Ouest, dans le bocage vendéen en particulier, s'exalte, sans doute, au cours des périodes sanglantes que nous venons de traverser (1). Chez certaines natures prédisposées elle atteint le mysticisme avec ses extases et ses révélations. Claire Ferchaud, enfant du pays, a réellement vu ce qu'elle décrit ; comme Bernadette et Marie Alacoque elle a entendu.

Les uns diront que ces visions, ces auditions étaient surnaturelles et divines, d'autres qu'elle a inconsciemment extériorisé son rêve. « Ce n'était pas le mensonge, c'était la hantise inconsciente, une volonté morte, qui ne pouvait se dégager de l'hallucination première ! »

En réalité, Claire Ferchaud est bien la petite Vendéenne à l'âme mystique comme sa voisine la Bretonne. C'est la paysanne contemplative, visionnaire, qui garde, seule, son troupeau, dans la lande aux genêts verts et qui voit d'étranges chevauchées et d'éclatantes apparitions célestes dans les nuages emportés par le vent de l'Océan. Dès son jeune âge n'a-t-elle pas été bercée au récit des légendes merveilleuses des saints et de Jésus, le fils de Dieu fait homme, comme l'héroïne du *Rêve* de Zola ? C'est une fille de Vendée ; le grand-père de son père était un blanc ; elle est née dans la région qui fournit les plus illustres des Géants : Stofflet, Cathelineau et de La Rochejaquelein. La guerre a éprouvé sa famille comme celle de ses voisins ; son frère a été prisonnier en Allemagne. La longueur de l'épreuve terrible a hyperesthésié son entité psychique.

Elle s'est réfugiée dans son Dieu, qu'elle adore depuis qu'elle sait prier. Elle *croit* ; sa foi est telle que, depuis sa première communion et surtout depuis la guerre, elle s'approche des Sacrements presque tous les jours. Elle a coutume de faire suivre sa communion d'une action de grâces extrêmement

(1) Loublande n'est pas dans la Vendée, mais je la considère comme faisant partie du Bocage Vendéen, de la Vendée *militaire*.

longue. Elle en arrive à l'extase mystique. Que de fois, dans cet état d'ineffabilité passive, elle a contemplé la verrière centrale du chœur de l'église de Loublande, qui représente l'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie !

Peut-être est-ce là, dans cet état de béatitude infinie, dans la contemplation longuement prolongée du Cœur sanglant, qu'elle a eu sa première vision.

Des mots d'amour font trembler ses lèvres : « Mon Jésus, mon Roi... comme je vous aime ! » murmure-t-elle... et voici que du vitrail, qui s'éclaire au soleil levant, le Sacré-Cœur, resplendissant de lumière et de vives couleurs, vient vers elle et lui parle, et, le front courbé, toute frémissante d'un émoi délicieux, Claire Ferchaud s'incline devant le Sauveur.

Oui, le Sauveur ! Le consolateur des affligés, Jésus tout puissant qui peut donner la victoire à la France meurtrie et ramener au foyer les pauvres gars qui souffrent dans les tranchées.

Claire Ferchaud l'a bien souvent entendu dire : ce sont nos péchés, l'athéisme de trop de Français qui ont causé la guerre. Notre conversion, notre pénitence fléchiront la colère de Dieu. Il faut vouer la France au Sacré-Cœur ; nous aurons la victoire et pour longtemps une ère de bonheur et de prospérité.

Ainsi j'imagine Claire Ferchaud, et, je le répète, d'après les documents consultés, elle me paraît sincère.

Je voudrais éviter les critiques des esprits religieux et scientifiques. S'engager à fond sur ce terrain est parfois dangereux. En décrivant les faits de Loublande je me placerai simplement au point de vue folklore et coutume locale.

Je m'incline devant les convictions de ceux qui admettent sans conteste leur réalité, parce que les désirs exprimés par Claire Ferchaud, s'ils froissent des opinions politiques, n'atteignent pas la morale. Un jour viendra, peut-être, où la « voyante » de Loublande sera convaincue de mensonge et classée comme simple visionnaire. En fait, elle l'est déjà.

Elle est de la grande famille des mystiques. Les extases ineffables que ces privilégiés sont seuls à ressentir et qu'aucun mot ne peut décrire se paient, ici-bas, par une privation presque complète des joies terrestres. La vie des disciples de sainte Thérèse est sévère et froide. Pour avoir contemplé leur Dieu, beaucoup en souffrent, certaines en meurent.

J'aime à me l'imaginer dans l'attitude recueillie et pensive de l'héroïne de Maxence, dans son tableau de l'Angélus, avec ses yeux baissés, ses mains pieusement jointes, ses lèvres qui psalmodient des prières. Et, malgré moi, me reviennent à l'esprit les vers du poète :

Pour ta sublime erreur, ô ma sœur, sois bénie !

I

> Et toutes les forces ignorées du village perdu, de ce coin de verdure borné et superstitieux, continuaient pourtant de souffler, troublant les cervelles, élargissant la contagion du mystère.
>
> E. ZOLA : *Lourdes.*

Avant le mois d'août 1914, début des hostilités, il n'était nullement question, dans la région, de la « voyante » des Rinfillières, pas plus à Loublande qu'ailleurs. Si mes souvenirs sont bien précis, c'est dans les premières semaines de l'hiver 1915-1916 que j'entendis parler d'elle. C'était à C..., dans les Deux-Sèvres, à vingt kilomètres au plus de son village. « Vous savez, monsieur, me dit-on, la guerre va finir. C'est une jeune fille de Loublande qui l'assure. Le Sacré-Cœur lui est apparu. Il lui a dit que les hostilités cesseraient le jour où son emblème serait placé sur le drapeau de la France! »

Depuis cette époque les apparitions s'étaient manifestées et devenaient fréquentes. La rumeur grandit, et, très vite, les pèlerinages commencèrent.

Dans une lettre écrite à une de ses sœurs, religieuse à Nantes, et rédigée à ce moment, Claire Ferchaud annonce que les visions de la Sainte Vierge, de son Ange gardien, sont presque quotidiennes et aussi nombreuses que celles du Sacré-Cœur.

Au début de la guerre, la jeune fille habite avec ses parents, non loin de Loublande, dans les Deux-Sèvres, à la ferme des Rinfillières. Elle vaque aux travaux des champs, aide son père et sa mère; d'un caractère plutôt recueilli, elle n'est cependant pas morose. Elle pratique avec beaucoup de zèle sa religion chrétienne et va chaque matin à la messe où souvent elle communie.

A cette époque elle entretient déjà son confesseur des visions

dont elle est l'objet. Le curé de Loublande, M. l'abbé Audebert, finit par s'émouvoir des étonnantes révélations de la jeune fille.

Du 6 au 20 novembre 1916, la jeune Claire Ferchaud entre au couvent des sœurs de la Sagesse à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en Vendée. Elle y fait une retraite de quelques jours sur les conseils de son confesseur ou bien de son propre chef.

Le 27 et 28 décembre 1916, Claire Ferchaud comparaît à Poitiers devant une commission ecclésiastique présidée par l'évêque. Le curé de Loublande a dû faire part à sa Grandeur Mgr Louis, évêque de Poitiers, des visions étranges de la jeune fille. Celle-ci eut des entretiens prolongés avec les membres de la Commission. Elle remit un manuscrit de plus de 500 pages, écrit en entier de sa main. Le style n'est pas absolument académique, des fautes d'orthographe l'émaillent en maints endroits. L'inspiration semblait bonne, elle ne portait pas atteinte à la doctrine chrétienne. Malgré tout, la commission ne se prononça ni sur le fond, ni sur la forme. Elle n'approuva, ni ne réprouva.

Claire Ferchaud s'en retourne aux Rinfillières. La petite paysanne revient, sans nul doute, encore éblouie. Elle avait intéressé des membres influents du haut clergé, son rêve commençait à se réaliser. C'était à Poitiers également, en 1429, que Jeanne d'Arc avait été examinée par les théologiens. Aussi poursuit-elle avec une nouvelle ardeur la mission dont elle est chargée.

Déjà le bruit de ses visions s'est répandu au loin. Puisque Monseigneur s'est intéressé à la petite Claire et qu'un grand nombre de prêtres l'ont écoutée, sans doute approuvée, c'est que la jeune fille est réellement inspirée par Dieu. Le retour à Loublande est déjà le commencement du triomphe.

Alors les pèlerinages s'inaugurent. Nous sommes à la fin de 1916 et les habitants du village, étonnés, voient arriver une foule de piétons, de voitures, d'automobiles. Ce début de l'hiver était triste, immensément endeuillé. La guerre continuait, alors que tant de soldats étaient déjà morts pour la patrie en danger. Nous résistions à la ruée allemande, mais nos victoires locales étaient insuffisantes pour maintenir un robuste optimisme dans les populations de la campagne ven-

déenne promptes à s'attrister. C'était le troisième hiver qui débutait depuis la guerre, et chacun savait quel enfer il recélait pour les pauvres gars restés dans les tranchées. Et voilà que tout à coup le ciel gris de fer de décembre s'empourprait, une flambée immense d'espoir s'irradiait dans les nues sombres. Une nouvelle Jeanne d'Arc était venue, dans ce coin de Vendée, pour apporter la nouvelle certaine de la fin de la guerre et de la victoire.

La contagion du mystère fut extrêmement rapide. Elle fut favorisée peut-être par des bruits tendancieux, des racontars ineptes. On citait des dates. Claire prédisait l'avenir.

En réalité elle restait ce qu'elle avait toujours été, simple, modeste, recueillie, peut-être plus pratiquante, mais toujours attachée à son rêve.

Elle se mit spontanément à la disposition du public. Par vanité, diront les uns ? Pas du tout, uniquement pour témoigner de sa bonne volonté et montrer qu'elle voulait rester l'humble servante que le Sacré-Cœur avait choisie.

Les foules vinrent. Des pèlerins de toute la France arrivèrent ; on en compta jusqu'à 30.000 dans un mois. Il en vint même de l'étranger. Pourtant aucune réclame tapageuse ne fut faite. La nouvelle fut signalée dans les feuilles catholiques, mais se répandit surtout de vive voix.

Tous voulaient voir la « voyante ». Docile, Claire Ferchaud se prêtait à cette exhibition. Elle serrait des mains, priait avec les pèlerins, causait peu.

On signala des conversions, mais pas de miracles.

Claire Ferchaud semblait témoigner une sympathie plus vive pour les soldats permissionnaires. En bonne patriote, elle les accueillait avec une pression plus vive de la main. N'était-ce pas pour eux, après tout, que s'était révélée sa mission ?

Beaucoup lui laissaient leur photographie et la priaient de les recommander au Sacré-Cœur. Aujourd'hui ces photographies dépassent peut-être le nombre de cinquante mille.

Tous ces pèlerins étaient-ils convaincus ? La plupart l'étaient incontestablement. Il y eut cependant de simples curieux et quelques moqueurs discrets.

Bientôt le fétichisme se manifesta. Il était inévitable dans ces pèlerinages mal définis. La superstition ancestrale des paysans de l'Ouest reprenait le dessus. Les uns emportaient

un morceau du vêtement de Claire, d'autres des branches d'arbustes du presbytère, une infinité d'objets qu'elle avait *touchés*.

Déjà le côté mercantile apparaissait et Loublande se peuplait de vendeurs de cartes postales, chapelets, scapulaires, médailles, brochures, etc.

On vendait également des petits drapeaux tricolores portant au centre l'emblème du Sacré-Cœur.

Car la mission de Claire était devenue publique. La guerre allait finir, mais il était nécessaire de mettre le Sacré-Cœur sur le drapeau français. Condition *sine qua non*.

Et parmi ces braves paysans de la région nul ne doutait que la chose serait bientôt faite et que le gouvernement serait forcé de s'incliner devant le désir de Dieu.

Les foules vinrent plus denses. On établit des barrages dans les rues. Claire Ferchaud se multipliait, mais ne pouvait continuer longtemps à se prodiguer sans risquer d'altérer gravement sa santé.

Est-ce pour ce motif ou pour un autre bien plus important? Quoi qu'il en soit, en février 1917, Claire Ferchaud quitta subitement, un soir, sa maison des Rinfillières et se rendit d'abord à Cholet.

Prenait-elle déjà la route de l'exil? Non, certes. Il semble qu'elle fut déterminée à quitter Loublande par un motif bien plus puissant. De son plein chef ou sous l'influence de ses visions, elle avait décidé de se rendre à Paris, pour conférer avec le Président de la République. Déjà, en janvier 1917, elle écrivait à sa tante :

> Quant à dire que c'est moi qui dois sauver la France, c'est un peu prétentieux ; ce n'est ni moi, *ni les moyens humains. Il faut la conversion officielle de la France !*

Quelques semaines auparavant, cette démarche eût semblé presque insensée. Après les premiers pèlerinages de Loublande, elle paraissait plus naturelle et personne n'en fut surpris. Mais ce voyage s'effectuait cependant dans un incognito presque complet. Le résultat ne fut connu que bien plus tard.

Le mysticisme détermine un foyer d'énergie insoupçonné, qui peut devenir intense. L'humble paysanne de Loublande, jeune fille timide, craintive, se transforme soudain. C'est le propre des âmes mystiques.

L'autobiographie de sainte Thérèse nous renseigne pleinement à ce sujet :

L'âme, après cette faveur, dit-elle, se sent un tel courage que si, en ce moment, on mettait son corps en lambeaux pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la plus vive consolation. C'est alors que germent en elle les promesses et les résolutions héroïques...

Claire Ferchaud passa une nuit à Cholet. Le lendemain matin, elle entend la messe, communie et prend le train pour Paris.

Qu'y fit-elle ? Elle fut reçue par différentes personnalités religieuses, le cardinal Amette, en particulier. Elle obtint une audience de M. Poincaré, Président de la République, le 21 mars 1917. L'entretien fut relaté dans ses moindres détails par Claire Ferchaud, dans une lettre manuscrite que quelques rares personnes ont pu lire. Ses demandes, ses vœux, les réponses du Président seraient fidèlement reproduites.

Elle dut intercéder pour obtenir que l'emblème du Sacré-Cœur fût apposé sur le drapeau français. M. Poincaré ne pouvait que répondre que la loi, expression de la volonté du peuple, en l'espèce la loi de la séparation de l'Eglise et de l'État, s'opposait formellement à cette innovation. Mais je serais surpris si le grand patriote qu'est notre président n'avait été ému par la démarche de la petite paysanne et je demeure persuadé qu'il sut mettre dans l'expression de sa réponse une modération paternelle qui n'offusqua pas trop Claire Ferchaud.

Pendant ce temps, le 4 février 1917, on exposait dans l'église de Loublande le Christ au Sacré-Cœur peint par une sœur de la Sagesse, à Saint-Laurent, sur les indications précises de la voyante. Cette gravure, reproduction exacte de la vision de Claire, était exposée *après approbation* de Mgr l'Evêque de Poitiers.

En mars 1917, les journaux la *Croix de Paris*, l'*Humanité*, l'*Action Française* consacrent quelques articles au sujet de la « voyante » de Loublande.

Le 4 mars 1917, un dénombrement atteste que 25.000 photographies de soldats ont été recommandées aux prières de Claire.

Elle passe la nuit du 13 au 14 mars 1917 dans la basilique de Montmartre. Le lendemain, elle écrit une lettre à « un certain nombre » de généraux.

Cette lettre lui fut-elle dictée, ou bien l'écrivit-elle *proprio motu?* En tous les cas, elle fut certainement soumise à l'appréciation du haut clergé parisien.

Le *Nouvelliste de Bordeaux* du 11 juin 1917, sous la signature de M. Courcoural, écrit :

Aux chefs de notre armée et au chef de l'État, Claire exposait le désir du Sacré-Cœur de Jésus d'être honoré, imploré *officiellement ;* elle promettait la victoire pour nos armées si les étendards de nos troupes recevaient *enfin* dans leur pli, pour le dresser au-dessus de la mêlée, le cœur saignant de Jésus-Christ...

Cette lettre n'aurait été communiquée qu'à un certain nombre de généraux. Peut-être ceux dont on était sûr des convictions religieuses ou politiques. Elle fut censurée en partie. De grossières insultes s'adressent à une partie de la population française, qui, malgré son héroïsme et sa valeur, est antipathique à Claire. Ce sont les libres-penseurs, protestants, juifs ou catholiques peu convaincus. La Vendéenne militante se révèle au grand détriment de l'union sacrée. Cette intolérance caractéristique rappelle les jours fameux des Inventaires et a permis à plusieurs d'attribuer à Claire Ferchaud un rôle politique. Voici la lettre.

Mon Général,

C'est pour obéir à Dieu que j'ai l'honneur de faire connaître sa volonté à tous les généraux de France. Notre Seigneur, qui aime tant les Francs, leur demande d'accomplir un acte de foi vis-à-vis de sa Royauté Divine et de réclamer, près du chef de l'Etat, que l'image du Sacré-Cœur, signe d'espérance et de salut, brille officiellement sur nos couleurs nationales.

En récompense de cet hommage rendu à Dieu par ses vaillants défenseurs le Sacré-Cœur leur promet le salut et la victoire sur tous ses ennemis. C'est aussi pour éviter une catastrophe que Dieu fait avertir nos généraux de la perte que risque notre beau pays de France, qui est conduit par une... impie et dont la... dirige la France à sa perte, par d'affreuses trahisons. Qu'on me permette d'exposer l'avertissement que Notre Seigneur, dans sa bonté, fait connaître à tous les bons Français.

Le Sacré-Cœur de Jésus m'apparaît brisé par les coups que la France infidèle donne à son cœur. Un jour Il se plaignait vivement me disant : « La France me tue (*sic*). Malheur à ceux qui ne se convertiront pas ! » Plus tard, je revois Notre Seigneur pleurant sur la France ; sa voix devient grave. Il parle fort et dit : « Le peuple de

France est à deux doigts de sa perte, le traître vit au cœur de la France. C'est la..., qui, pour obtenir la perte éternelle de ce pays, d'accord avec l'Allemagne, a engendré cette guerre. Les trahisons se poursuivent et si quelqu'un pouvait pénétrer dans l'intérieur de plusieurs cabinets, il en découvrirait les pièges. Sans moi la France serait perdue; mais mon amour, qui veut la vie de cette France, arrête le fil électrique (*sic*) qui communique le secret de la France à l'ennemi. La... sera vaincue, de terribles châtiments fondront sur elle; mais je demande aux braves petits soldats de France, jusqu'aux généraux qui sont aux armées, de déployer le drapeau du Sacré-Cœur, malgré... et que tous, généraux, officiers et simples soldats aillent de l'avant, je leur promets la victoire. La secte... et le... actuel seront châtiés, on découvrira tous leurs engins et plusieurs seront mis à mort. » Après cette déclaration, Notre Seigneur rayonne d'un vif éclat de joie et Il dit : « Oh! la France, comme elle sera belle un jour! non, Satan aura beau faire, jamais la France ne lui appartiendra! »

Une humble fille dévouée à son Dieu et à sa patrie.

CLAIRE DE JÉSUS CRUCIFIÉ.

Le 5 mai 1917, Mgr l'Evêque de Poitiers prend l'initiative d'une pétition générale pour demander l'apposition du Sacré-Cœur sur le drapeau national. Cette pétition fut présentée à tous les habitants des régions de l'Ouest.

A cette époque on perd la trace de Claire Ferchaud. Elle quitte la maison des sœurs de la Sagesse de la rue Saint-Honoré d'Eylau et se réfugie sans doute à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Elle y était le jour de l'Ascension.

Le 26 mai 1917, dans la *Semaine religieuse de Poitiers* l'Evêque publie une note conseillant aux fidèles d'observer une sorte d'expectative dans les faits de Loublande. Le haut clergé ne prend aucune décision à ce sujet et ne se prononce pas encore. Son attitude semble un peu hésitante. Elle n'a fait que s'accentuer depuis lors.

L'affaire de Loublande, dit la note épiscopale, demande à être examinée avec une attention *prudente* et soutenue. Quant au jugement à formuler, il serait prématuré de le rendre actuellement.

En 1917, Claire Ferchaud a fait une très longue retraite à Saint-Laurent, au couvent des Sœurs de la Sagesse.

Le 7 novembre 1917, elle s'est absentée jusqu'à Noël.

Vers Noël 1917, elle revient et jette, sur l'ordre du Sacré-Cœur, les bases d'un futur ordre de recluses.

1918. Claire Ferchaud a été presque toujours absente jusqu'à la fin de février. Les 6 et 7 juin 1918, de grands pèlerinages eurent lieu à Loublande. Cinq à six mille personnes y prirent part.

C'était le jour de la fête du Sacré-Cœur. Il y eut messe de nuit en plein air, procession aux flambeaux, messe à l'église où plus de trois mille pèlerins communièrent. Claire Ferchaud avec cinq compagnes y prirent part. Ensuite discours, procession, prières et acclamations.

C'est par millions qu'on a distribué aux soldats des insignes du Sacré-Cœur, par millions des fanions tricolores portant le Sacré-Cœur. Les distributions furent faites en 1917 et 1918.

A Loublande, le mouvement continue, principalement le premier vendredi de chaque mois. Mais, chaque jour, des pèlerins y viennent. Quelques-uns y restent plusieurs jours. Des camions automobiles y amènent les pèlerins. Le mouvement est remarquable.

Actuellement, Claire Ferchaud réside à Loublande dans un petit couvent dont la chapelle a été bénie et inaugurée par Mgr l'Evêque de Poitiers le 12 juin 1918. Les Sœurs de Jésus Crucifié sont au nombre de onze. Cinq néophytes sont attendues prochainement.

La chapelle de ce couvent est une construction neuve. C'est là, très probablement, que Claire Ferchaud continue à voir le Sacré-Cœur et à l'entendre lui donner ses instructions.

Les recluses sont habillées de noir; elles sont coiffées d'une mantille noire analogue à la mantille espagnole. Elles ne sortent que pour aller à l'église de Loublande et quelquefois à la chapelle des Rinfillières. Il est très difficile de leur parler, encore plus d'obtenir une réponse.

## II

> Elle était la floraison même de ce pays ancien de croyance et d'honnêteté; elle n'aurait certainement pas poussé ailleurs, elle ne pouvait se produire et se développer que là, dans cette race attardée, au milieu de la paix endormie d'un peuple enfant sous la discipline morale de la religion.
>
> E. ZOLA : *Lourdes*.

J'avais choisi, pour faire mon pèlerinage, une belle et

chaude soirée d'été. Les chaleurs estivales, même les plus intenses, sont toujours tempérées, dans notre joli bocage, par la fraîcheur des frondaisons épaisses et des ruisseaux. J'étais descendu du chemin de fer à Châtillon et c'est en automobile que j'ai effectué les quelques dizaines de kilomètres qui séparent cette petite ville de Loublande. La route de Cholet, par Moulins, est étroite et sinueuse, elle côtoie pendant une grande partie du trajet une petite rivière, l'Ouin, qui serpente dans de vertes prairies où de grands peupliers agitent vivement leurs petites feuilles aux souffles de la brise.

Je traverse Moulins et ses habitants sourient en nous voyant passer. Ils ont compris, de suite, que nous étions des pèlerins de Loublande. Entre Moulins et Loublande le pays ne présente rien de très pittoresque, sauf un assez vieux castel, à droite, près de la route, et surtout de vieilles petites chapelles bordant la chaussée. Quelques-unes sont de véritables maisonnettes avec une grande porte percée d'un petit judas. D'autres sont plus modestes avec une ouverture bien moins grande. Elles sont assez bien entretenues. A l'intérieur on peut voir quelques icones, des statuettes parfois anciennes.

Enfin j'arrive à Loublande. C'est un bourg modeste, qui se trouve à une douzaine de kilomètres environ de Châtillon-sur-Sèvre. La commune possède 534 habitants et fait partie du canton de Châtillon. Bien que situé dans les Deux-Sèvres, Loublande fait en somme partie de la Vendée militaire, c'est toujours le Bocage. Le pays est riche en souvenirs historiques et même préhistoriques. A l'est, c'est Maulévrier, la patrie de Stofflet, général vendéen de la grand'guerre ; c'est Saint-Aubin-de-Baubigné avec ses vieilles ruines du château de la Durbellière où vécut de La Rochejaquelein. Au sud, Châtillon, où se décida la sanglante victoire de Westermann sur les Blancs.

Puis Saint-Laurent dans un site remarquable. A l'ouest, on distingue Mortagne, qui serait peut-être l'antique Ségora, et, vers le nord, Cholet, célèbre dans l'histoire par les batailles des Chouans et des troupes de la première République. Le pays est assez accidenté; la cote 185 de la carte est à un kilomètre au nord-ouest de Loublande.

L'Ouin coule au sud.

Il n'y a, en somme, qu'une rue à Loublande. Les maisons

y sont quelconques, aucune n'est intéressante. Détail particulier : depuis les pèlerinages tout le monde, ou à peu près, est devenu commerçant. On vend beaucoup de choses, assez cher, au reste. Le bourg est assez propre, pour un gros village du bocage vendéen où l'hygiène est souvent inconnue.

Au cours de mon pèlerinage, j'ai visité l'église, la petite chapelle des Rinfillières, le cimetière *où l'on dit la messe ;* j'ai vu le couvent de Claire Ferchaud et la rustique passerelle qui conduit à la ferme.

L'église est de construction récente. Elle est petite et surmontée d'une flèche peu élevée. Elle possède une seule nef, un transept à deux bras latéraux. Derrière le chœur on remarque des verrières modernes figurant l'apparition du Sacré-Cœur à Marguerite Alacoque, celle de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette et le martyre de saint André. La verrière au Sacré-Cœur est au centre. Quelques drapeaux aux murs.

Un chemin de croix moderne très ordinaire.

Le transept de gauche possède un petit autel. En face on remarque un grand drapeau anglais avec un Sacré-Cœur. Sur l'autel, des décorations posées sur un coussin : croix de guerre, légion d'honneur, médaille militaire ; au centre, le tableau du Sacré-Cœur exécuté d'après les visions de Claire.

Le voici tel qu'il se présente. J'ai déclaré que je ne critiquerai pas. Toutefois je signale, et je ne suis pas le seul, que des notions essentielles d'anatomie et surtout de splanchnologie semblent avoir fait défaut à l'exécutante. Ce tableau doit être refait par un artiste de métier ; il faut le décrire avant qu'il ait perdu son originalité.

Il est placé sur l'autel. Il mesure environ 90 centimètres sur 60. Il figure un Jésus en pied montrant du doigt son cœur. Le Christ est mort à 33 ans. La physionomie du personnage représenté par le tableau est celle d'un homme de plus de 50 ans. Il importe de décrire avec soin cette représentation tangible des apparitions de Claire.

C'est un type achevé d'anthropomorphisation de la divinité qui s'écarte du modèle habituel et revêt un réalisme intense.

Le visage reflète une douleur atroce et surhumaine. J'ai eu l'impression d'un facies contracté par un courant faradique puissant. L'expression de souffrance est réellement saisissante. Rien de divin dans ce visage. C'est un tableau qui fait une

sensation presque pénible, analogue à celle que l'on ressent à la vue de certaines affiches de feuilletons de nos grands quotidiens. Il y a une exagération dans l'exécution qui déplaît, parce que trop voulue. J'ajoute que c'est là une impression personnelle et qui n'est peut-être pas ressentie par chaque visiteur.

La tête, nue, est encadrée de longs cheveux. Pas de couronne d'épine ; seulement neuf cicatrices profondes et saignantes au-dessus des sourcils.

Le front est ridé, plissé. Les yeux versent d'abondantes larmes rouges.

La barbe est assez longue et bouclée. La bouche se contracte en un rictus douloureux.

Le vêtement se compose d'une robe traînante blanche avec un manteau rouge, porté en écharpe. Les pieds, dépassant la robe, laissent voir la percée sanglante des clous. Le bras droit est légèrement élevé ; le gauche s'appuie sur la poitrine et montre le cœur.

Ce viscère est d'un effet saisissant. Il est placé presque au centre de la cavité thoracique en dessous de la ligne mamelonnaire, très bas.

A la partie supérieure, une couronne d'épines perçant le cœur en vingt-huit endroits. Trente-deux autres plaies, dont une en diagonale, traversent l'organe. La plus large s'étend de l'oreillette gauche jusqu'à la pointe.

Une blessure semblable déterminerait la mort immédiate et presque sans souffrance.

L'aspect général du cœur, avec ses oreillettes, ventricules, vaisseaux, n'est pas exprimé et ne correspond pas à la réalité anatomique. C'est évidemment une représentation essentiellement symbolique. L'effet obtenu est, malgré tout, impressionnant.

En définitive, à part le visage, le Sacré-Cœur est du type habituel, mais d'un réalisme beaucoup plus accentué.

L'image a été répandue à profusion.

Tout autour, des cierges brûlent, sans cesse renouvelés.

En dessous de l'autel on remarque de petites caisses, destinées sans doute à recevoir les lettres des pèlerins. C'est là une coutume nouvelle, qui mérite d'être signalée. La lettre n'a pas semblé suffisante ; dans sa foi naïve, le brave petit

paysan qui, au front, se conduit en héros, a voulu que le Sacré-Cœur puisse le voir, afin de ne pas l'oublier et de le protéger dans la tranchée. Il serait déplacé de critiquer ce sentiment ; il convient de respecter cette touchante manifestation de la foi émanant de ceux qui ont gardé l'accès du sol de la France et dont beaucoup sont morts pour nous. Le 4 mars 1917, on comptait 25.000 photographies.

Il est inutile de donner les voies d'accès à la maison de famille de Claire Ferchaud. Tout le monde l'indiquera au visiteur.

En sortant de Loublande par l'ouest, on atteint bientôt la route de la Chapelle-Largeau. A droite, après quelques hectomètres, on remarque, à travers champs, un sentier très frayé qui longe une haie et aboutit bientôt à un petit ruisseau.

Une passerelle rustique permet de le traverser. Lors de mon pèlerinage, le ruisselet était à sec ; quelques flaques d'eau putride stagnaient sur un fond de vase. Ce n'était plus le ruisseau tumultueux, gonflé par les pluies d'automne que Claire traversait pieds nus pour se rendre à la messe, chaque matin. L'eau quelquefois dépasse, en effet, le pont et la traversée ne peut se faire qu'en se mouillant sérieusement les jambes.

Deux troncs d'arbres mal réunis constituent la passerelle ; ils sont mal équarris, et, n'était la main courante constituée par une grosse branche, le passage, pour des enfants surtout, serait un peu périlleux.

Sur le bord opposé du ruisseau un vieux tronc d'arbre s'incline, crevassé, vermoulu, mais robuste encore, comme le sont les vieux chênes de Vendée. Je regarde attentivement cette passerelle, car elle a son importance dans l'affaire. On l'a répandue en carte postale, on en parle dans la plupart des études sur les faits de Loublande. Tous les pèlerins s'y arrêtent. Je ne crois pas que la passerelle en elle-même soit un motif suffisant pour attirer leur attention.

Mais il y a deux faits importants pour expliquer cette curiosité :

1° Claire Ferchaud passait là pour se rendre à l'église et non ailleurs. Elle a *touché* la passerelle et la main courante. Donc ces bois sanctifiés en quelque sorte par la voyante sont *fétiches*.

En effet, un examen attentif permet de constater que des

fragments de bois nombreux ont été enlevés au couteau et emportés par les pèlerins. Fragments de bois de la main courante, du vieux chêne, du pont.

On remarque également des *gravures* sculptées, gravées dans le bois des arbres, représentant la croix, le Sacré-Cœur, des inscriptions au couteau, même au crayon. J'ai pu constater à maintes reprises ce *travail de sculptures rituelles* dans des sanctuaires populaires analogues du bocage vendéen, chrétiens ou païens, comme au pas de Saint-Roch de Menomblet, en Vendée, à Maison-Pré, commune de la Pommeraie en Vendée, et ailleurs.

2° Les ruisseaux, les sources, entrent presque toujours dans ces manifestations religieuses ; à Maison-Pré, à Réaumur, etc., il y a une *fontaine*. Serait-ce là la survivance presque éteinte du vieux culte des fontaines ? Je signale ce fait sans exagérer son importance.

Le ruisseau franchi, un sentier rocailleux et abrupt se présente. Il est très pittoresque, mais d'un accès peu facile. A flanc de coteau, à travers les genêts, les ronces, les arbustes, un sentier sinueux serpente dans la lande. De gros bloc de granulite roulent sous les pieds et crèvent le sol.

J'ai fait l'ascension par une chaude soirée d'août ; le soleil chauffait comme en Provence et je me remémorai les vers de Mireille :

> La foi de son flambeau divin
> Guidait par le chemin...

Enfin la montée cesse et l'on atteint le sommet du plateau. La vue s'étend assez loin et l'horizon se révèle pittoresque.

Les bâtiments de la ferme des Rinfillières sont à quelques pas. Avant de pénétrer dans la cour de la métairie, à 50 mètres environ, on remarque une petite chapelle.

Elle ressemble à beaucoup d'édifices analogues et communs dans la Vendée, mais elle est beaucoup mieux entretenue. Les murs extérieurs ont été crépis et blanchis à la chaux.

Déjà la légende s'empare de la chapelle. On raconte qu'elle aurait été construite, pierre par pierre, par la voyante.

En réalité, elle a été édifiée par les Ferchaud, il y a une cinquantaine d'années, à la suite d'un vœu, comme la plupart des chapelles de la région. La fièvre typhoïde ravageait le

pays ; dans la ferme des Rinfillières cinq personnes étaient mortes. C'était en 1856.

Le père Ferchaud, deux de ses enfants, deux domestiques venaient de mourir. L'aîné des fils était atteint de la même maladie et sa femme était sur le point d'être mère. On conseilla à la jeune mère de quitter la maison et de faire ses couches chez ses parents, près des Echaubrognes. Elle partit et bientôt après donna naissance à Jean Ferchaud, père de Claire.

Son mari était très mal. Il voulut quand même aller voir sa femme et son petit garçon. Fatale imprudence ; il tomba évanoui, à moitié mort. Des passants le ramenèrent près de la jeune mère. Au cours de leur entrevue, ils firent le vœu, si la maladie disparaissait, de construire la chapelle.

Six ans se passent et chaque année amène un nouveau décès à la ferme de Rinfillières. On dut exécuter le vœu. En 1862, la chapelle était édifiée et la mortalité redevint normale.

Elle est de forme rectangulaire ; une porte y donne accès ; de petites fenêtres l'éclairent. Un autel au fond surmonté d'une statue de la Vierge, qui, depuis qu'elle est placée à cet endroit, a conservé, détail curieux, toute sa fraîcheur ; les murs ont été blanchis à plusieurs reprises. Un tronc près de l'entrée. Des ex-voto aux murs. Des cierges sur l'autel. Des décorations à gauche sur un écusson d'étoffe. A droite, des caisses et un petit sac plein de photographies de soldats, de femmes, de jeunes filles. Des lettres écrites au crayon. Beaucoup de lettres. Sur l'autel, une enveloppe contenant une lettre.

Ces lettres n'ont pas d'adresse. A qui sont-elles envoyées ? Au Sacré-Cœur, à la Vierge, à Claire Ferchaud ? Peut-être Claire, dans l'esprit des quémandeurs, sert-elle d'intermédiaire entre eux et la divinité. Les lettres doivent contenir des prières, des suppliques, des demandes de protection, de guérison peut-être, de conversion aussi.

Bien des incrédules auraient souri. Mais il y avait tant de charme dans cette humble chapelle, il se dégageait une atmosphère de quiétude, de calme, de piété si grande, une telle confiance, une foi si naïve que j'en fus imprégné. Des mères, des épouses, des frères, des familles entières étaient venus là.

Je voyais des petits enfants, tout tremblants de crainte pieuse, mettre aux pieds de la Vierge l'humble lettre mal écrite, mais vibrante de foi, qui doit protéger et ramener vivant le père. Je songeais à toutes ces âmes douloureuses qui s'étaient agenouillées sur le sol, devant l'autel, et qui avaient prié avec tant d'ardeur pour des êtres chers partis depuis si longtemps.

Une vague de piété déferlait dans ce coin du bocage vendéen et venait s'étaler aux pieds de l'humble statuette de la Vierge. Pieusement les foules venaient, priaient et repartaient plus confiantes. Dans ces heures de tourmente, toute manifestation de foi, de quelque origine soit-elle, est éminemment respectable, parce que foncièrement humaine.

Et je m'inclinai avec respect devant la Vierge des Rinfillières, comme tant d'autres l'avaient fait.

Une visite au cimetière ne présente rien de particulier. On y remarque une vaste estrade couverte. C'est là que se disait la messe, le jour, la nuit parfois.

III

Claire Ferchaud est née le 5 mai 1896, à la ferme des Rinfillières, commune de Loublande. Elle a actuellement 23 ans accomplis.

Antécédents héréditaires. — Le père, âgé de plus de 60 ans, cultivateur, est un paysan grand, plutôt maigre et sec ; il est atteint d'emphysème pulmonaire qui détermine des accès de gêne fréquents et pénibles.

La mère, âgée d'un peu plus de 51 ans, est d'apparence plutôt robuste.

Collatéraux. — La famille possède six enfants vivants, trois filles, trois garçons ; deux fils étaient mobilisés aux armées, l'un a été prisonnier de guerre en Allemagne depuis le début des hostilités.

Le plus jeune des fils a 14 ans. Tous sont bien portants.

L'aînée des filles est religieuse à Nantes. Claire est la cadette. La plus jeune, qui semble jouir d'une bonne santé, travaille à la terre.

Il ne semble pas y avoir de tare spéciale dans la famille, jusqu'à plus ample informé.

Enfance de Claire. — Rien à signaler. Elle a fréquenté l'école de Loublande jusqu'à 12 ans. Son intelligence était très

ordinaire. Elle ne fut jamais la première de sa classe. Elle a été élevée dans les principes religieux habituels à nos populations de l'Ouest, composées de catholiques fervents et pratiquants. Elle semble dès sa première communion avoir fait preuve d'un zèle religieux remarquable.

Bien que rieuse et gaie comme ses compagnes, elle mettait dans l'exercice des pratiques religieuses une grande application, s'isolait assez souvent, commençant déjà son grand rêve. C'était une admiratrice fervente des images pieuses, des légendes dorées des saintes. La Passion du Christ semble avoir fait une impression intense sur elle. Depuis sa communion, elle a toujours pratiqué avec ferveur. Elle allait à la messe presque tous les jours et communiait très fréquemment. Lorsque le ruisseau qui sépare Loublande des Rinfillières était débordé et noyait la petite passerelle, elle n'hésitait pas à mettre ses pieds dans l'eau.

Avant la guerre, sa dévotion, coutumière chez ses compagnes, dans ce pays n'avait attiré l'attention de personne.

Des renseignements plus précis me manquent pour établir une observation complète. Elle sera sans doute difficile à rédiger et à obtenir.

Etat actuel. — Elle ne porte pas 23 ans. Elle semble en avoir 18 à peine. Elle est plutôt petite, mais non chétive. Sa physionomie n'est pas désagréable, c'est plutôt une jolie fille ; ses traits sont assez fins ; son regard est expressif et clair. Nulle recherche dans sa toilette qui était simple et l'est encore plus depuis sa claustration.

Son instruction n'est pas très développée. Elle sait lire, écrire, compter. Je ne crois pas qu'elle possède son certificat d'études primaires.

Sa vie privée est sans reproche. Sa moralité très bonne.

Elle aimait écrire et rédigeait assez mal avec d'assez nombreuses fautes d'orthographe.

Active, laborieuse, elle aidait, avant la guerre, son père dans les travaux d'exploitation de la métairie.

Evidemment un examen sérieux, prolongé, de son état psychique et neurologique serait intéressant. La recherche de sa sensibilité, de son champ visuel, etc., mériterait d'être faite, mais...

Et puis, quel qu'en fût le résultat, l'état actuel de nos don-

nées scientifiques, en la recherche de faits semblables, serait-il suffisant pour donner une explication admise par tous ?

Mieux vaut conclure avec Montaigne : « Que scay-je ? Le doute est un mol oreiller pour une teste bien faicte. »

Les visions et les révélations auraient commencé avant la guerre, mais se sont précisées surtout depuis.

L'histoire de ces visions est décrite par la voyante dans un manuscrit remis à l'évêque de Poitiers. Il est probable que l'impression ne se fera pas tout de suite.

Dans sa petite chambre des Rinfillières, Claire avait pris l'habitude d'écrire, de méditer et de prier, au cours de ses veilles fréquentes. Elle écrivait également à la chapelle.

Les documents exacts manquent pour traiter cette question. En réalité ils existent, constitués par les écrits de la voyante, mais ces feuilles n'ont pas été livrées à la publicité. On peut affirmer toutefois qu'il y a eu certainement vision, et même vision très nette, puisque le tableau du Sacré-Cœur représenterait très exactement la forme tangible de cette apparition. Ces visions ont été longues, fréquentes, puisque les détails essentiels des blessures de Jésus sont représentés avec une précision intense : l'aspect général du Christ souffrant, les très nombreuses plaies qui sillonnent son front, ses mains, son cœur et ses pieds. Jésus, d'après ce tableau, semble apparaître dans le ciel, puisqu'il est entouré de nuages ; alors les visions auraient eu lieu en plein champ. C'est possible.

Un prisonnier de guerre allemand, s'exprimant assez bien en français, contait qu'il avait souvent, très souvent contemplé Claire Ferchaud en extase. Une fois, entre autres, près du « pailler », les yeux fixant un point de l'horizon, le regard fixe et perdu dans le rêve. Jamais on ne dérangeait la jeune fille lorsqu'elle se trouvait dans cet état, on respectait son extase. A-t-elle eu des visions divines à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde aux Rinfillières ? C'est certain, car elle y a passé de nombreuses heures en prière, soit de jour, soit de nuit. A-t-elle eu des visions dans sa chambre, à l'église ? On ne peut l'affirmer.

En tous les cas ces visions avaient un caractère de netteté remarquable. Se sont-elles accompagnées de bruit vague, intense ou très doux ? On sait que Bernadette Soubirous avait perçu un bruit de tempête formidable avant d'entrevoir la pre-

mière apparition de la Vierge. Cette première apparition n'était pas nette du tout. C'était une blancheur, une sorte de clarté vive qui s'irradiait en haut de la grotte de Lourdes. Ce n'est que le troisième jour que la Vierge précise sa forme et se manifeste habillée de blanc, avec des yeux bleus très doux, une bouche souriante.

Bernadette n'eut que dix-huit visions. Il semble que Claire Ferchaud eut des apparitions bien plus nombreuses, du Sacré-Cœur, de la Vierge et de son Ange Gardien.

Celles-ci passent au second plan. C'est la vision du Sacré-Cœur qui est de beaucoup la plus importante.

Ces apparitions eurent lieu pendant les prières. Jésus se manifeste sous une forme tangible, s'anthropomorphise. La vision, d'une grande netteté, se meut. Les membres exécutent des mouvements, puisque le Christ montre son cœur à plusieurs reprises. Mais l'irréel persiste quand même; la localisation dans l'espace est incertaine; il semble que les pieds ne reposent pas sur le sol.

De même l'apparition doit s'effacer rapidement, sans que Jésus exécute des mouvements des membres inférieurs.

La caractéristique de ces apparitions, en outre de leur netteté, c'est l'émission de paroles de la part du personnage, accompagnées de larmes abondantes de sang.

Jésus parle, s'adresse à la petite voyante, il s'exprime avec le facies atrocement douloureux que représente le tableau. Evidemment les paroles sont suffisamment fortes pour être entendues de la jeune fille et s'expriment en français correct.

Bernadette Soubirous entendit des ordres brefs. La Vierge souriait. Elle lui confia un secret personnel.

Que dit Jésus à Claire Ferchaud au cours de ses nombreuses apparitions?

Probablement la conversation intrinsèque ne fut pas rédigée immédiatement. Des lacunes peuvent exister. Le texte même de ces révélations n'est pas connu du public.

Mais Claire Ferchaud a été, incontestablement, chargée d'une mission.

D'après les documents locaux, cette mission a pour but de faire cesser immédiatement la guerre.

Les hostilités ne finiront jamais... si l'on ne place pas l'em-

blème du Sacré-Cœur sur le drapeau national ; c'est là, condensée en une phrase, toute la mission de la voyante.

En réalité, le Sacré-Cœur aurait formulé à Claire Ferchaud quatre principales demandes.

1° La prière, l'acte de foi souvent répété, la récitation presque continuelle des formules habituelles et la fréquentation des sacrements.

La France est dirigée par des athées. L'athéisme officiel fait de cette nation toujours aimée de Dieu un peuple sans religion.

Il faut prier, faire prier, rendre la prière obligatoire.

2° Il faut faire pénitence. Des péchés incommensurables ont été commis ; pour se laver de cette souillure infâme il est nécessaire de se repentir et de faire pénitence. C'est la même recommandation que fit N.-D. de Lourdes à Bernadette.

A la sixième vision, la Vierge, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé une parole, dit à Bernadette : « Priez pour les pécheurs ! » A la neuvième apparition elle murmura à plusieurs reprises : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

3° Jésus a acheté par son sang l'établissement de l'Eglise sur toutes les Nations. Il demande le règne social, la royauté du Christ sur le monde et la reconnaissance de son pouvoir par tous les gouvernements de la terre.

4° Le corollaire de ces demandes, leur conclusion logique, c'est l'apposition du Sacré Cœur d'abord sur le Drapeau de la France, choisie comme champion du Christ, ensuite sur tous les emblèmes.

Les deux premières demandes sont essentiellement *religieuses*, les deux autres *politiques*.

Celles-ci ne visent rien moins qu'à la conversion complète de la France au catholicisme pratiquant et militant. L'apposition du Sacré-Cœur sur le drapeau tricolore ne constituerait pas un témoignage d'obéissance suffisante aux demandes de Jésus-Christ. Il faut, de gré ou de force, la conversion complète de tous les Français, la religion catholique seule et unique religion d'Etat, la restauration du droit divin, avec tous ses privilèges.

J'ai déclaré dès le début de mon étude que je ne critiquerais pas. Me sera-t-il permis de rappeler que l'« union sacrée », religieuse ou politique, doit être sévèrement conservée, plus

que jamais, dans ces heures difficiles! Est-il possible que Jésus, qui nous a si souvent redit : « Aimez-vous les uns les autres » veuille faire revivre la fanatique intolérance, l'horrible délire persécuteur de l'Inquisition, qui fit périr cent mille victimes dans des tourments atroces ? Veut-il, à nouveau, ensanglanter la France, déjà bien meurtrie, par des guerres religieuses ? Veut-il détourner la religion de son véritable but et en faire l'instrument de domination d'une orgueilleuse et ignorante théocratie, comme au moyen âge ? Le christianisme, après avoir marqué son passage par de merveilleux monuments, veut-il sombrer à jamais en laissant une longue trace sanglante ?

Non, Claire Ferchaud n'a pas vu Jésus. Le Sacré-Cœur extériorisé de son rêve de petite Vendéenne dévote et, comme ses ancêtres, militante n'est pas le Christ du Golgotha. C'est le Jéhovah terrible de la Bible qui reparaît avec ses passions humaines et ses humaines colères.

Est-il donc si difficile de pouvoir se représenter Dieu, cet infini qui synthétise toutes les qualités morales, autrement que sous l'aspect d'un animal à peine supérieur, qui n'est sans doute pas le dernier mot de la création sur la terre ?

## IV

> Si le ciel est désert, nous n'offensons personne.
> Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !
> A. DE MUSSET : *L'Espoir en Dieu.*

J'ai essayé de décrire d'une façon aussi exacte que possible et sans parti pris les faits de Loublande. L'inexpliqué, seul, pouvant constituer le miracle, l'état actuel de la science permet-il d'essayer de formuler une hypothèse qui puisse satisfaire les légitimes aspirations de ceux qui raisonnent, sans blesser les sentiments de ceux qui croient ?

Claire Ferchaud est-elle une dégénérée, une hystérique, qui aurait *inventé* de toutes pièces ces révélations dans un but qui nous échappe ?

Je n'ai pu examiner la jeune fille, procéder à la recherche, longue et minutieuse des stigmates pathologiques qu'elle présenterait en pareil cas.

Il semble toutefois résulter des renseignements obtenus que

ses parents, frères, sœurs, sont des sujets normaux. Sa vie passée ne révèle pas d'actes plus ou moins originaux. Elle fut simple et très morale. J'ai dit qu'une Vendéenne de race, aussi religieuse que Claire, était incapable, à moins de présenter de notables perturbations psychiques, d'offenser la divinité au point d'inventer une histoire comme la sienne.

Une autre question se pose également. Claire, essentiellement docile et obéissante, n'aurait-elle pas été *suggestionnée* par son confesseur ? Dans ces conditions, elle n'aurait été qu'un instrument et aurait subi, passive, les impulsions que ce dernier aurait déterminées chez elle, après avoir acquis un grand pouvoir sur sa volonté. Il est très difficile de répondre. En fait, toute personnalité étant mise hors cause, la chose est possible. S'imagine-t-on la puissance qu'un prêtre magnétiseur obtiendrait sur des « sujets » semblables ? Sans même recourir à l'hypnose, la suggestion à l'état de veille serait considérable et nul doute que la jeune fille arriverait à voir, à entendre ce que le prêtre voudrait qu'elle vît ou entendît. Le retour à l'état de conscience normal pourrait s'obtenir sans perturbation apparente et sans surprise. C'est là une hypothèse sur laquelle je ne m'attarderai pas, car ce serait soulever des questions personnelles. Je ne l'ai signalée que parce qu'elle m'a été formulée au cours de ma documentation.

Voyons donc si Claire Ferchaud est réellement une mystique.

Les états de conscience mystiques sont difficiles à définir ; ils sont l'essence même de la vie religieuse. Ils sont mal connus parce que peu fréquents, difficilement descriptifs et essentiellement personnels.

D'après William James ils seraient caractérisés par l'ineffabilité, l'intuition, l'instabilité, la passivité.

Ils sont ineffables parce qu'ils sont incommunicables, les mots manquent pour les décrire. « C'est une illumination, d'une richesse inexprimable, dont on sent qu'elle aura sur toute sa vie un immense retentissement. »

Ces états mystiques ne durent que quelques minutes, une heure à peine. Ils disparaissent « à la lumière de la conscience normale ». Ils sont instables et la mémoire n'en conserve tout d'abord qu'un souvenir vague. Une deuxième extase les fait reconnaître aussi, et plus ils se répètent, plus ils s'épanouissent.

L'extase mystique est passive. La volonté du sujet est paralysée ; il est en état de complète réceptivité : « il se sent comme dompté par une puissance supérieure. »

Une certaine analogie se manifeste entre les états de conscience mystiques et les états de sommeil hypnotique. Nous en reparlerons plus loin.

Il faut des conditions spéciales et des sujets prédisposés pour les voir se manifester.

C'est dans l'Inde que l'éducation du sens mystique a été pratiquée, depuis des temps fort anciens. Un entraînement méthodique, continu, progressif permet au sujet d'atteindre la Yoga : c'est l'union intime avec la Divinité. Un régime sévère, la recherche de l'anesthésie, l'attitude du corps, l'arrêt presque absolu de la respiration, la discipline morale et surtout la concentration exclusive de l'esprit sur une idée immuable permettent d'arriver lentement au résultat. La vie du sujet est alors absolument transformée, illuminée, éblouie par la vision de Dieu.

Dans la recherche du Nirvana, les bouddhistes pratiquent, d'une façon méthodique, la culture des états mystiques. Les premières extases s'épurent peu à peu pour atteindre les régions sublimes où plus rien n'existe ; dans ces sphères supérieures c'est l'anéantissement absolu de toute idée, de toute perception.

Auguste Schmoelders a traduit en français quelques autobiographies religieuses des Coûfî's. Ces observations curieuses nous expliquent comment les derviches conservent les traditions mystiques. Après avoir préparé son être psychique par une retraite sévère, le néophyte perçoit d'étranges révélations, presque impossibles à décrire ; il voit pendant l'état de veille les âmes et les anges des prophètes ; il entend leurs voix et en obtient des faveurs. Il atteint enfin un degré qui échappe à toute expression et sur lequel aucun homme ne saurait s'expliquer sans commettre un péché grave.

Les mystiques ont été extrêmement nombreux chez les chrétiens. Si tous furent sincères, beaucoup furent suspectés. Aujourd'hui l'érudition des religions anciennes se complète et révèle des cas nombreux et typiques, et je ne vois pas pourquoi on accepterait avec tant de difficulté la réalité de ce phénomène.

L'Eglise chrétienne a essayé d'établir un formulaire per-

mettant d'obtenir l'extase mystique. L'oraison constitue le point de départ des extases légitimes.

Les exercices spirituels de saint Ignace recommandent l'isolement complet du monde extérieur, l'oraison, la recherche de l'annihilation des sensations externes, la concentration de l'esprit sur la représentation mentale des figures saintes. Dans le silence, certaines natures prédisposées arrivent peu à peu, à la suite d'un entraînement et d'une discipline fréquente, à éprouver un état spécial, mal défini, à tendance peut-être hypnoïde, où les figures de Jésus, de la Vierge, des Saints envahissent tout l'esprit, à l'exclusion d'autres pensées. Saint Jean de la Croix a décrit d'une façon remarquable l' « union d'amour » que l'on peut ainsi obtenir.

La *Nuit obscure de l'âme* du même auteur, traduite par les Carmélites, renferme des pages d'une inspiration, d'un sublime achevé. Elles sont assez peu connues, malgré l'élévation de la pensée. Ceux qui veulent faire des mystiques des anormaux ou des dégénérés sont obligés de s'incliner devant de telles œuvres et de reconnaître que cette dégénérescence est tout au moins supérieure. Sainte Thérèse, dans son « château intérieur » décrit avec encore plus d'expression les états de conscience mystiques.

L'âme ne sait même ni ce qu'elle aime, ni en quelle manière elle aime, ni ce qu'elle veut ; elle est morte à toutes les choses du monde et vivante seulement en Dieu... Je ne sais si en cet état il lui reste assez de vie pour pouvoir respirer. Il me paraît que non ou qu'au moins, si elle respire, elle ne le sait point.

Les états de conscience mystiques, l'extase mystique s'accompagnent aussi d'hallucinations des sens, surtout de la vue et de l'ouïe. Il existe des exemples d'automatisme verbal, graphique, des phénomènes étranges de lévitation, de guérisons miraculeuses. On signale des révélations merveilleuses, telles que la divination de l'avenir, l'explication nette, indiscutable, d'un texte obscur, des faits de télépathie, des explications précises des mystères chrétiens.

Souvent les mystiques éprouvent dans leur extase des sensations de béatitude infinie, tellement douces qu'elles confinent à la douleur.

Aucune expression ne peut les dépeindre et « le souvenir seul fait verser d'abondantes larmes de joie ».

Il ne faut pas s'étonner dans ces conditions que beaucoup de mystiques, sous l'influence de ces révélations extrêmement intenses, deviennent des hommes d'action d'une énergie farouche, comme les grands mystiques espagnols. Marie Alacoque en resta presque stupéfiée, incapable d'exécuter un travail utile. Le cerveau de quelques-uns ne put résister à l'intensité de telles sensations.

Les hommes d'action mystiques, les femmes également, mettent une obstination, un entêtement extrême dans la véracité de leurs visions. *Ils ont vu.* Ils savent que leur révélation est bien réelle, bien certaine, puisqu'ils l'ont contemplée, ils l'ont vue, de leurs yeux vue. Comme le dit William James, la conscience mystique est *invulnérable*. Ils puisent dans cette certitude une force considérable; leur conviction est telle qu'ils ne peuvent comprendre qu'on ne les écoute pas.

Cette description sommaire des états de conscience mystiques était nécessaire pour bien définir et caractériser la nature des extases de ce genre. Abordons maintenant une autre face de la question, la plus importante, peut-être : les mystiques sont-ils des malades?

La plupart ne sont pas des êtres absolument normaux. Beaucoup se signalent par un habitus psychique notablement différent de celui du commun des mortels. Ce sont des originaux, des excentriques. Il semble que leur système nerveux soit dans un état quasi-fébrile. La sensibilité subit des perturbations indéniables. L'éréthisme nerveux, l'hypertension neurologique mentale détermine des troubles manifestes du sommeil, de la digestion, de la nutrition. La mémoire ne semble pas atteinte, mais les sentiments d'affection ou d'amitié, de sympathie ou de sociabilité s'émoussent.

Les mystiques aiment le silence, le calme, ils s'isolent parce que leur personnalité ne peut se mettre à l'unisson de la foule. Ils ont parfois des obsessions, toujours des scrupules, peut-être des phobies.

Le matérialisme médical moderne a voulu voir des hallucinations visuelles ou auditives dans l'extase. C'est ainsi que l'on a fait de sainte Thérèse une hystérique et de saint François d'Assise un dégénéré.

Ces conclusions hâtives doivent être repoussées sans discussion par tout esprit scientifique; elles ne peuvent même

pas constituer des hypothèses solides. L'étude de la médecine expérimentale a été exposée d'une façon magistrale par Claude Bernard ; il est impossible d'aboutir à des résultats si l'on s'en écarte. La première des conditions est l'*observation* complète du sujet ou du phénomène.

On oublie trop souvent ces principes élémentaires, et quand on soutient que saint Paul a fait tout simplement une crise d'épilepsie sur la route de Damas, on ne peut vraiment se targuer de baser son diagnostic sur des données un tant soit peu scientifiques.

Le fait serait-il réel, est-il suffisant pour détruire l'autorité spirituelle du personnage ? Grasset n'a-t-il pas démontré que les « demi-fous » sont parfois des génies, qu'il existe des dégénérés supérieurs bien que dégénérés ? Lombroso a été plus loin ; pour lui le génie est un symptôme de dégénérescence héréditaire (variété épileptoïde) ; il est proche parent de la folie. Le docteur Moreau assure que « le génie n'est qu'une des branches multiples de l'arbre névropathique ».

Si donc on se base sur les découvertes récentes des neurologues pour expliquer les états mystiques, on aboutit à cette singulière conclusion que ce sont des phénomènes morbides, mais qu'il est incontestable que le génie est de même nature, bien qu'il nous révèle parfois la vérité !

Il n'est pas possible d'établir un type normal d'individu et de le prendre comme unité de mesure. L'hérédité de chacun modifie chaque sujet. Et l'on oublie que l'homme est sur terre depuis des centaines de mille ans, que le type ancestral a subi des modifications profondes et poursuit un processus d'évolution manifeste, que l'indice céphalique du moustérien n'est plus du tout celui de l'homme contemporain.

En définitive, le type actuel n'est qu'une forme de passage. Chaque individu est composé d'une infinité d'impondérables : deux êtres semblables ne se rencontrent pas. Nous sommes tous plus ou moins dégénérés par rapport au type humain ancestral et notre modeste bagage scientifique semblera bien léger à ceux des siècles futurs qui fouilleront le passé !

Il est donc bien difficile, en l'état actuel de nos connaissances, de soutenir que la science peut expliquer les états de conscience religieux, les états mystiques en particulier.

Leur étude n'est pas complète, parce que toute leur observation est à faire.

Des faits, des faits encore, des conclusions... plus tard.

Les théologiens nomment raptus le ravissement de l'extase.

Dans le raptus il y a des modifications notables des fonctions psycho-motrices.

La respiration est diminuée d'amplitude, la circulation semble ralentie ; il serait intéressant de rechercher s'il y a diminution de la tension artérielle. Le facies prend une expression caractéristique ; le regard est plus vague, noyé, inexpressif, les yeux sont perdus dans le rêve. Les réflexes sont diminués, peut-être abolis en partie. La position reste longtemps la même ; il semble qu'il n'y ait pas de fatigue musculaire ressentie, peut-être un peu de lassitude à la fin. Mais cette sensation de lassitude disparaît sous l'influence enivrante de la joie qui en résulte. Les sécrétions sont normales ; celles des glandes lacrymales quelquefois exagérées.

L'ouïe ne perçoit plus les bruits extérieurs, l'intelligence ne fonctionne presque plus. L'être est essentiellement passif, en état de réceptivité. L'étude de la sensibilité démontrerait sans doute des zones étendues d'anesthésie, mais la difficulté de ces observations rend difficile l'examen.

Certains diront : « Mais c'est là une sorte de sommeil hypnotique. Le mystique, préparé par une série de pratiques progressives, arrive à s'hypnotiser lui-même. »

S'hypnotiser soi-même ? Il est certain que l'hypnose ne comprend pas qu'un état, c'est plutôt, comme l'a dit Braid,

une série de différents points susceptibles chacun de varier indéfiniment, depuis la rêverie la plus légère avec élévation dans les fonctions, jusqu'au coma profond avec absence complète de connaissance et de volonté.

Il est hors de doute que certaines natures prédisposées, avant tout et surtout les hystériques, peuvent s'hypnotiser d'elles-mêmes.

On connaît l'expérience de Braid :

Je priai M. Valker de s'asseoir et de fixer les regards sur le col d'une bouteille de vin assez élevée au-dessus de lui pour produire une fatigue considérable sur les yeux et les paupières, pendant qu'il regarderait attentivement. En trois minutes ses paupières se fer-

mèrent, un flot de larmes coula le long de ses joues, sa tête s'inclina, son visage se contracta légèrement, un gémissement lui échappa, et, à l'instant, il tomba dans un profond sommeil, la respiration devint lente...

Braid est, du reste, formel à ce sujet :

ce qui prouve encore plus complètement l'exclusion de toute force venant directement ou indirectement d'autrui, c'est que *chacun peut s'hypnotiser, soi-même.*

A vrai dire, l'hypnose ainsi obtenue est plus lente et peut-être moins accentuée.

Ce fait est acquis et les exemples abondent pour le prouver. C'est ainsi que le même Valker, dont nous parlions plus haut, résiste à la fascination exercée sur lui par un magnétiseur de profession, dont il frustre les efforts en tenant ses yeux et son esprit en mouvement ; tandis qu'un autre jour il s'hypnotise lui-même en moins d'une minute en fixant simplement ses yeux et son esprit.

Mais une objection s'oppose à ce que Claire Ferchaud, si elle réussit à s'hypnotiser elle-même, puisse se souvenir, à l'état de veille, des pensées qu'elle manifeste pendant son sommeil hypnotique.

En effet, les sujets hypnotisés sont unanimes à déclarer qu'ils oublient, à leur réveil, toutes les circonstances de leur état d'hypnose et ne s'en souviennent jamais.

Dans ces conditions, si Claire Ferchaud fait réellement, pendant ses extases, du sommeil hypnotique, elle ne doit conserver aucun vestige de ses suggestions divines lorsqu'elle revient à l'état normal.

La règle énoncée n'a rien d'absolu. Par suggestion on peut obtenir du sujet qu'il se souvienne au réveil de tout ou partie de l'hypnose. Bernheim l'a parfaitement démontré.

Il a étudié mieux que personne les suggestions idéogènes qui se manifestent non pendant le sommeil, mais au réveil. L'idée suggérée ou auto-suggérée se présente dans le cerveau au réveil. Le sujet a oublié son origine et croit à sa spontanéité. Les exemples de ces faits abondent dans le mémoire de Bernheim.

M. le Professeur Pitres, de Bordeaux, dont je m'honore d'avoir été pendant un an l'externe, a décrit d'une façon remarquable les phénomènes de suggestion pendant l'hypnose.

Les suggestions sensitives sont telles que l'objet imaginaire est perçu dans les mêmes conditions que s'il était réel. Ce sont des hallucinations plutôt que des illusions. Les suggestions psychiques par l'ouïe, par la vue, les suggestions de personnalités sont aujourd'hui complètement étudiées.

Il semblerait donc que je devrais conclure, si toutefois je me décidais à le faire, que Claire Ferchaud serait une hystérique qui en réalité s'auto-suggestionne.

Une hystérique ? Crocq prétend que presque tous les individus seraient hypnotisables ; 80 pour 100 présenteraient les symptômes superficiels de l'hypnose. En réalité 10 à 15 pour 100 sont réellement et entièrement hypnotisables.

Ceux-ci sont des hystériques. Pitres a démontré qu'hypnotiser un sujet était lui donner artificiellement une attaque de sommeil, c'est-à-dire un équivalent de la grande attaque d'hystérie.

Ce n'est pas l'avis de l'école de Nancy qui soutient, au contraire, que l'hypnotisme n'aurait rien de pathologique et ne serait que la mise en activité d'une propriété normale du cerveau, la suggestibilité.

Il n'y a pas d'hypnotisme, dit Bernheim, il n'y a pas d'état spécial méritant ce nom ; il n'y a que des sujets plus ou moins suggestibles.

Il ajoute, et ceci concerne plus particulièrement notre cas :

Certains sujets deviennent plus suggestibles quand on peut leur suggérer préalablement l'idée de sommeil, mais il n'est pas toujours nécessaire de le faire et les *phénomènes dits hypnotiques peuvent exister sans sommeil.*

Ces états-là, je les désignerai sous le nom *d'états hypnoïdes.* Toutefois les « dreamy states » de James Crichton-Browne ne constituent pas des phénomènes analogues. Pour lui ce sont des faits de vague réminiscence ; on a l'impression subite du « déjà vu ». C'est l'inquiétude qui précède l' « aura » des grandes psychoses.

Je ne me place pas au même point de vue que mon très savant confrère, et je donnerai le nom d'états hypnoïdes à ceux qui sont caractérisés par une hypnose qui ne correspond pas, en réalité, à toutes les caractéristiques bien connues du sommeil hypnotique.

Au fond,c'est la même manifestation d'un état spécial de la grande névrose, mais à un degré atténué.

Claire Ferchaud, depuis fort longtemps, avait l'habitude de s'approcher presque tous les jours du Saint Sacrement et faisait suivre sa communion d'une action de grâces prolongée. Cet état de recueillement profond l'isole peu à peu complètement du monde extérieur. Dans le calme, le silence de l'église, son âme s'extériorise en quelque sorte et toute sa pensée se concentre sur le saint sacrifice, sur Jésus. Sa foi est devenue intense ; peut-être s'est-elle imposée volontairement des privations de toute sorte, par pénitence. En tous les cas son exaltation continuelle suffit pour entretenir chez elle un éréthisme psychique qui suffirait pour en faire un merveilleux médium.

Mais ce serait, je crois, poser un mauvais diagnostic que de faire de cette jeune fille une malade, une grande névrosée. Visionnaire? Peut-être. Mystique? Elle continue à l'être. Mais en faire une hystérique à hallucinations religieuses, c'est aller un peu loin.

C'est la grande erreur de Zola d'avoir voulu expliquer l'état mystique de la petite Bernadette en faisant d'elle une hystérique :

> Cette fillette de quatorze ans, tourmentée dans sa puberté tardive, déjà ravagée par un asthme, n'était en somme qu'une irrégulière de l'hystérie, une dégénérée à coup sûr, une enfantine.

A cette époque les grands travaux de Charcot constituaient une révélation. On voulut expliquer trop de choses, aller trop vite, alors que le problème était simplement posé, mais non pas résolu.

Assurément les résultats obtenus constituaient des observations précieuses, mais il ne fallait pas généraliser.

Il manquait surtout l'examen sévère pratiqué par un maître. Celui de Bernadette ne fut point fait et celui de Claire Ferchaud ne s'effectuera pas, sans doute. Le serait-il que la divulgation de cette étude atteindrait gravement le secret professionnel.

Admettons même que cette publicité soit faite. Le résultat soulèverait d'ardentes polémiques et ne serait point accepté à l'unanimité.

Si ma conviction personnelle en ce qui concerne Claire Ferchaud, était faite, je ne tiendrais pas à la faire partager. Je manque de renseignements précieux pour pouvoir conclure. Je pourrais formuler une hypothèse ou faire de cette jeune fille une mystique à extases hypnoïdes, c'est tout.

Hugo a prétendu que le livre anéantirait l'Eglise. « Ceci tuera cela. » Laissons à la Vendée ses traditions un peu vétustes et tout le charme du vieux bocage qui s'en va. Les pèlerinages de Loublande ne conserveront qu'un temps leur caractère pittoresque et régional. Tout cela disparaîtra bien assez vite. Que de religions sont déjà mortes ! Peut-être dans les siècles futurs, ne seront-elles plus qu'un curieux souvenir historique.

Je ne le crois pas. Le besoin d'adorer semble inné chez l'homme. La prière est la poésie des humbles. Combien sont touchantes ces manifestations d'âmes pieuses, épurées par la vie religieuse ! Laissons ces yeux extatiques, d'une limpidité exquise, ces yeux lumineux s'ouvrir tout grands sur l'horizon du rêve, tant d'autres se sont clos sans l'avoir entrevu !

Au moment où je termine la rédaction de cette étude, Loublande se meurt, Loublande est morte. Un journal de la région, en novembre 1918, signalait le calme de cette affaire, si fameuse au début. Le village a repris sa tranquille et morne physionomie d'autrefois. Les auberges sont vides, les boutiques d'objets pieux désertes. C'est le silence.

Ainsi se confirme la décision prise par le haut clergé. L'attitude de la cour de Rome, de l'évêque du diocèse, très réservée dès les premières manifestations, s'est affirmée nettement hostile à toute création d'un nouveau sanctuaire. Des motifs assez raisonnables ont dicté la conduite des chefs de l'Eglise catholique. D'abord la France a obtenu la victoire, le triomphe éclatant et sublime de la justice sur la force brutale, et cette apothéose de gloire s'est effectuée sans l'apposition du Sacré-Cœur sur le drapeau national. Ensuite on ne voulait pas se prononcer en haut lieu, on réservait son jugement jusqu'à ce qu'un ou plusieurs miracles manifestes se soient produits à Loublande. Il n'y en a pas eu.

L'oubli va s'étendre très vite sur cette affaire. Des déplacements de curés ont été rapidement décidés. Claire Ferchaud terminera probablement ses jours dans un couvent voisin.

De toute cette manifestation spontanée de mysticisme intense il ne subsistera plus rien qu'un souvenir vivace chez nos populations de l'Ouest. L'opinion populaire était, sans conteste, très sympathique à la « voyante » et la décision prise a fait beaucoup de mécontents.

Qu'ils se rassurent ! D'autres Claire Ferchaud surgiront encore, lorsque les mêmes causes qui l'ont fait apparaître se manifesteront à nouveau. Le désarmement universel est encore un vain mot, d'autres sanglantes tourmentes convulsionneront l'Europe tôt ou tard.

Et de même d'humbles paysannes, spontanément, se révèleront des mystiques visionnaires et perpétueront, avec des fortunes diverses, les traditions fameuses de sainte Jeanne, pucelle d'Orléans.

E. BOISMOREAU.

Ker-Hellé, avril 1919.

# LA JEUNESSE
# DE GEORGES AYMERIS

*(Suite [1])*

—

Il se promit d'aborder avec sa mère le brûlant sujet du prêtre janséniste.

Maillac lui avait fait un cours sur Port-Royal, lui rappelant que jadis il l'avait mené dans le petit vallon de Pascal par un beau jour de printemps. La bibliothèque, au manoir de Longreuil, bâti par la famille de Nicole Arnaud, conservait des volumes de l'époque. Maillac se les était fait, l'un après l'autre, prêter, chaque automne, quand Mme Aymeris revenait du Calvados, et il les étudiait avec un abbé Durand, que Georges, après examen, crut qualifié pour qu'il le présentât à sa mère; l'expérience valait d'être faite, mais l'abbé Durand désespéra bientôt de procurer à la malade la paix dont elle avait soif, au crépuscule de sa vie inquiète et passionnée.

La maison paternelle devint alors pour Georges un lieu d'épouvante; il dut faire un effort, dont il ne rougissait même plus, pour accorder quelques instants à sa mère.

Il faudrait transcrire ici tout le journal intime de l'année 1894, depuis ce moment.

A la première page d'un gros cahier nous lisons ce mot souligné : *Personnel*. A la dernière : *Prière de détruire ce cahier à cause de mon fils.*

Il n'y a plus de raison pour respecter cet ordre, — comme on le verra beaucoup plus loin, en 1912.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 510, 511, 512, 513 et 514.

*

1er janvier 1894.

C'est le premier, depuis trente ans, que je n'aurai point fait les dix-huit visites protocolaires. Excuse? Maman, papa, malades. Je fus seulement embrasser Mme Demaille. Elle ne semble pas comprendre l'état où est mon père et le croit retenu par maman.

Le déjeuner à la maison, comme tous les autres matins : ni Blondel, ni Lachertier, ni Fioupiousse, ni les secrétaires, ni même les tantes, que je suis passé voir en revenant de chez Rosemary. Celle-ci m'a dit que j'aurais pu attendre jusqu'à ce soir : — La famille avant tout, Georges! Voilà une leçon! Ses cadeaux lui ont-ils fait plaisir? J'ai déposé pour elle une somme de cinq mille francs au Crédit Lyonnais, dont elle pourra se servir selon ses premiers besoins, s'il m'arrivait un accident. L'avenir me préoccupe pour elle. Tant que je suis là, rien à craindre. Et pourtant?... il me faudrait quelqu'un de sûr, et que je chargeasse de la surveiller, tombè-je malade, ou m'absentè-je pour une raison ou une autre... dans le cas encore où cette créature sauvage, folle de liberté, indomptable et si altière, s'enfuirait un beau jour. Que dis-je? Est-ce possible? Que deviendrais-je, si je la savais livrée à sa fantaisie, loin de moi, que lui adviendrait-il?

(Je puis à peine lire ce que j'écris, tant ma main tremble en écrivant ces mots, comme parfois après ma première cigarette du matin, si je suis pris d'un vertige.)

Cette page liminaire ne devrait contenir que les noms de mes parents. L'an prochain, où seront-ils? Cette journée, je la leur devais.

Mon centre est déplacé! Serait-ce enfin cela, l'amour? Un oubli de moi-même? Non! Plutôt pitié, craintes pour un être misérable et sans défense? Je vois Rosette telle qu'elle est, peut-être un peu embellie, quoique je connaisse ses limites, ses faiblesses. Je me force souvent pour rester là où elle est, et si je m'absente, comme un aimant elle m'attire. Me désire-t-elle? Je ne la *désire* pas toujours non plus! La conversation languit, je m'ingénie à la distraire et, désœuvrée, elle s'ennuie de mon ennui. Nous dégageons du morne. Et je suis à elle, comme les « Pourceaux » sont à Lucia!

Où sont mes craintes de naguère pour la santé de maman? Rosie, maintenant, m'en inspire et d'injustifiées sans doute, mais on ne se raisonne pas quand on est un... quoi? un cochon....

Rosie me donne de bons conseils, elle a des sentiments filiaux. Elle est admirable. Quelles leçons je reçois d'elle!

En vain! — En ce premier janvier d'une année dont je prévois

les drames, je ne désire que le train-train quotidien, languissant, 360 jours égaux, fades, de bonne veulerie sans pensée.

Peindre devant chez moi un geste machinal.

15 janvier.

J'ai envie de faire des allusions devant maman, de lui dire que Rosette a aussi des sentiments pieux, et qu'elle m'envoie à Passy. Tant que je n'aurai pas fait mes confidences à maman, ce sera intolérable. Maintenant que je suis assis sur le sofa aux ressorts détendus, à côté d'elle, là où je palpai tant de fois ses chères joues, en tripotant ses boucles d'oreilles de diamant, seuls bijoux qu'elle porte, il me semble que je lui mens, puisque mon esprit est ailleurs. Je crois que je vais lui parler; mais comment entamerai-je la conversation? Maman ne me demande plus ce que je fais, quel modèle pose pour moi, on dirait que maman se doute de quelque vilaine affaire, elle me regarde et me dit : — Tu n'as pas l'air heureux, mais elle ne se demande pas, grâce à Dieu! si c'est elle qui m'attriste. Sa pensée est à l'église; la mienne, dans le petit logement que Rosemary s'obstine à ne point quitter. Maman attend l'heure où son nouvel abbé, paysan bourguignon, viendra la voir; moi, je regarde la pendule : Rosie est-elle entrée? S'habille-t-elle ce soir pour « son abonnement » de l'Odéon où l'on ne va pas en peignoir? On joue *Chatterton*. Rosie eût préféré une pièce moderne. Dîner avec elle chez Foyot? Deux ou trois « Monstres » de Lucia y prennent pension; ce soir, nous dînerons donc chez Lapérouse, ou bien à la Tour d'Argent.

Je quitterai maman quand, à la porte, sonnera l'abbé Pingoud; je sauterai dans un fiacre, j'arriverai chez Rosette. Les concierges m'apprendront qu'elle n'est pas rentrée du jour. Où sera-t-elle? Où, où donc? J'attendrai sur le trottoir, n'ayant point la clef. Et le temps me semblera court, quoique je compte les minutes. Où est-elle? Je suis à la fois impatient et... et *peu pressé*.

A huit heures et demie, comme hier, la voici! Elle traîne ses talons. La représentation commence à huit heures, on n'aura pas dîné, elle sera sale et décoiffée.

— *Mary, you really are too impossible, dearest, why do you make fun of me so?*

Rosemary prétendra sortir de chez le dentiste.

Les dentistes ne travaillent pas le soir. — Rosemary aura « fait des courses ». Le Bon Marché, le Louvre? Lesquelles? Où? Pas de réponse.

— On arrive toujours à temps au théâtre, — dira-t-elle négligemment

— Mary, Mary! Et moi qui me morfonds sur le trottoir! La con-

cierge m'avance une chaise dans sa loge, mais je préfère, naturellement, à Mme Bard et ses ragots, le silence de la rue, l'oreille aux aguets pour reconnaître le son de ton pas, ton odeur, dès le tournant, à gauche. Ton odeur ! ô Rosie! je vais toucher tes cheveux, ta peau froide.

Février...

Il lui échappe parfois des mots où sa véritable nature, noble et fière, sensible, réapparaît soudain, mais elle les regrette, dès qu'ils sont dits. Hier, comme elle résistait à mes ordres après ses épuisantes bronchites, j'annonce que je vais la faire ausculter. Le docteur Martin s'occupera d'elle. Mary affirme qu'elle ne s'est jamais sentie plus forte. Je perds patience et lui dis : Triste jour, celui où je t'ai connue ! Depuis que je t'aime, ma vie est telle que je voudrais que nous ne nous fussions jamais rencontrés.

— Pas moi, fait-elle, que serais-je devenue sans toi ?

Une pareille réponse vous chavire le cœur. Nous restâmes tout le soir la main dans la main. Les pauvres, qui ne peuvent pas *s'extérioriser* par la parole ! Penchons-nous sur eux, fourrons le poker et les pincettes dans leurs cendres, pour trouver la perle qui s'y calcine ! Mary est comme un âtre où le feu s'est éteint... (Je crois d'ailleurs que les perles fondent, donc mon image est détestable). Mon professeur de rhétorique jugeait le caractère de ses élèves selon l'exactitude de leurs comparaisons — dont j'abusais, selon lui.

Février 77...

Mary tousse, elle a de la température. J'ai perdu confiance en le docteur Martin ; il me fallut bien demander à mon père une lettre d'introduction auprès du professeur Lardan, spécialiste des voies respiratoires ; papa me demande pour lequel de mes amis est destinée cette lettre.

Pour un de mes anciens modèles.

Et je ne me contiens plus, je lui parle avec attendrissement de Rosemary, j'en ai peut-être trop laissé entendre au pauvre cher papa !

— Il y a longtemps que je te suis, — m'a-t-il avoué, — je n'osais rien dire... Avec ta maman, tu n'es plus le Georges d'autrefois : Georges, tu aimes quelqu'un. Ne me dis pas *qui*. C'est une malheureuse ? Cela suffit.

La terrible réserve de papa ! Comme il aimerait Rosie ! A-t-il compris ? Tout de même, le mur est plus haut entre nous ! Trop tard: le brave homme n'aurait plus la force de faire un grand geste. D'ailleurs, il se désintéresse chaque jour davantage, même de moi, semble regarder l'au delà, sa voix est méconnaissable, M. Lardan ne m'a pas caché ses craintes...

Emmené Rosemary à la consultation. Dans le cabinet du docteur, une scène : elle ne voulait plus de ma présence à cette visite ; donc je me retire dans un salon d'attente ; mais au bout de cinq minutes, le professeur me rappelle, Rosie est incapable d'expliquer ce qu'elle ressent. Quand je la vois déshabillée sur un sofa, je me détourne : Vous l'avez souvent vue comme ça, N. de D. ! — dit cet animal de Lardan, — ça vous gêne ?

— Mais, docteur, pourquoi la dévêtir complètement ?

Ces médecins restent toujours les odieux carabins de l'Ecole ! Leur indiscrétion est telle que papa saura tout. Lardan a déjà peut-être fait des plaisanteries obscènes, et comment exprimerai-je à ce rustre la qualité de mon sentiment pour la petite ?

Papa comprendrait, si j'avais le courage de me décrire ! Sentiment tout à fait genre papa. Et cependant ?... La plupart des gens ne comprennent que ce qu'ils ont eux-mêmes ressenti.

Au retour de la rue de Rennes (il était dix heures, M. Lardan n'ayant que sa soirée de libre), Rosette fut plus silencieuse que de coutume.

Nous passâmes une demi-heure au Concert Rouge. On jouait un trio de Schubert, assez plat (sauf le scherzo). Rosemary verse une larme.

— Pourquoi on ne va pas plus souvent à la musique ?

Je lui promis de lui en faire entendre autant que possible.

— Au Concert Rouge. Je parie que tu ne te montrerais pas avec moi, le dimanche, chez Colonne ! Pourtant, on y joue rudement bien la *Damnation de Faust*. Walter trouvait ça épatant.

Qui est Walter ? Saurai-je jamais ? Peu probable. Un de plus !

Février 9...

*Mary, dearest !* Si nous pouvions nous soigner ensemble ! Malade, j'aurais plus d'action sur elle, nous prendrions les mêmes drogues : mais j'ai les bronches solides, hélas !

Mars 15...

Dois-je me réjouir ou m'alarmer ? Rosemary m'a fait des aveux ce matin. Si c'était vrai ! Etre père !

Mon orgueil, de ce fait, pour le moment, m'empêche de trop penser aux suites. Et pourtant ? Elle s'inquiète de ce que je ferais, y eût-il un *résultat*. Je n'ose arrêter ma pensée sur un événement qui déciderait de mon avenir ; car, n'ayant plus qu'un désir : *ne jamais la quitter* (hier encore si invraisemblable, si irréalisable), me sentirais-je à elle, pour toujours, rivé, oui, pour toujours ?... Mais, nous ferons, ni l'un ni l'autre, de vieux os. Nous nous usons l'un contre l'autre comme deux bagues.

Mars 18...

Je ne laisserai point disparaître papa sans lui avoir montré celle qui sera peut-être la mère d'un petit-fils ou d'une petite-fille à lui. Il se promène après déjeuner sur le quai de Passy, au soleil de ce premier printemps qui fait sortir les bourgeons. Je me promènerai avec Rosie à la même heure, nous nous rencontrerons, et alors ?

Mars 20...

Il advint ceci :

Nous étions en fiacre, papa marchait le long du parapet, et soutenu par Antonin. Je fis arrêter la voiture, présentai une Rosie muette, effarée, et l'air arrogant ; papa lui demande si je travaille bien, si elle pose beaucoup pour moi. Elle a répondu : Non, il y a longtemps que Georges ne me fait plus *travailler ;* il me croit phtisique, il *m'assomme, avec ma santé*, depuis l'auscultation ; votre fils croit toujours qu'on est *foutu*, vous, monsieur, sa mère, nous tous foutus, foutus, foutus..., enfin c'est rasant !

Papa parut frappé par ces paroles, je brusquai les choses, nous remontâmes en voiture.

Mais papa l'a *vue !* Enfin !

Mars 23...

Je ne puis plus prendre sur moi d'entrer dans le cabinet de papa, depuis le dialogue sur le quai. Et pourtant, c'est le tour de ma pauvre chérie de subir la présentation officielle ; il est *nécessaire* qu'elle connaisse Rosemary, je tiens à ce que maman la connaisse. Tirons nos plans ; ayons du doigté. Rosemary qui n'y comprend pas grand'chose me dit : — Tu sais, si c'est pour moi, tu pourrais ne pas te *décarcasser !...*

Mars 30...

Un nouveau souci : l'argent ! trouver une somme suffisante pour assurer à une Compagnie anglaise *l'être* qui naîtra bientôt de Rosemary et de moi ; et ensuite, plus que le *nécessaire*, tout ! Je supprime mes dépenses personnelles. Il est un plaisir divin dans la privation « sentimentale » : les choses auxquelles je tenais le plus ne m'intéressent guère, je me sens grandi, meilleur, dans un autre plan, je ne puis croire qu'une affection comme la nôtre ne soit pas d'un ordre supérieur, puisque tombent tour à tour les préjugés ; les menues habitudes des égoïstes font place à l'oubli total de soi-même ; — ce sentiment est une nouvelle forme de l'inquiétude, *unrest*, *care*, encore de l'inquiétude, mais excitante, au-dessus de l'humaine médiocrité. Il n'existe pas de mots en français pour ces subtilités impondérables, ces bonnes et mauvaises sensations qui vous stimulent, vous affolent.

Je m'avise que parmi tant de choses inutiles pour moi il est dans

l'atelier des bibelots de valeur que je pourrais vendre. J'ai déjà proposé toutes mes études, en bloc, à Mannheimer. Combien allait-il m'en offrir ? Je me mettais dans la gueule du loup. Il a pris le tout pour dix mille francs ; je placerai donc cette somme au nom de Rosemary, en plus des 120 francs par mois, que je payais, avant, pour son assurance. Meubles, objets utiles ou d'agréments : je les fais transporter chez elle ; si jamais maman s'aperçoit de ce que j'ai déjà soustrait et fait disparaître de la maison ! Antonin demande : — Est-ce une erreur ? Il n'y a que trois douzaines et demie de cuillers en vermeil, avec deux A entrelacés. — Maman oublie, heureusement, et Antonin ravage l'office, cherche partout, ne trouve rien ; Nou-Miette se rappelle *quatre douzaines* qui venaient de grand' mère. Alors on recommence les rangements. Enfin, Antonin s'adresse à moi ; je nie ; j'accuse Gonnard, — on ne se servait plus de ces vieilleries-là... Ah ! si l'on pouvait n'avoir point à mentir, comme si l'on faisait un crime, alors qu'on est tout flamme, tout de don, *au-dessus de soi-même*, en état hyperphysique, propre, blanc, ardent comme un soleil !

Avril 5..

Une ardeur au travail, un besoin de produire m'a repris : il faut vendre : pour une *mère*, *un enfant à soi*. Obligation de se remettre au portrait, certes point aux portraits d'amis, mais à ce que Rosemary appelle les « portraits payants ». La pauvre fille ne m'y pousse jamais, elle qui refuserait tous mes présents (fière, ne vivant de rien) et elle ne pourrait comprendre que c'est *pour moi* autant que pour elle, que je veuille l'entourer décemment. De la part d'une demi-Anglaise, incompréhensible ! mais elle n'a nulle coquetterie. Elle est sublime ! Il y a tout de même des saintes, sur terre.

— Si ça n'est pas pour moi-même que je te plais, mais à cause de tes nippes, tu sais, je n'en veux pas ! dit-elle. Ce que tu peux être rasant, avec tes manies ! Moi, je me sens bien dans ma robe de chambre. — Sa robe de chambre ! Ça, ce n'est pas anglais du tout, *my dear !*

Je préférerais que Rosemary eût une moindre aversion pour la tenue et la toilette... Je crois qu'elle ne se mire plus jamais dans la glace. Mais la grossesse lui donne une majesté de madone flamande (Van Eyck). Tout de même, ne fût-ce que pour moi?... Bête à moi, cela, pas très *hyper*.

Hier, j'ai descendu de la soupente d'anciennes études où Rosie porte sa robe de velours gris, d'Alfred Stevens, une ample jupe d'il y a vingt-cinq ans, avec une « tournure » par derrière, des gants de peau de Suède, une toque en lophophore, genre Manet et Degas. Ces morceaux prennent déjà du style. Il faut que les portraits datent.

Rosemary avait alors un coloris charmant, avec ses roux, son teint de lait d'amandes.

Aujourd'hui, le visage osseux, les yeux insondables, elle n'a plus cette fraîcheur de poire à peine mûre ! Je vois donc encore les êtres tels qu'ils sont, comme je voyais même Jessie, Lucia, Maman. On se damnerait pour une heure d'illusions et d'intelligence ! Bien naturel que Mme Peglioso n'ait jamais été contente de son portrait, et que les Américains m'embêtent parce que je ne leur donne pas « a pleasing expression ». Par suite de quelles conventions et de quelles habitudes d'esprit les hommes forment-ils leur concept de la beauté ? Une oreille est un appendice monstrueux et qu'on compare, en poésie, à une conque ! Un nez, une bouche ? des appareils malpropres. Et pourtant, le nez de Cléopâtre.... si le nez de Rosemary eût été....? Son nez n'a pas le galbe que les Américaines donnent à leurs peintures comme un schéma idéal, de la « Beauté dans l'éternel » ! Et l'on dit que Dieu créa l'homme à son image !

25 avril....

Dépression. Rosemary est lasse. Le tête-à-tête est épuisant, de toujours se mettre à son niveau, de trouver un sujet de conversation ; ce qu'il y a de sublime, c'est sans doute de s'aimer ainsi sans avoir rien à se dire.

Conversation ? Monologue. Entre Passy et chez elle, plus d'occasions d'échange, plus même de théâtre, plus de restaurant, plus de concerts. Sinon Maillac, avec qui m'entretiendrais-je ? Je me rouille, je ne lis plus. Maillac s'étonne, il sent aussi qu'*il y a quelque chose.*

Cet aveugle, misérable loque, me raconte les amours de Berlioz, et parfois les siennes. Je me retiens de lui répondre : — Si vous saviez ! car sa Florette nous écoute.

Vinton est toujours un passionné de Berlioz. Ces messieurs ont fait une description de Berlioz à vous tirer les larmes des yeux. C'est ainsi, les artistes. On ne crée que dans la misère et la douleur, lit-on dans les mémoires.

Maillac ne crée rien, mais il a Florette.

Retour jusqu'à Passy, par les quais, par une fin de journée radieuse sur la Seine, les Champs-Elysées, les voitures, les femmes, les enfants qui jouent, les marronniers roses, l'air tiède et léger ; chacun court, semble avoir un but. Où va-t-on toujours ainsi devant soi, qu'un train ne parte jamais vide, qu'il y ait cette mystérieuse répartition, égale, éternelle, de l'activité ? Un but ? Ils en ont tous un. Moi, j'avais mes devoirs à la maison... avant l'autre impérieuse obsession. Que de temps perdu, avec mon accoutumance aux attentes vagues, aux stations dans le fiacre, ou bien à m'asseoir chez Rosette, incapable de lire, car elle est dehors, *Dieu sait où !* Aujourd'hui, après le

mauvais fricot de la concierge, quand Rosie eut fini ses rangements de ménage, je suis resté immobile et impatient, cloué sur ma chaise. Si ces heures me pèsent d'autre part, ce qui n'est pas Elle est sans saveur. Quand l'enfant sera là...? L'enfant remplit les trous dans la vie conjugale. Où seront mes chers vieux alors? Mon père ne se prolongera plus beaucoup.

Le journal continuait de décrire le monotone dévidage des jours avec une ironie et une candeur que je discernais mal l'une de l'autre. Mme Aymeris veut partir pour la campagne, dès Pâques. Georges lui représente l'état de son père, elle ne peut plus le laisser seul à Paris avec Mme Demaille.

M. Aymeris désire que Mme Aymeris s'éloigne, bien résolu à mourir seul, sans avoir à lui parler de son fils. Mme Aymeris passera l'été dans le Calvados. Georges se promet qu'il ira « de l'un à l'autre ».

Après des semaines de pluie torrentielle, le temps se mit au beau, à la Pentecôte. C'était déjà l'été. Mme Aymeris, qui ne quittait jamais Paris de si bonne heure, avança son départ et expédia Antonin à Longreuil, pour mettre le manoir en ordre; les domestiques s'étonnèrent, car leur maîtresse semblait hier encore inconsciente des saisons. Ayant des travaux à achever, Georges dit qu'il ne s'absenterait que beaucoup plus tard. M. Aymeris se sentait trop faible pour se mettre en route; les médecins ne le laisseraient d'ailleurs point s'éloigner d'eux. Mlles Lili et Caroline approuvèrent leur frère.

— Alice n'est plus avec nous, — disait Caroline à Lili. La belle besogne que ses confesseurs ont faite là! Sais-tu ce qui l'attire à la campagne? Alice cherche le prêtre qui flattera son étrange manie, et, ne l'ayant pas trouvé, elle retourne vers M. le curé de Longreuil; ce paysan lui a toujours plu.

Lili ajoutait ses remarques: L'an dernier, Alice a fait des tentatives pour se lier avec lui, mais la crainte, sans doute, d'une correspondance suivie, pendant l'hiver, l'aura retenue. Je l'entendais l'autre jour dire à Nou-Miette qui la coiffait: « S'ils étaient raisonnables, ils nous laisseraient toute l'année en Normandie. Pour les malades, les exercices religieux sont plus commodes au village, je suis trop infirme, Paris n'a plus de sens pour moi. A Longreuil, je reprends des forces, je ne me suis jamais bien portée que là-bas. M. Aymeris n'a plus besoin de moi. Mme Demaille le dorlotera. »

Ces demoiselles ne « ricanaient » plus :

— Pauvre Alice! Elle ne se rend pas compte de l'état où est notre frère, il n'en a plus pour longtemps. Caro! la fin de Pierre sera abominable. Alice est d'une agitation qu'on ne peut soutenir. Par peur de la névrose, Pierre n'a point permis qu'on la soignât (comme je t'aurais soignée, chérie)... Mais après tout, Pierre la connaît mieux que personne, il a dû se renseigner auprès des princes de la science. Nous deux, suivons notre ligne de conduite : *Ne jamais s'occuper des affaires des autres*. Pas de responsabilités! Quand on a souffert, comme moi, on se dit qu'à l'âge de Pierre, la fin est une bénédiction! Alice est heureuse, au fond, dans son égoïsme; son rosaire lui suffit, son regain de piété lui rendra plus douce la préparation au grand départ.

Pour une fois, la perspicace Caroline n'était point de l'avis de son adorée:

— Non, Lili, Alice est à la torture. Puisqu'elle veut aller à Longreuil, prenons-en notre parti, nous l'accompagnerons; là-bas il n'y a pas de directeur janséniste, le bon curé fera tout à fait l'affaire.

Lili redoutait « ses corizas à n'en plus finir ».

— Je n'irai certes pas à Longreuil. Après les pluies du printemps on en pince pour tout l'été, quant à l'automne.... il ne manquerait plus que cela!.....

La situation mettait à l'épreuve ces craintives vieilles filles : le sens du devoir et le culte de la famille auraient-ils la force de leur faire rompre des habitudes de cinquante ans? Elles se rendirent à l'évidence, puisque les médecins ordonnaient qu'on séparât Alice de M. Aymeris, « au moment où une catastrophe allait peut-être se produire »; les quatre-vingt-douze ans de M^me^ Demaille la rendaient, à leurs yeux, négligeable..... même à l'heure, disaient-elles, des testaments. Elles iraient donc à Longreuil.

M. Aymeris avait hâte de voir tout le monde quitter Passy. Il combina avec Antonin des arrangements domestiques. M^me^ Demaille viendrait encore une fois pour l'été chez lui, on meublerait pour elle le pavillon que les Gonnard avaient, jadis.... profané, mais ces horreurs étaient si loin, si loin!

Ces demoiselles, pleines d'amertume, dénonçaient la conduite de leur neveu : ce fils, naguère si attentif auprès de sa

mère, ne venait plus qu'à de rares intervalles, et comme détaché des siens : nul doute qu'il ne fût « pris ailleurs », et la proie de quelque misérable créature. Avaient-elles été si clairvoyantes, dès le temps où Georges, encore gamin, pleurnichait avec sa Jessie ! Mais, chut ! chut ! chut ! Nous ne sommes rien pour eux !

Pendant les préparatifs du voyage, Georges réoccupa pour quelques jours sa chambre d'enfant ; une mince cloison s'élevait entre son lit et l'alcôve de sa mère. Nou-Miette, renfrognée, le servit comme jadis ; il retrouva sa veilleuse de porcelaine ; la petite flamme faisait mouvoir les fleurs fanées de la tenture bleue pompadour ; les fantômes reprirent forme, sa chemise, ses habits redevinrent ceux du lycéen ; il était incapable de sommeil :— Papa et maman ne se reverront plus, après les adieux du départ, papa seul s'en doute,— songeait-il ; — l'atmosphère de Passy est suffocante ; papa, selon sa coutume ne parle point, mais il souffre. A-t-il un confident? Mme Demaille retombe en enfance.

Georges se relevait la nuit, contemplait son père, du fauteuil où il s'asseyait jadis pour avaler, avant le lycée, une tasse de chocolat ; M. Aymeris fût-il éveillé comme alors, ou qu'il dormît comme maintenant, l'échange ne se faisait point entre eux. Georges conversait en pensée avec son père, à la façon de sa mère avec le crucifix de la rue d'Ulm. La respiration du malade s'arrêtait, la physionomie se contractait en une expression d'angoisse; les chairs étaient livides, à part les paupières si cernées et si sombres, que Georges crut parfois y distinguer une prunelle, un regard, alors que son père dormait.

Le professeur Blondel écrivit à mon ami, lui demandant un rendez-vous, et lui révéla le mal qui consumait M. Aymeris. Georges ne devrait plus le quitter; la volonté formelle de M. Aymeris était qu'on laissât partir sa femme. Craignait-il de s'attendrir à l'ultime instant? Voyait-il, dans sa chambre aux persiennes closes, deux femmes agenouillées auxquelles il ne dirait rien, devant les gardes-religieuses, le professeur Blondel, qui, s'il parlait, n'entendraient pas le sens de ses aveux ?

Georges retourna chez Rosemary, s'arma de courage pour lui dire : — Je te quitte, Rosie, il faudra que je surveille mon

père quand je ne serai pas à Longreuil auprès de maman.... Et toi, ma chérie, te laisserai-je seule, dans l'état où tu es? Je vais être écartelé..... Si du moins j'avais mon travail à la campagne! Mais non, rien à faire..... quel temps perdu!

Georges, ces paroles à peine proférées, était confus de son égoïsme d'artiste. Son travail! Sa peinture, quand l'heure sonnait un glas!

Parfois, dans l'atelier de Longreuil, Georges avait tressailli pendant qu'il se hâtait de peindre des fleurs dont les pétales se détachaient un à un et tombaient sur la table, avec un bruit à peine perceptible; les cloches de l'église du village annonçaient aux habitants du bourg qu'une âme se séparait d'un corps.

Et ce soir, chez Rosemary, un carillon lent, lourd, funèbre, parti d'innombrable clochers, bourdonnait dans le tympan de Georges, et il en avait une sorte de vertige, tout s'anéantissait autour de lui... Rosie tirait gauchement l'aiguille, elle ourlait un minuscule bonnet à trois pièces; cette femme était tout son espoir, incarnait un avenir, un double avenir, avec la petite créature qui déjà remuait dans ce ventre recouvert d'un tablier bleu de servante.

La plupart d'entre nous craignons l'âge que nous allons prendre, nous tressaillons comme l'avare qui porte sa fortune dans sa poche et croit entendre le pas d'un voleur sur la route. La trentaine déjà nous semble en être la ruine, nous regardons fuir la jeunesse, comme un enfant regarde se vider un sac de bonbons.

Qu'est-ce que Georges avait à regretter? Du moins pouvait-il de l'avenir attendre un moindre mal?

Ce fragment du journal (15 juillet) marque cet état d'esprit au crépuscule de la famille Aymeris.

D'ici quelques mois, il ne restera plus personne de ceux qui me formèrent, rien de ce que j'ai connu, depuis que mes paupières se sont, pour la première aube, ouvertes à la lumière et à la connaissance.

La maison de mes pères se fermera, je n'en dépasserai plus le seuil! Ce qui a cessé de vivre est, par pitié, recueilli dans l'urne funéraire ou dans un cercueil; jetez donc nos cendres à travers l'espace, qu'elles se dispersent dans l'air et se répandent au hasard des vents! Si je blasphème, c'est que je ne crains plus ce que j'avais

tant redouté, car je fus l'enfant qui tient les jupes de sa bonne, qu'elle ne le perde dans la foule. A cet instant parvenu, et *auquel je ne croyais pas*, voici la dislocation du cortège, les « centenaires » deviennent des morts. Et il me semblait que je ne dusse point leur survivre!... O mélancolies sans cause, mélancolie d'enfant de vieux, comme on l'a dit parfois ! Et j'assiste à ces agonies, comme les chiens de chasse que le valet retient, tandis que les chevaux s'élancent au son du cor. Chez moi, impatience de vivre : soif d'autre chose, fringale pour tout ce qui vit, horreur juvénile de la lenteur, du silence, dégoût de la déchéance !

Même auprès de ma bien-aimée mère, si je caresse l'aveugle Trilby sur ses genoux et m'avise que la chère respiration de maman tout à coup s'arrêtera dans la chambre, j'observe ma main, je m'efforce de m'apitoyer ; mes bagues, et celles aussi que maman me laissera un jour tomberont dans la bière d'osselets dépouillés de ma peau et qui auront été mes doigts. Mais, aussitôt, le sang afflue au cerveau, il me semble que je galope à travers les blés mûrs, et les vertes avoines, sous le soleil de juillet, vers les foules dansantes, vers la foire et vers la fête... et je rêve de trains, de bagages pour les confins du monde, je vois la fumée noire des steamers, et rêve des régions inconnues de l'Orient, de l'Equateur, je veux partir ! Joie ! Gauguin tourne le dos à la France, cingle vers les rives où Rarahu couronne de fleurs sa tête de faunesse tropicale et enlace de guirlandes le flanc poli des grands nègres, à la cadence de reptiles qui se délovent.

Calme-toi, mon sang ! Maman est seule à Longreuil. Depuis trois semaines, je ne lui ai point écrit — et elle commence de me désirer ; les tantes me hâtent de la rejoindre ; je prends pour excuse les soins plus pressants que je dois à mon père, et je mentirai ! ce n'est ni pour papa que je reste, ni même pour Rosemary qui ne sortira plus de sa chambre, mais pour peindre, produire, créer. C'est pour courir à mes pinceaux, améliorer ou compromettre, détruire peut-être, une petite étude de quatre sous, que n'importe quel barbouilleur d'autrefois n'eût pas condescendu à regarder !

Tel est, chez l'artiste, son désir de laisser une trace de lui. Il pense à ses tubes de couleurs, auprès de ses chers agonisants !... Orgueil, égoïsme, maîtres du monde... Vie!



Georges prolongea tant qu'il le put son séjour à Paris, mais, vers la mi-juillet partit pour Longreuil.

Il retrouva Mme Aymeris galvanisée par le grand air d'une campagne où l'influence de la mer se faisait sentir.

Mme Aymeris ressuscitée allait chaque matin à l'église, se promenait en voiture, l'après-midi; les tantes assistèrent ébahies à ce prodige de la volonté.

Il ne restait que l'excitation nerveuse, à laquelle chacun s'était fait, depuis si longtemps, et ce que Nou-Miette prenait pour de l'animation.

Avec une verve fiévreuse, Georges commença et acheva en deux semaines ce qui devait être une de ses meilleures toiles: un châtelain des environs, M. de Chamdore, en costume de chasse, et ses enfants.

Un soir, après la séance, modèles, peintre et autres habitants du manoir sont assis autour de la table à thé; Mme Aymeris est encore au presbytère; la petite bossue qui porte les dépêches se montre sur le perron; elle tend un télégramme à Georges: « *Présence indispensable, danger imminent.* » Georges cache le papier bleu dans sa poche, monte à sa chambre. Il n'y a plus, pour Paris, que l'express du lendemain matin. Il s'agira d'expliquer un départ si hâtif; mais surtout, ne rien dire à sa mère, ne point mettre les tantes dans le secret! Il fera sa valise pendant la nuit, sans l'aide des serviteurs, Antonin, le seul auquel il puisse se fier, étant auprès du moribond.

Georges, qui souffrait souvent de migraines, se couche avant le dîner. A la réflexion, il décide qu'il laissera un mot pour sa mère: une toile s'est crevée en tombant, il la lui faut réparer tout de suite, l'expédier de Paris en Amérique où Darius l'a promise à date fixe.

A 5 h. 1/2, il saute dans le train et il sera rendu, avant midi, auprès de son père.

M. Aymeris, seul dans le grand salon du rez-de-chaussée, où l'on avait dressé son lit, reposait, pendant que deux gardes, ses religieuses de la rue Bayen, mangeaient à l'office. Les médecins venus à la gare avaient dit à Georges: — Et surtout, M. Aymeris l'a encore répété hier: « *Que mon fils ne fasse pas venir sa mère!* »

Quand M. Aymeris l'aperçut, il se redressa contre deux oreillers placés derrière lui; il regarda si les portes étaient closes, fit signe à Georges de s'asseoir dans l'antique fauteuil vert, signifia d'un geste autoritaire, inconnu chez lui, qu'il ne faudrait pas l'interrompre, mais assez nettement prononça d'une voix sourde:

— Mon cher enfant, te parlerai-je donc, cette fois ? Il le faut ! Que je ne t'aie jamais rien dit, j'en ai souffert autant que toi. T'ai-je toujours bien compris ? M'as-tu compris ? Il me faudrait plus de forces et plus de temps qu'il ne m'en reste, pour... (M. Aymeris balbutia) : je ne retrouve plus ce que je voulais lui dire !... et il reprit : — Ecoute moi : j'ai attendu la dernière minute par égard pour ton excellente mère, car je la croyais plus malade que moi... et par crainte aussi que tu ne fusses point assez fort... aussi... pendant trop longtemps, ai-je en toi vu le frêle rejeton de deux proches parents, trop tard unis. Ton frère, après ta sœur, nous furent ravis. Pour toi, j'eus des craintes, je me suis trompé... heureusement, je le sais..., trop tard aussi... On m'a beaucoup prévenu contre toi ; les tiroirs de mon secrétaire sont pleins de lettres. Ne les lis pas ! Je n'en ai rien cru... Certaines signatures te feraient de la peine... tes amis...

Georges ne put retenir : — Pas de Darius, papa, ces lettres ?

— Non, mon enfant, pas de monsieur Marcellot. D'ailleurs, ne te méfie pas et rappelle-toi qu'il est plus noble d'être dupe que de duper.

M. Aymeris se reposait entre chacune de ses phrases.

— Rends à ceux qui te les demanderont les innombrables dossiers où leur nom est inscrit : secrets d'atroces misères... Mais revenons à toi : la plus intelligente, la meilleure des mères, que tu adores et qui t'adore, a-t-elle su ce qu'il faut éviter surtout dans la vie commune ? ... Ne contrarie personne, mon enfant ! respecte l'individualité des autres, car l'on n'empêche rien... Cette gène si pénible entre toi et moi, je l'éprouvais avec ta mère, la seule femme cependant que j'aie aimée. Si tu me juges mal, sache que je n'agis que par respect de mon prochain.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... Je meurs plus tranquille maintenant que je te crois capable d'indépendance ; tu jouiras de la vie. T'en avons-nous empêché ? J'eusse absous tes fautes, si tu en avais commis..., ces fautes eussent été les miennes, les nôtres. Pardonne à des vieillards. J'agissais pour le *moindre mal de tous*. Il n'y a sur terre, pour un cœur loyal, que de choisir sa mission et de l'accomplir... Les croyants et les incrédules atteignent les mêmes

fins, en donnant des noms divers à une seule et même chose : il s'agit d'être un *honnête homme.* — Tu as pris de ta mère ce qu'il y avait de plus précieux en elle : la volonté ; ta persévérance dans le travail m'en est garante. De moi, tu as reçu un don qui fait souffrir, mais dont il n'y a pas lieu d'être honteux : la commisération humaine. Va ! tu peux marcher seul ; tu le seras bientôt...

Ici le moribond s'arrêta encore.

Georges découvrait son père. Georges n'aurait point autrement parlé... Pourquoi avaient-ils tous les deux attendu pour se reconnaître ?

M. Aymeris réclama un oreiller de plus et, soutenu par son fils qui lui baisait le front, il dit :

— Et que ta chère maman ne soit ici !... Quel souvenir pour toi, quelle douleur pour nous ! Ai-je eu trop de ménagements ? Fût-elle venue, je ne t'aurais sans doute rien dit !... Je te recommande la marraine de ta sœur, Madame Demaille. Avec son angélique douceur, elle était l'une de mes *pupilles ;* je lui étais indispensable, parce qu'elle croyait en moi... et demain, toi ?... Je te laisse une fortune honorable, suffisante à tes besoins. Aime les pauvres. Crains la richesse. Réfléchis, si jamais tu songes au mariage..., peut-être notre race a-t-elle assez produit. Que vas-tu faire ? Que vas-tu faire, ô mon enfant ? Je n'en veux rien savoir de tes desseins, car, encore un coup, rien ne sert à rien, s'agit-il de prévoir ou de *conseiller*. Laisse-moi croire que tu marches vers le bonheur, sache donner, ne méprise que l'égoïsme.

Après un long silence, M. Aymeris laissa choir sa tête et ajouta ces quelques paroles :

— Vois comme il est doux de mourir, quand on ne se raccroche pas au clou ! Si tout pouvait être fini après ceci ! Je ne demande qu'à ne *plus rien voir !* J'ai trop vu de misères, je n'en puis plus !

La voix devenait à peine perceptible... Ç'allait être le coma !

★

Oui, il semble facile de mourir, — pensa Georges ; — il appela les deux religieuses et le prêtre qu'elles avaient demandé. Antonin entra quand tout fut fini, une serviette sur les yeux

en guise de mouchoir, s'agenouilla, puis, ayant poussé Georges vers le cabinet de toilette, lui dit :

— Monsieur Georges, au nom des serviteurs, c'est Antonin qui vous cause, pourquoi que vous n'avez pas amené Madame? Toute la maison réclame Madame! On dit que ce n'est pas bien ce que vous avez fait! Monsieur Georges sait que Madame Demaille est dans le pavillon, on la tient au lit, depuis ce matin elle tempête, elle veut voir le maître, sa bonne nous injurie. Ah ! Monsieur Georges, qu'est-ce que vous avez manigancé là? Les fournisseurs, les voisins vont faire une mauvaise réputation à Monsieur Georges, c'est malheureux! Monsieur Georges si bon, si bon, qu'est-ce qu'il a fait là! Tenez : moi, je paye une dépêche! J'vas en faire une pour Madame... Oui, mais trop tard... Monsieur ne reconnaîtra plus Madame. Que faire, mon Dieu, mon Dieu? Si qu'on appelait un autre médecin? C'est pas Dieu possible que Monsieur soye mort... Moi, j'disais qu'on le laisserait passer, la garde disait qu'il fallait tenter une opération.

Georges prit les mains d'Antonin.

— Merci, mon bon. Mais vous ne savez pas ce que vous dites. Faites porter ceci.

Il s'assit au bureau, écrivit deux dépêches: l'une pour Longreuil : « Ramenez Maman par le premier train » ; l'autre pour Rosemary : « If you felt strong enough, might come before five o' clock (1). »

Antonin allait en charger la concierge; Georges se ravisa et en rédigea une autre quelques minutes après : « No, don't come, your presence not wanted yet (2). »

Deux heures après, un fiacre apportait la réponse.

Bien sûr que je ne serais pas venue : Inutile de m'inviter dans une maison où, le père vivant, je n'aurais pas été admise. J'ai pris mon parti, je sais ce que j'ai à faire. Si tu as pour moi de l'estime, tu approuveras ma conduite. Je t'ai été fidèle, je t'aimais.

ROSEMARY.

Georges a deviné la détermination de l'étrange fille, veut courir jusque chez elle, mais comment s'absenter? On procède à la toilette, ce sont les répugnantes besognes, les formalités et les rites funéraires, à la mairie, chez Borniol. Quelqu'un désire

(1) « Si vous vous sentez assez forte, pourriez venir avant cinq heures. »
(2) « Non, ne venez pas, votre présence est inutile. »

voir Georges, et Antonin dépose sur le lit des fleurs avec la carte du baron Wladimir Aaronson, d'Odessa, et celle de Sarjinsky; Antonin murmure :

— Voyez, Georges! le baron Aaronson; le lâche! comment qu'il ose ? Et le Sarjinsky, ô les cafards !

Cet Aaronson, l'ennemi acharné de Georges chez la princesse Peglioso, Antonin se rappelait le mal qu'il avait fait à Me Aymeris, déjà malade, les calomnies dont il avait été le colporteur, et c'était lui le premier à venir quand les journaux n'annonceraient que demain le décès du maître !

Voici pourtant d'autres bouquets, des gerbes avec inscriptions sur des morceaux de papier et des cartons : « A mon bienfaiteur. » « Une reconnaissance fidèle. » « Trois orphelines de Grenelle qui ont retrouvé un père. » Le timbre du concierge retentit, « des dames » sollicitent de Georges un entretien privé, *immédiat;* elles montent, envahissent la chambre, l'une d'elles, debout, à la tête du lit, se lamente, psalmodie comme une pleureuse antique, manie des ciseaux et injurie les gardes qui l'empêchent de couper une mèche de cheveux : Assassins, assassins! Vous avez tué le grand homme! Qu'on fasse l'autopsie !

Georges entend une autre voix d'hystérique dans le jardin :

— Où est Antonin ? Antonin ! Antonin ! votre maître n'est pas mort..... J'amène un chirurgien allemand, le seul opérateur possible, suivez-moi, docteur, je suis ici chez moi! Au nom du ciel, sauvons mon grand ami, les médecins français sont des ânes !

Dans le vestibule quelques reporters notent les documents biographiques que d'autres énergumènes leur jettent en pâture. Georges compte les minutes en attendant sa mère. A huit heures, Mme Aymeris arrive de Longreuil, accompagnée de ses belles-sœurs et de Nou-Miette.

Sans ouvrir la bouche, d'un pas alerte encore, elle monte, se prosterne, baise les mains et les joues du cadavre et s'empare d'un prie-Dieu, où elle égrènera son chapelet jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse.

Nou-Miette la déshabille, la porte dans son lit, qui est dans la pièce contiguë. Elle s'endort sans avoir pu proférer une parole.

Le lendemain matin, après avoir dit ses prières au chevet

de M. Aymeris, elle descend, traverse le jardin, pour voir Mme Demaille. La nonagénaire n'aurait pas compris la nouvelle, lui en eût-on fait part. Pour elle, M. Aymeris ne pouvait pas être mort, elle ne savait plus ce que c'est que la mort.

Les deux femmes se regardent, s'embrassent.

— Alice, vous voici donc revenue ? sourit Mme Demaille. Il doit pourtant faire bon, à la campagne !

Georges ramène près du cadavre Mme Aymeris, toute impatiente de savoir si M. Aymeris *était prêt*. Quel prêtre a-t-il vu ? A-t-il reçu l'Extrême-Onction ? Qu'a-t-il dit ? Comment s'est-il comporté avec le prêtre ? Et Georges subit une autre scène. Antonin et les dames amies accablent Georges de nouveaux reproches. M. Aymeris est en léthargie ! Des pointes de feu aux quatre membres, le ranimeront ! Ah ! si Mme Aymeris avait été prévenue ! La maison retentit à nouveau de cris et de conversations, Georges enferme sa mère dans sa chambre, et c'est alors que les religieuses peuvent enfin raconter les visites de M. le curé ; mais la malade, d'une pâleur jaune et translucide, se recouche sur l'ordre des médecins.

Georges, vers le second soir, avait à se commander des habits de deuil. Il courut à Montparnasse.

— Où est Madame ? demanda-t-il à Mme Bard, la concierge.

— Madame est partie sans donner d'adresse ; la femme de ménage a battu tout le quartier ; moi, je crois bien avoir entendu Madame dire au cocher : Gare du Nord....

Georges essaye de parler. Impossible. Il escalade les cinq étages, pénètre dans le logement. Sur une crédence de cuisine, une enveloppe ouverte porte son nom.

Mon bon Georges (1),

Tu vas être furieux, je suis au désespoir de te faire de la peine, dans un moment où tu devrais être tout à ta famille. Je t'avais volé à tes parents, ils te reprennent, tu n'aurais jamais dû les quitter pour moi, qui ne demandais pas, et au contraire, ce que ta bonté te dicta. Ai-je fait erreur ? Je ne crois plus être enceinte. Je ne voulais pas te le dire, mais maintenant je le dois. J'ai des parents à Wolverton, ma fierté m'a retenue d'aller les voir en Angleterre, comme ils me le demandent. Si les choses s'arrangeaient, je t'écrirais plus tard. J'ai assez d'argent, ne t'inquiète pas. Tâche d'oublier une inférieure

(1) Je traduis de l'anglais.

qui n'aurait jamais été ton égale, même si tous les notaires y avaient passé. Il n'y a, vois-tu, qu'une chose qui sépare un homme et une femme pour toujours, et *tu sais quoi.*

Tu m'as trop souvent, et ça n'était guère adroit, parlé de la Florette de M. Maillac. Non, tu n'as pas de tact; aussi, bon et généreux comme tu l'es, tu ne te fais pas aimer. Tu m'as blessée tout le temps, aux heures où tu crus m'élever, m'éduquer, me cultiver, comme tu disais. Tu n'es qu'un « intellectuel », comme tu le répétais sans cesse, avec mépris, quand il s'agit de certains de tes confrères. *C'est moi qui suis inquiète pour toi :* tu ne sauras jamais t'arranger. Je t'embrasse tout de même, de grand cœur. Mais quelle chance qu'il n'y ait pas un polichinelle, tu sais où ! Le pauvre petit, qu'est-ce que tu en aurais fait? Allons, adieu, peut-être au revoir, qu'est-ce qu'on en sait ?

Ta ROSEMARY.

Georges chancela, s'écroula sur une chaise de la cuisine. Mme Bard, comme il ne redescendait pas, monta voir ce qui se passait. La brave femme avait son idée : une rupture, un départ brusque, Madame ne reviendrait plus. Elle sonna à la porte ; n'entendant rien, recommença, frappa. Enfin Georges vint ouvrir.

— Madame Bard, la vérité : elle vous a parlé ? qu'avait-elle comme bagage? Je n'ai pas encore visité l'appartement, venez avec moi.

La concierge, émue par la pâleur de M. Georges Aymeris, pénétra la première avec une bougie et inspecta les quatre pièces du logement. Les armoires étaient vides; nulle trace des « affaires personnelles ». Madame avait fait place nette ; on aurait pu mettre un écriteau : logement à louer.

— Je vous laisse les clefs, madame Bard. Il faut que je retourne chez moi, mon père est mort, je ne sais quand je pourrai m'occuper de vous; d'ailleurs il n'y a plus rien d'elle ici.

— Monsieur, — gémit Mme Bard, — je la trouvais bien nerveuse depuis quelque temps, la pauvre Madame! Je disais l'autre soir à Bard : elle a l'air de se ronger, cette petite femme-là. Peut-être qu'elle attend un bébé... pardon de l'indiscrétion, monsieur Aymeris ! C'était si fière, on n'osait pas la traiter comme une autre, dites, monsieur? C'était une petite femme qui se tenait bien, malgré ses airs d'indépendance ; on savait, quand c'était dehors, que ça ne vadrouillait pas, ça s'était bien rangé.

Peut-être qu'elle n'est pas loin, elle reviendra! Mais vous devez en savoir plus long que moi, monsieur Aymeris !

Georges brusqua l'entretien, et, sans prendre congé, sortit de la maison, arrêta une victoria qui maraudait dans la rue. En voiture, il relut la lettre plusieurs fois; de retour dans la chambre mortuaire, il se mit à genoux entre ses tantes et, vaincu par l'excès de ses émotions, sanglota comme un grand enfant.

Antonin annonça : — Son Altesse Impériale Madame la Princesse Mathilde. — Georges s'enfuit.

M[lles] Aymeris se demandèrent sans doute ce qui provoquait cette crise et pourquoi donc, en ce moment-ci plutôt qu'hier, au retour de leur belle-sœur ?

Pouvaient-elles deviner qu'auprès de ce lit où gisait M. Aymeris une « misérable drôlesse », qu'elles eussent tant méprisée, une inconnue, hantât l'esprit de Georges, petit-fils d'Emmanuel-Victor et fils de ce Pierre, auquel une nièce de Napoléon était venue, de Saint-Gratien, rendre un dernier hommage ? le grand avocat auquel tous les journaux consacraient un article nécrologique en première page ?

Le surlendemain, un corbillard des pauvres apparut. Une messe basse fut dite selon la volonté du philanthrope.

Les obsèques eurent lieu dans le concours de monde auquel les voisins se seraient attendus : nous étions à la mi-août. Paris était vide, la chaleur torride. La famille, quelques magistrats, MM. Blondel, Lachertier, Darius Marcellot, suivirent jusqu'au caveau, avec une foule d'indigents du quartier, des sœurs de charité, des ecclésiastiques. M[me] Aymeris ne put quitter ses appartements. M. le Doyen était venu exprès de Longreuil pour lui offrir son soutien. Georges, après la cérémonie, s'alla coucher, il avait la fièvre.

★

Quand il fut rétabli, il prit la résolution d'enlever sa mère, de ne plus jamais revenir à Passy. Ils vivraient à Longreuil.

M[me] Aymeris, Georges et les tantes dînèrent, la veille du départ, chez le docteur Brun, l'ami intime de la famille. M[me] Aymeris causa, elle paraissait plus présente, tenait des propos pleins de raison, insista pour obtenir un rendez-vous avec le notaire. La soirée était chaude, M. Brun avait fait

mettre la table dehors sur une terrasse qui ressemblait à celle des Aymeris ; le jardin était encore fleuri ; Georges se réjouissait de voir sa mère jouir presque de cette réunion de famille. Vers dix heures, elle se retira au bras de Nou-Miette ; il n'y avait qu'à traverser la rue, car M. Brun habitait toujours en face.

Le docteur retint son jeune ami sur le seuil, et lui dit tout bas : — Georges, j'ai peur que vous ne vous leurriez d'un vain espoir; votre maman est plus malade que ne l'était votre père il y a un mois. Je ferai prendre des nouvelles demain matin ; je ne suis pas tranquille pour la nuit, faites-la veiller !

Le docteur n'avait pas pitié ! Quel coup, alors que Georges se demandait s'il ne marchait pas dans un rêve, de voir sa mère plus consciente que naguère !...

L'expérience de la vie, pensa-t-il, rend les médecins cruels. Comment, comment ? fallait-il tout de suite se repréparer à une séparation qui, quelques minutes auparavant, lui paraissait lointaine ? Il venait d'escompter les douceurs d'un armistice, sa tendresse pour sa mère se réveillait, et plus intense, depuis que sa camarade l'avait quitté ; quel besoin il aurait eu de quelques heures d'embrassement, larmes confondues, tout cœur à cœur et corps à corps, avec la chère vieille !

M. le Doyen recevait l'hospitalité à Passy, pour la nuit ; en cas de besoin, on l'appellerait. Georges dormit pesamment. Quand il se réveilla, Nou-Miette lui donna de bonnes nouvelles, sa maîtresse avait bien reposé, elle acceptait quelques aliments.

Le train n'étant qu'à deux heures de l'après-midi ; Georges eut le temps de passer à Montparnasse ; il ferma le logement, alla chez le professeur Blondel, dans l'espoir que le docteur Brun se trompait. Blondel lui conseilla de tenter encore le traitement roumain, ce régime féroce, et toujours condamné par M. Aymeris. Il n'offrait plus de péril, même si la malade, moins nerveuse, apprenait la nature de son cas. Les ordonnances furent remises au pharmacien, qui enverrait les médicaments à Longreuil, avec de fausses étiquettes.

Au bout d'une quinzaine de jours, les traces de diabète diminuèrent, puis disparurent. Georges crut à un miracle ; il n'eut plus avec la malade de ces impatiences irritées, mauvaises conséquences, se dit-il, de la crise sentimentale dont à jamais il était délivré.

Et Rosie avait menti! Elle ne portait pas dans ses entrailles le fruit d'une triste passion. Il reprendrait, pour quelque temps peut-être, sa vie de jeune homme, celle d'un petit garçon et d'un protecteur à la fois.

Le mensonge de Rosie le rendait à sa mère.

*

La température fut, à la fin de l'été et en automne d'une douceur dont la Normandie nous récompense après des printemps humides et pluvieux. Georges peignit, à l'intérieur ou en plein air, des fleurs, si colorées à l'arrière-saison et qu'il préférait à celles des autres mois. Sa mère s'intéressait aux études, avec lui combinait des harmonies charmantes. Quelquefois, un peu agacée par les conciliabules de ses belles-sœurs, elle pensait : — Si nous étions seuls ici, Georges et moi, ce serait le bonheur parfait!

Mme Aymeris se laissa tromper, son manque d'appétit, seul, lui donnant quelques soucis.

Jusqu'à la mort de son mari, elle n'avait plus fait attention à son régime, mais le professeur Blondel était « draconien ». Les mets permis semblaient insipides à Mme Aymeris, de plus en plus privée de ceux dont elle était trop friande.

Elle se dessécha encore. La correspondance redevint régulière de Georges et du Roumain ; de féroces exclusions furent maintenues. Emportée et autoritaire comme elle l'était encore, la malade protesta à chaque repas, se plaignit de mourir d'inanition. Plus d'entremets, plus de ces fromages à la crème, son régal aux collations dans les fermes, au cours des promenades qu'elle faisait, comme jadis, en compagnie de son fils, ou bien avec les tantes Caroline et Lili.

Entre le presbytère, les visites aux « points de vue » qu'elle ne se lassait pas de déclarer les plus beaux paysages de toute la France (dont elle ne connaissait d'ailleurs qu'une), la vie avait repris paisible, les affaires de succession viendraient plus tard. Georges et le notaire les lui avaient décrites normales, et toutes simples. Le nom du cher défunt n'était presque jamais prononcé ; on eût dit que par un accord des êtres et des choses, en cette saison de légères brumes, sans vents d'équinoxe, sans brusque hausse ni baisse du baromètre, Mme Aymeris dût jouir d'un double été de la Saint-Martin.



Georges se posa tout à coup cette question : que devient donc Rosemary ?

Il avait fini par découvrir une parente « aisée » de son amie, dont il avait perdu l'adresse. A force de diplomatie, il se la procura. Cette personne avoua que Rosemary avait pris une place de house-keeper près de Wolterton. Il apprit le nom des patrons et de l'endroit. Georges lui écrivit une lettre pressante, ne pouvant plus vivre sans nouvelles, mais il eut l'inutile imprudence de prier Rosie qu'elle répondît *poste restante* à Trouville. On attelait la carriole du fermier de Longreuil, quand la promenade de sa mère prenait une autre direction, et en ce cas il sortait seul. Il attendit des semaines, rien ne venait. Chaque jour enlevait un peu de ses espérances ; il forma une résolution, de celles que Rosemary appelait ses « maladroites impulsions », ces incoercibles et brusques besoins qu'il ressentait comme sa mère. Il télégraphia ce qui aurait rempli deux pages aux patrons de Rosemary : Que devenait-elle ? Il s'intéressait à elle comme à une sœur. Mr et Mrs Mac Donald devaient savoir *qui* il était, « *de grâce tenez-moi au courant, protégez-la, soyez indulgent pour elle.* »

La veille de la Toussaint, que l'on passait à Longreuil, Georges reçut un billet dont l'écriture lui rappela celle de Mme Peglioso : écriture conventionnelle, pointue et élégante d'Anglaise. Il y était dit, d'un ton froid et n'invitant pas à plus ample correspondance, que Rosemary n'avait pas *convenu* pour le service de « parlour maid » et que son congé lui avait été signifié. Elle travaillait, disait-on, dans une auberge de Slough, près de Windsor, à l'enseigne : *The Unicorn*, chez une Mrs. H. S. Smythe.

Tout ce que Georges avait craint, depuis qu'il vivait avec elle ! Cette fille altière et folle d'indépendance recherchait ces situations-là, moins humiliantes pour l'anonyme qu'elle était chez ses patrons de hasard que pour son ami, et ç'avait toujours été là, entre Georges et Rosie sujet à litige, voulût-il lui faire entendre que, vis-à-vis de son amant, elle, si ambitieuse de « respectability », créait ainsi entre elle et ses « employeurs » des rapports plus pénibles pour lui que ceux d'une bar-maid ou d'une habilleuse d'actrice, avec leur clien-

tèle; car Rosemary avait eu bien des métiers, et celui d'habilleuse dans un théâtre de province lui avait paru le plus dégradant de tous. A Bordeaux, traîneuse de coulisses, elle avait fait les commissions des galants, bien profitables d'ailleurs, jusqu'au jour où, en plein visage, frappant d'une pièce de cinq francs un vieux rocantin de la ville, elle l'eut défiguré. D'un coup de tête Rosemary refusa ce que son service l'obligeait d'accepter, et, quoique rompue aux servitudes sans grandeur, la vagabonde, illogique, à chaque observation de Georges, le menaçait d'un : — Attends un peu ! je me mettrai dans une maison à gros numéro ! quand on ne peut avoir ce qu'on veut, moi, je suis pour le pire, je rirais en montant à l'échafaud ! Tu ne me connais pas encore !

Et je crois entendre mon ami qui lui répond :

— Et toi, te connais-tu ? Tu pourrais être mon égale, si tu m'écoutais, Mary ! Mary, aie donc pitié, cesse de te moquer de moi !

Or, elle était bien « dans sa ligne », et le destin de Rosemary déterminait cette nouvelle chute, les bas-fonds l'appelaient. Elle avait choisi l'Angleterre, sachant que Georges comptait, plus tard, y faire de longs séjours, peut-être s'y fixer, au cas où l'avenir ne modifierait point les rapports qu'il avait eus, depuis ses succès, avec les gens de son pays. Georges, qui aurait à tous ouvert son brave cœur enthousiaste, était si las des luttes stériles, si meurtri par l'incompréhension et l'injustice des autres, qu'il se promit de s'exiler, le jour où rien ne le retiendrait plus à Paris, et la grossesse de Rosemary avait donné plus de forme à ses desseins, lui faisant entrevoir un possible ailleurs, la paix du « home », une villa dans ce Hampstead, qui est Londres et la campagne à la fois, une sorte de banlieue provinciale, comme l'ancien Passy des Aymeris.

Des nouvelles de Slough lui parvinrent. Grâce à des combinaisons subtiles, il avait organisé un système d'espionnage. Dès le retour de Mme Aymeris à Paris, il se remit à tirer des plans insensés ; quelqu'un l'assurait que Rosemary avait été malade, après la naissance d'un enfant. Il se laissa convaincre, tant il souhaitait d'être père, et écrivit à son amie.

Rosemary lui répondit ; ils entretinrent une correspondance de gamins, dont Georges me lisait des phrases sentimentales et ridicules, qu'il admirait. Son travail était mou, il redevint

plus impatient avec sa mère, qui était plus malade depuis peu. Une bronchite avait détruit tout le traitement roumain et, par une indiscrète, elle entendit murmurer le nom de diabète ! L'hiver fut rigoureux. Elle s'empoisonna elle-même, de ne plus sortir. Les médecins ne surent quoi tenter. Bientôt la rupture de vaisseaux sanguins provoqua des embarras de la parole, accidents dont Mme Aymeris se remit d'abord assez vite, puis qui se répétèrent, se prolongèrent, et rien ne fut plus douloureux à Georges que le spectacle de ces attaques, l'hébétude qui s'ensuivait, un long débat avec la mort, aussi déchirant qu'avait été douce l'abdication de M. Aymeris, le père.

Mme Aymeris parfois s'asseyait auprès de son fils, barbouillait la toile d'un doigt trempé dans la couleur.

Georges travailla dans l'atelier de Passy ; sa mère était-elle absente ? alors, au moindre bruit, il croyait qu'on l'appelait au secours. N'osant plus prendre de rendez-vous pour des séances, il fit de la nature morte. Ses tantes ne s'éloignèrent plus, le Dr Brun enjambait la rue, au signal qu'elles lui donnaient.

Georges n'eut donc que trop de temps à lui pour ratiociner, sans même la diversion coutumière des modèles, allant et venant, qui apportent un écho du dehors et étouffent les soucis du peintre dans le bruit de leur voix. Sa pensée, plus active dans le travail, se dédoublait ; il se souvint que, dès son enfance, comme il déchiffrait la partition de *Tristan*, il avait entrevu son avenir, tout en s'escrimant contre les chromatiques harmonies ; l'exercice mental et manuel d'une lecture ardue où s'absorbent les pianistes semblait favoriser, chez lui, les plus précis des rêves diurnes. Indulgent à sa manie de noter, il nota ceci parmi ses impressions de chaque jour ; par discipline, il notait tout et recopiait même ses lettres à Rosemary, qui se multiplièrent jusqu'à devenir un besoin maladif.

16 avril...

Dearest, je ne sais plus que croire, tu t'ingénies à me tromper et que me cache cette manigance ?

Tu sais que je serai toujours, que je suis *même aujourd'hui* (et dans quelles difficultés !), prêt à prendre le bateau pour te rejoindre. *Il en va de ma santé, de ma vie.* Fasse, je t'en conjure, que j'aie la force d'accomplir jusqu'au bout ma tâche filiale, toi, si respectueuse

de ces sentiments-là, et dont tu m'as donné mille preuves. Aide-moi, au nom du ciel, aide-moi à ne pas forfaire, je m'adresse à ta noblesse de cœur, écoute-moi !

Un mot, une carte postale, une fois la semaine, n'importe quoi... c'est absurde et très mal de m'avoir renvoyé les timbres-poste. Le sens de cette boutade m'échappe. Puisque tu n'as pas beaucoup d'argent, quoi de plus naturel que je te paie au moins des *timbres ?* C'est un peu comique, tout cela. Si tu ne peux de moi accepter des timbres-poste, de qui accepteras-tu le nécessaire pour vivre? Je suis pour toi un père et un mari ! On ne fait pas à ce point souffrir un autre être. Quel démon te possède ? Mais je sais que tu haussais les épaules quand je t'ouvrais le fond de mon cœur... Misérable petite femelle, tu tombes, tu tombes, à mesure que je veux t'élever ! Tu m'obliges à te voir plus noire, moi que tu avais ébloui... Aurais-tu compris que je pensais trop de bien de toi ? Te verrais-tu indigne de mon *généreux* égoïsme? Ton orgueil de misérable petite femelle, crois-tu le dissimuler quand tu prétends que tu n'as pas de droits sur moi ? Façons de cuisinière qui fait de la dignité !...

Orgueil ! That blasted pride of yours !... Vis-à-vis de moi, qui suis inoculé contre ce venin ! It really is too mean of you, bewitched little dear of mine. Why, why, why do you go on so ?...

27 avril...

... Une carte avec une vue de salle d'hospice, mieux que rien ! mais après des courses et des courses à la poste, des nuits blanches, ou de cauchemars, recevoir ce bout de carton ! Puisque tu en es réduite à soigner des malheureux à St-George hospital, vais-je donc enfin te faire une proposition? J'y ai depuis longtemps pensé, sans jamais t'en écrire. Ma mère emploie (et fait plus que de les occuper) deux femmes. Les médecins, absolument hostiles aux religieuses, réclament une *trained-nurse*. Pourquoi ne viendrais-tu pas? J'arrangerais tout, je dirais que l'on t'a prise à Neuilly. Ce n'est pas très bien, peut-être, ce que je t'offre là, si l'on envisage la chose d'un certain point de vue ; mais le moindre mal pour un grand bien, pour me sauver et, comme je te le dis toujours, *me protéger*. Que puis-je faire de plus que d'implorer pour que tu rendes tes offices auprès de ma mère, c'est-à-dire *près de moi ? Consider it, Mary dear, a case of emergency...*

3 mai...

... Alors tu ne comprends pas ? Tu me fais honte et tu choisis encore une carte postale.

Personne, heureusement, ne lit l'anglais chez nous ; mais suppose qu'il en fût autrement ! Ce que tu fais est monstrueux, je te le crie, parce que tu es capable, si tu le veux, de le *sentir*. Une femme

sans pitié... Quelle mère aurais-tu faite! N'as-tu jamais eu de tendresse ? Alors, tu te résignerais à m'apprendre une catastrophe dont tu aurais été la cause ? Ton sexe est capable de tout, du meilleur et du pire, mais c'est le pire que tu réserves à ton Jojo.

Non, je ne puis y croire ; viens, viens, viens vite, *absolutely necessary !*

Lettre de Rosemary à Georges, 30 juin.

... Je ne pouvais pas venir, et je vais te dire le pourquoi. J'ai lutté tant que j'ai pu, il faut maintenant que je te l'avoue ; j'étais malade. Eh bien! oui, tu es père d'un gros garçon rose et blanc. Si ça n'avait été que pour moi, jamais, entends-tu, jamais tu ne m'aurais revue. Maintenant que le fait est accompli et qu'il vit, the darling, déjà plus bruyant que deux diables, je suppose qu'il n'y a plus deux partis à prendre pour une honnête femme.

Je suis au bout de mes ressources et, *as a matter of fact*, c'est toi qui m'as donné le darling. Veux-tu que je te l'envoie? Je pourrais même le mener à Paris. Dis-moi comment faire.

Yours ever, ROSEMARY.

Georges faillit s'évanouir au reçu de ces lignes. Sa mère avait été plus mal encore et, la plupart du temps, ne reconnaissait personne de son entourage. L'urémie s'étant établie, Mme Aymeris pouvait à chaque instant être enlevée. Georges n'était pas sorti de sa chambre, ni même pour ses repas, depuis la veille. Il tenait sur ses genoux la vieille chienne Trilby qui, quoique aveugle, sautait de terre pour s'enfouir sous les draps de sa maîtresse. Georges, seul, en la caressant, l'empêchait de gémir ou d'aboyer. Mlle Caroline disait à son neveu : — Cette chambre a l'odeur d'un chenil, on devrait donner une boulette à cet animal. Ta pauvre mère ne s'en douterait pas, elle est déjà ailleurs.

Nou-Miette et la garde donnaient raison à ces demoiselles Aymeris ; il n'était sain pour personne de respirer l'air d'une chambre de malade, où une bête âgée de dix-sept ans exhalait des parfums innommables. Georges considérait que Trilby devait être là jusqu'à la fin.

— Si maman reprenait connaissance ? Restons tous autour d'elle, avec Trilby, j'y tiens.

La lettre de Rosemary agit comme un ressort. Georges, après en avoir pris connaissance, sortit sans chapeau, courut vers le bois de Boulogne, éperdu d'une joie sauvage. Dès qu'il

fut dans une allée solitaire, il poussa des cris, bondit en frappant de sa canne les feuilles des marronniers.

— Je suis père, j'ai un fils, je suis père !

Il passa le reste du jour ainsi dans un subit oubli de ce qui, le matin encore, le clouait au chevet d'une moribonde. Les voitures se suivaient en deux files aux Acacias ; pour traverser, il prenait brutalement les chevaux par le nez, se courbait sous leur tête ; les cochers murmuraient ; quelqu'un, d'un landau couvert, appela : — Monsieur Georges Aymeris ! Qu'est-ce que vous faites ?

Il ne se retourna pas. Il erra jusqu'au soir et, près de neuf heures, le bois devint noir, une pleine lune rouge montait lentement derrière les frondaisons épaisses. Haletant, couvert de sueur, il redouble de vitesse. A la grille de sa maison, des fournisseurs voisins prenaient des nouvelles de Mme Aymeris. Il les bouscule ; le jardin est obscur ; sur le perron, la chienne aveugle, qui s'était échappée, essaye de retrouver son chemin ; Georges n'y prend garde, l'animal renifle et, suivant la piste de son maître, péniblement monte l'escalier. Du premier étage Georges entendit un bruit comme d'une éponge mouillée qui tombe, et un grelot. Trilby, dans les ténèbres, étant passée entre deux barreaux de la rampe, s'écrasait sur les dalles du vestibule.

Antonin la soulève, elle râlait déjà. Georges s'écrie : — N'y touchez pas ! — Et la portant dans ses bras, tendrement, la dépose sur le gazon du jardin, à un endroit où la lune, maintenant, fait un grand cercle de blancheur verte. Il se saisit de deux épais coussins dans la guérite où sa mère s'asseyait pour prendre l'air, et recouvre de cet édredon la chienne ; en pleurant il relève plusieurs fois un des coussins, puis baise la tête de Trilby, jusqu'à ce que la respiration s'arrête définitivement.

Quand ce fut fini, il retourna auprès de Mme Aymeris, mais le Dr Brun le repoussa sévèrement :

— Laissez-nous faire, Georges, l'émotion et la fatigue vous ont mis hors d'état de nous être utile. Couchez-vous, je vous l'ordonne !

★

Rosemary était à Paris trois jours après, avec l'enfant ; il s'appelait James.

Toute pudeur mise de côté, en présence du Dr Brun et des serviteurs, Georges porta le petit paquet emmaillotté, se pencha sur le lit, appliqua contre le corps de Mme Aymeris — inconsciente, mais les yeux ouverts — le peu de peau que ne recouvraient pas les langes; pour ainsi dire greffant par ce contact sur la chair grise qui se détruisait ces tissus aussi tendres que ceux d'une rose en bouton.

— Le vois-tu, chérie ? C'est mon fils ! Le tien ! Touche-le ! Baise-le ! — disait-il. C'est moi ! et c'est James ! Il s'appelle James, chérie ! Tu l'auras donc vu, puisqu'à temps il est né. Touche-le, touche-le !

Et il frottait l'enfant contre les mains et le front de sa mère.

Mme Aymeris sembla le voir, et, comme si elle fût sur le point de parler... Mais un hoquet s'achevant en un soupir final, les spasmodiques lamentations de Georges se mêlèrent aux vagissements du poupon.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

FIN

[Le *Mercure de France* publiera prochainement un dernier épisode d'*Aymeris*.]

# REVUE DE LA QUINZAINE

## LES POÈMES

Adrien Mithouard : *In Exitu*, Mercure de France. — Georges Audibert : *Poèmes : Sous les Yeux de la Mort ; La Source et le Ciel*, éditions Georges Crès. — J.-J. van Dooren : *Mon cœur se penche...*, E. Figuière. — Pierre Aguétant : *A Fleur de Chair*, lettre-préface de Camille Saint-Saëns, Plon-Nourrit. — E. Figuière : *Les Poèmes de Mai*, E. Figuière. — Jean Beaux : *Premier Vol*, E. Figuière. — Pierre Desquerre : *Danses*, Picart, éditeur. — Léo Loups : *Apparences*, Imprimerie Algérienne. — René de Saint-Gillis : *L'Idée Souveraine*, avec une préface de Joseph Ageorges, E. Figuière. — Paul Forgeoux : *Au Bout du Monde ; Les Payses, Dédicaces*, Editions littéraires « Les Argonautes », Niort, — Charles Patris : *Fleurons Gothiques*, E. Figuière. — Jean Wallis : *Nuestra Senora de la Soledad*, Association des Jeunes Littérateurs et Artistes français, Perpignan. — Pierre Girard : *Le Pavillon dans les Vignes*, Editions Sonor, Genève. — Pierre Girard : *Mon Royaume est en fleur*, Kundig, Genève. — George Mallet : *Les Spectres d'Or*, avec quelques dessins par Courbouleix, E. Figuière.

Quelle signification mystérieuse ne convient-il pas d'attacher à ce titre : **In Exitu**, lorsqu'on songe qu'Adrien Mithouard, ayant écrit, en pleine fièvre de joie et d'espoir, ce poème, le 11 novembre 1918, sorti des affres abominables de la longue guerre, sortait à son tour de la vie terrestre, après une longue maladie, le 28 mars suivant ? Et ce poème renferme l'expression ardente de ce qui fut la foi et l'orgueil ébloui d'une pure existence, vouée au culte des lettres et des arts, désireuse du bien, de la grandeur de sa patrie et de sa ville. Il n'avait point dissocié la tâche du citoyen et les aspirations du poète ; son talent certain, quoique maintes fois hésitant, lui avait acquis l'estime des lettrés, comme sa volonté de justice et de beauté lui assurait le respect même de ses adversaires politiques. Droite nature, à qui il n'a manqué qu'une puissance plus audacieuse d'enthousiasme pour que son œuvre fût portée aux sereines régions où vivent à jamais les œuvres éternelles. Tel qu'il se présente, cependant, ce poème de délivrance et d'exultation ne mérite que louange et inspire à tous une fraternelle sympathie et pour l'homme que fut Mithouard, et pour sa pensée et pour son sentiment.

§

A l'âge de trente ans, tué le 28 septembre 1915, à l'assaut de la cote 119, non loin de Souchez, Georges Audibert n'avait, de son vivant, publié aucun volume. Des soins pieux ont réuni, sous le simple titre **Poèmes**, les deux recueils que, avant d'être appelé à la défense du monde, il avait préparés. « Le premier, composé de pièces

dont quelques-unes, les plus classiques, remontent à 1903, devait former à lui seul la matière d'un livre qui, vers 1912, était sur le point de paraître. L'auteur lui avait donné ce titre tragique, qui pourrait faire songer aujourd'hui à un mystérieux pressentiment, *Sous les yeux de la Mort*. L'impression en était déjà commencée, lorsque brusquement il l'interrompit... Il comptait y joindre d'autres pièces, composées suivant une tout autre poétique et procédant d'une inspiration toute nouvelle, qui devaient, sous ce titre mystique, *La Source et le Ciel*, former un autre recueil, demeuré inachevé... »

Ces quelques lignes, puisées à l'*Avertissement* qui précède le mince volume, nous instruisent suffisamment que Georges Audibert portait une âme d'artiste consciencieux, scrupuleux, sincère et discret. Déjà ceci prédispose en sa faveur. Mais c'est de plus une joie, douloureuse hélas ! de le voir se chercher, s'élever, s'assurer, grandir, presque de pièce en pièce, dans ce premier recueil. Il a maîtrisé le métier, il a affiné sa sensibilité, il a épuré sa pensée. C'est un livre d'expérience et de préparation. *La Source et le Ciel*, pour inachevé que soit le recueil, n'en est pas moins un beau livre de poète véritable. Ici Georges Audibert s'était rejoint ; il savait où il allait, et il y allait délibérément. Le métier est plus libre, quoique toujours contenu, équilibré et volontaire. L'inspiration est plus large, quoique encore teintée d'âpre mélancolie, mais plus de réflexion s'est mêlée à la sensation et l'a rendue plus significative, l'image est sans cesse gracieuse, d'expression très simple, le rythme souple, le rêve tendre. lointain, frémissant d'air et d'élan pur :

> Je voudrais que mon âme fût un parterre
> De fleurs divinement silencieuses,
> Ecloses et balancées
> Aux souffles d'un sourire heureux comme le Ciel.
> Tombez sur elle, nuits de lune
> Blanches et larges et sommeillantes,
> Et vous, matins adolescents...
> Et qu'elle naisse enfin dans la seule pensée
> Où la chair de la fleur, mariée à l'azur,
> Berce le ciel dans son parfum.

Et de ce cœur qui s'offre, nostalgique, à toutes les ivresses lucides du désir sain, du souvenir lumineux, des douceurs émerveillées et de l'amour, le chant suprême, interrompu, se brise dans un grand cri de désespoir où il se voue, sans tressaillir, aux caresses maternelles de la mort ! — Et c'est une autre mort, plus brusque, sans caresses, qui le devait prendre soudain à la gorge, avant l'âge.

§

**Mon cœur se penche...**, nous dit M. J.-J. van Dooren qui publia naguère, au *Beffroi*, un recueil, l'*Eau frissonne...*, et aussi

des *Notes sur Stuart Merrill.* A chaque page on se dispose à lire quelque poème de fraîcheur frêle et parfumée, de jolis vers, une strophe délicatement tissée incline l'esprit à l'enchantement ; mais un terme dur, un belgicisme assez souvent, un abandon du rythme un prolongement superflu de l'expression qui cherche à s'expliquer et se traîne, je ne sais quel laisser-aller de prosaïsme, quel manque à se contrôler soi-même déçoit. Et le volume est plein, néanmoins, d'un parfum frémissant de beautés délicates. Pourquoi M. van Dooren ne se donne-t-il pas la peine de contenir, de diriger, de maîtriser, d'épurer surtout l'élan trop abondant de sa verve trop mêlée ? Ce volume de 150 pages, s'il était réduit, par exemple, à un tiers, s'il se présentait condensé, plus serré d'expression, plus discret, eût pu, car un poète malgré tout sensible, on s'en aperçoit à maint détail, l'a écrit, composer un délicieux poème d'amour, tandis que, en sa forme actuelle, il est lourd, il est lassant.

Il ne suffit point toutefois qu'un volume de vers d'amour ne renferme qu'un petit nombre de pages pour qu'il soit trouvé discret et délicat. Dans une amusante lettre-préface M. Camille Saint-Saëns, dont on apprécie comme il convient la compétence pénétrante et rageuse dans tous les arts et même dans le sien, prodigue à M. Pierre Aguétant, auteur des poésies réunies sous ce titre capiteux, **A Fleur de Chair**, des encouragements précieux. « D'abord », s'écrie-t-il, « quelle heureuse idée de faire vos sonnets en huit pieds au lieu d'alexandrins !... Sur ce sujet si communément exploité de l'amour vous avez trouvé des aperçus nouveaux. Voilà pour le fond. Quant au lyrisme, il est merveilleux... », et comme de toute évidence M. Saint-Saëns estime que, à parcourir les sonnets de son protégé, on pourrait se demander en quoi consiste leur lyrisme, il poursuit par cette définition judicieuse : « et par lyrisme j'entends un ensemble de qualités qu'il est inutile de détailler ». Sans donc détailler davantage, bornons-nous à constater que, dans l'esprit de M. Saint-Saëns, à l'encontre du soleil « qui n'est pas une œuvre d'art », le sonnet final de ce petit volume, *L'amour et la Mort*, « est un chef-d'œuvre complet » :

Laissez-moi mourir lentement
Comme on s'en va d'un lieu qu'on aime,
Et qu'avant les ombres suprêmes
J'embrasse encore un long couchant...

Que M. Aguétant embrasse levants ou couchants, soyons satisfaits de nous trouver, par la complaisance de M. Camille Saint-Saens, enrichis à jamais de la double notion de ce qu'est le lyrisme et un « chef-d'œuvre complet ».

§

M. Eugène Figuière — à l'enseigne du Figuier — édite des poètes ;

il est éditeur, il répand le goût de la poésie, non seulement parmi les acheteurs des livres qu'il édite, mais mêmeaux yeux du passant. Il accroche, à côté du figuier de sa boutique, le fruit quotidien de poésie qui allèche l'appétit et l'imagination du passant. Il aime la poésie au point qu'éditer des poèmes ne lui a pas suffi ; il ést poète lui-même, et il s'édite lui-même : six volumes de vers sous sa signature ont paru ; cinq paraîtront prochainement ; quatre sont en préparation. En présence d'une si abondante activité poétique, on demeure légèrement confondu. Que dire d'un producteur si luxuriant sinon que, dans chacun de ses livres, comme ici dans **les Poèmes de Mai**, le loisir d'exercer un choix lui manque à coup sûr, et qu'il dépare des pièces souvent qui visent à être sublimes par des moments de laisser-aller où il côtoie presque la vulgarité? Trop de facilité, et point de contrôle critique sur soi-même.

C'est le défaut de beaucoup de débutants. Ils s'imaginent que pour s'être exercés à la versification traditionnelle ou pour s'être arrogé le privilège de rompre les rythmes classiques et de les bousculer à l'aventure, ils s'avèrent poètes qui méritent d'être lus. Le métier n'est qu'une part, la plus matérielle, partant la plus accessible à tous, du don ou du talent poétique ; le surplus en forme la part de beaucoup la plus considérable.

Du moins M. Jean Beaux, dans son **Premier Vol**, en implorant par un sonnet au lecteur un peu d'indulgence pour ses débuts et un encouragement, manifeste-t-il une estimable modestie. Il ne risque pas beaucoup, il hésite encore, souhaitons qu'il ouvre un jour en plein ciel de grandes ailes audacieuses.

*Rythmes perdus* hélas ! et désordonnés selon tous les souffles de l'espace, *Danses nouvelles* également, avec l'effréné tumulte d'un trémoussement sans mesure, **Danses**, le petit volume de M. Pierre Desquerre, est sur un mode toujours tendu, à l'extrême de la sensation, à l'extrême de l'expression ; il n'y a là jamais nuances ou demi-teintes, encore moins des ombres ; quelle fatigante attitude ! Je voudrais persuader ici M. Desquerre que l'on sympathise bien mieux à son émotion lorsque par oubli il se déraidit et chante simplement dans un goût plus discret :

On ne voit sur la table basse
qu'un bouquet pâle de fleurs lasses
qui achèvent de se faner
et ta main blanche qui s'oublie
avec des grâces infinies
dans les pétales effeuillés.

Mais encore y a-t-il traces, « avec des grâces infinies », d'une complaisance extrême envers soi-même.

§

En 1909, avec une préface de John-Antoine Nau, *la Phalange* de Jean Royère avait publié *les Lévriers*, une plaquette de vers héraldiques et imagés qu'on avait à bon droit remarquée entre toutes les productions de poètes algériens, de tous les jeunes poètes français. L'auteur, M. Léo Loups, à la veille de la guerre, a réuni à ces poèmes nerveux et sensibles, sous le titre **Apparences**, les poèmes d'un recueil antérieur. N'a-t-il, depuis dix ans, plus rien produit ? Il eût été intéressant, en retrouvant avec joie les promesses de sa maturité naissante, de confronter aux balbutiements de ses débuts les affirmations souhaitées d'un épanouissement définitif.

M. René de Saint-Gillis est, nous enseigne son préfacier, professeur de belles-lettres. On n'en saurait douter. Il doit apprendre à ses élèves à « tourner » le vers classique, et, d'un esprit averti, voire audacieux, le vers romantique, le vers parnassien. En ce qui le concerne, il excelle certainement dans la dissertation en vers français. Même il est assez maître de son instrument pour se mouvoir, en dépit de cette forme qu'il leur impose, avec une élégante aisance de l'expression, dans le développement de ses sentiments de haine ou d'amour, dans l'exaltation savamment mesurée de **l'Idée Souveraine**, sa pensée maîtresse.

**Au Bout du Monde**, quoi ? sans doute, *Finis Terrœ*, la Bretagne, M. Paul Forgeoux chante *les payses*, offre des poèmes en *dédicaces*, sur un mode et d'un ton que n'eussent désavoués ni Brizeux, ni, plus récemment, Louis Tiercelin, j'imagine.

Nourri d'érudition médiévale à l'école de M. Emile Male, M. Charles Patris, éloigné de France, modèle en son exil les sonnets évocateurs et savants de ses **Fleurons Gothiques**. Il adopte le jugement de son maître qui lui a dit : « Certains sonnets de Heredia sont des œuvres aussi parfaites qu'une statuette florentine ou qu'une médaille de Syracuse »... et il s'efforce autant qu'il est en son pouvoir vers une égale et semblable perfection. N'a-t-on pas naguères vu circuler des sonnets d'une empreinte étonnamment ressemblante aux sonnets de Heredia, qu'ils fussent signés de Taine, ou peut-être de Tristan Bernard, ou d'un mystérieux Ph. B., qui, depuis, a acquis une action considérable sur la destinée des peuples ?

**Nuestra Senora de la Soledad** est un recueil de poèmes, où l'auteur, M. Jean Wallis, se complaît à écrire non point des vers espagnols, mais des vers français d'une qualité pure et rare. Il recherche le mot d'usage peu fréquent, et, pour le dire à sa louange, ne le place pas toujours à la rime. Le vers est fréquemment bien venu, sonore, imagé, bien que l'inspiration en soit un peu maniérée et très littéraire.

§

Nous voici, « critiques de revues », avertis : nous ennuyons M. Pierre Girard en disant qu'il imite en ses vers Paul Fort ou Francis Jammes. Bien que, pour ma part, je ne l'eusse point dit encore, je me suis demandé, en parcourant **le Pavillon dans les Vignes**, si je n'allais point me trouver sur le point de le dire. En vérité, l'imitation de Paul Fort, je ne l'aperçois pas. L'imitation de Francis Jammes ? Ma foi, me voici bien embarrassé ! L'effusion d'un cœur ému parmi le frémissement coloré et énergique de la nature, d'autres poètes peuvent en pénétrer leurs poèmes sans pour cela s'être soumis à l'imitation de Francis Jammes. Soit, mais, à la vérité, il y a ce *Dialogue*, il y a ce *Poème des Vacances*, qui me paraissent bien composés, en effet, à la manière de Francis Jammes, où j'entends sans cesse l'écho de la voix de Francis Jammes ; il y a aussi ce poème liminaire, *Pégase*, que je me souviens avoir lu, j'en reconnais le mouvement et le sens, non point dans Francis Jammes ni dans Paul Fort, mais dans Henri de Régnier, si je ne me trompe.

Je passe là-dessus. Ce ne sont, au surplus, même au cas où je n'aurais pas tort de relever de tels voisinages, ce ne sont, dans ce volume fourmillant de poémes enthousiastes, que les parties faibles et secondaires. Autre chose importe : M. Pierre Girard donne l'impression puissante d'être un vrai, un solide poète ; il se livre aux joies profondes d'aimer, de vivre et d'admirer. S'il s'est mis, je ne saurais le lui reprocher, à l'école peut-être des symbolistes les meilleurs, c'est qu'il a reconnu chez eux l'exemple fécond et a trempé aux mêmes sources qu'eux l'élan de ses extases, la force de son imagination. Parmi ses courts poèmes, de nature et de sentiment, il en est que je tiens pour parfaits ; ils m'enchantent, ils m'entraînent à leurs rythmes pleins, sonores, dansants : *Printemps aussi chaud que l'été...*, toutes ces apostrophes aux saisons finissantes et à sa jeunesse qui le quitte doucement, heures et lumières, souvenirs, regrets, le poème à la mémoire de son ami défunt, *le Cyprès*, et cet octobre rouge, vieux rose et jaune autour de la maison... le morceau dédié à M. Jacques-Dalcroze, *le Dieu dans l'Homme*, quelques-uns encore, marqués V..., et ces ardents *Après-Midi*, ô Mélibée ! C'est de la beauté en fusion, de la beauté qui coule et ruisselle, bien chaude et bien lumineuse.

Devant un si souple et regorgeant talent de poète vraiment personnel, comment, dût-on « ennuyer » M. Pierre Girard, ne se risquerait-on pas à troubler sa tranquillité, en lui reprochant de laisser par endroits transparaître sous son masque le visage d'Henri de Régnier, de Francis Jammes, voire de Paul Fort ? Et puis, s'il désire tant que les critiques « le laissent tranquille », comment n'interdit-il pas que son beau volume leur soit adressé ?

Il leur en envoie un second, **Mon Royaume est en Fleur,** poèmes juvéniles et printaniers, d'allure chantante, gracieuse, dans la forme rythmique chère à Paul Fort, on peut bien le dire, puisque M. Pierre Girard la manie de façon personnelle et y exprime des sensations vives, précises, chatoyantes qui ne répètent ni n'imitent celles de ses aînés.

§

« Ornés de quelques dessins par Courbouleix », parmi lesquels plusieurs fort intéressants, les plus simples, moins les figures ou compositions que tels paysages, **les Spectres d'Or**, poèmes de M. George Mallet, se présentent dans une édition somptueuse. M. George Mallet est un poète averti et sûr de ses moyens. Il se possède et réprime en lui-même tous mouvements d'un enthousiasme irréfléchi. Il loue dans ses vers d'anthologie les divines images des temps antiques et la jeunesse éternelle des nymphes, des éphèbes et des dieux. La nature de son hellénisme l'apparente à Méléagre plutôt qu'à Théocrite ou à Pindare; il voisine avec Pierre Louys plutôt qu'avec Leconte de Lisle. Il ne néglige ni quelques Hindous savants aux secrets de l'Amour, ni le Cantique des Cantiques, ni Omar Kheyiam, Anacréon, Horace, ni Algernon-Charles Swinburne ou Oscar Wilde. Mais c'est à la tendre « poétesse des âges calomniés », à Renée Vivien, qu'il offre le plus voluptueux encens de son admiration fraternelle. Esthète, il porte en son cerveau la dilection des âges et des heures qui approchent de leur déclin; il parcourt les ruines encore fastueuses de Venise et de Versailles; Narcisse, Adonis, « les yeux de Salomé, faits d'or et d'améthyste » où « brille certains soirs une lueur de sang » hantent particulièrement les jardins de sa mémoire. Par la sûreté docte de son vers nuancé, automnal, et volontiers précieux sans qu'il se condense en la pureté lucide d'un vers de Mallarmé, il rappelle l'allure grave et gracieuse de certains vers de Paul Drouot. Quelque jour, sans doute, le poète spontané, assoupli par ses recherches, prendra le pas sur l'artiste volontaire à l'excès.

ANDRÉ FONTAINAS.

## LITTÉRATURE

Maurice Maeterlinck : *Les sentiers dans la Montagne*, 1 vol., 3,50, maj., Fasquelle. — Ker-Frank-Houx : *Le Chemin des Pieds-Nus*, 1 vol., 10 fr., Crès. — F. de Homem Christo : *Les Porte-Flambeaux*, 1 vol., 4.50, « Editions Fast ». — Remy de Gourmont : *Les Pas sur le sable*, 1 vol., « Société littéraire de France ». — Roger Boutet de Monvel : *Grands Seigneurs et Bourgeois d'Angleterre*, 1 vol. in-8, Plon.

M. Maurice Maeterlinck est hanté par le mystère de la mort, et son dernier volume : **Les Sentiers dans la montagne** est

comme un postulat à son ouvrage sur la *Mort*. Ces sentiers dans la montagne nous mènent à la grande révélation dont nous aurions perdu le secret, et dont les religions de l'Inde ont gardé quelque lumière. Il s'agit de l'origine de l'univers, de son but, de ses lois, de ses « intentions », et c'est admirable de pouvoir ainsi imaginer, comme le fait M. Maeterlinck, que les religions de peuples disparus, comme les Lémures et les Atlantes, aient connu cette révélation. Révélation de qui ? d'un Dieu ? n'est-il pas curieux de placer ainsi la vérité à l'origine du monde : c'est une idée purement religieuse et qui rejoint les mythes de l'âge d'or et du Paradis terrestre. Certes, comme l'écrit M. Maeterlinck, nous possédons dans les livres sacrés et secrets de l'Inde, dont nous ne connaissons d'ailleurs qu'une infime partie, une cosmogonie qu'aucune pensée européenne n'a jamais dépassée ; mais le livre de Manou lui-même,avec ses jours et ses nuits de Brahma composés de milliards d'années ne nous apporte vraiment aucune révélation sur la vie et sur la mort. Ce qui touche le plus M. Maeterlinck, dans cette religion de l'Inde, c'est « cette magnifique doctrine de la réincarnation, qui, à toutes les questions du juste et de l'injuste, immortelle torture des mortels, est la réponse la plus ancienne, la seule décisive et sans doute la plus plausible ; et son corollaire, cette loi de Karma, « la plus admirable des découvertes morales », écrit un savant filleul de guerre du poète :

Elle représente la liberté abstraite et suffit à affranchir la volonté humaine de tout être supérieur ou même infini. Nous sommes nos propres créateurs et les seuls maîtres de notre destin ; nul autre que nous-même ne nous récompense ou ne nous punit ; il n'y a pas de péché, mais seulement des conséquences ; il n'y a pas de morale, mais seulement des responsabilités. Or, le Bouddha enseignait qu'en vertu même de cette loi souveraine l'individu doit renaître pour moissonner ce qu'il a semé : cette attitude de renaissance suffisait à neutraliser l'horreur de la mort.

Neutraliser l'horreur de la mort. C'est le but de toutes les religions, et c'est cette certitude de renaissance que cherche aujourd'hui le poète Maeterlinck et ses fidèles. Jules de Gaultier, le philosophe du Bovarysme, a trouvé cette formule. « La religion est une attitude pour mourir. » J'engage vivement ceux que tourmente le mystère de la mort à lire ce livre nouveau de Maurice Maeterlinck ; ils y trouveront des raisons de croire à des renaissances successives et indéfinies ; ils sentiront que s'ils ont souffert, ils n'auront pas souffert en vain, et qu'ils sont les maîtres de leur destin. Que ceux pour lesquels les petites religions actuelles sont trop étroites entrent donc,avec Maeterlinck dans le dédale des cycles hindous et des réincarnations à la recherche de la délivrance. Maurice Maeterlinck leur démontrera aisément que notre existence ne finit pas à l'heure de notre mort et que notre esprit qui ne périt point cherche un asile

en d'autres corps. Démontrer, non, le poète sait bien que ce n'est là qu'une hypothèse, mais une hypothèse à laquelle on veut croire est déjà une vérité.

Vous n'aurez pour l'appuyer, écrit-il, que la plus ancienne tradition de l'humanité, une tradition peut-être préhumaine et en tout cas tout à fait générale; et l'expérience tend à démontrer qu'au fond de ces traditions et de ces consentements universels il y a presque toujours une grande vérité, et qu'il convient de leur accorder plus d'importance et de valeur qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

J'ai lu ce livre de Maeterlinck, comme un livre de poésie, très troublant, qui, à chaque page, nous laisse entrevoir une lumière divine qui s'éteint tout à coup. Cette lumière, c'est la vérité perdue. Perdue! Non. Les occultistes orientaux, écrit le poète, nous affirment que dans les solitudes de l'Himalaya et du Thibet vivent certains Initiés, certains Maîtres, héritiers de la sagesse des « Fils de Lumière » ou des « sept Primordiaux » qui possèdent les sept clefs qui permettent de comprendre les textes sacrés préhistoriques.

Ils seraient, paraît-il, détenteurs de l'irrésistible et incommensurable force sidérale, qui est celle qui soutient et dirige les mondes, capable, s'il en était fait mauvais usage, de détruire en un instant toute l'espèce humaine, tout ce qui est sur cette terre même; mais susceptible aussi, si elle était sagement domestiquée, d'assurer à l'homme une royauté définitive, peut-être l'accès d'autres étoiles et, en tout cas, une puissance telle que l'Age d'Or qui exista jadis, grâce à l'asservissement de cette force, refleurirait sur notre planète.

On doit penser que ces Initiés sont bien coupables, possédant de telles clefs pour de telles portes, de ne pas s'en servir. Mais peut-être un jour prochain prendra-t-il à l'un d'eux la fantaisie de détruire en un instant l'espèce humaine et la terre elle-même. Il n'est pas, non plus, impossible, continue le poète, que, un jour, un hasard de la science ne mette l'un ou l'autre de nos savants dans une situation analogue à celle de ces Maîtres ou de ces Initiés. « Pour lui aussi se posera alors la terrible question du silence nécessaire. » Mais celui-là, peut-être préférera-t-il nous redonner l'Age d'or, ce que je nous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

§

**Le Chemin des Pieds Nus**, de M. Ker-Frank-Houx, est un livre étrange, à la fois simple et complexe, où l'auteur a mis la confession de sa vie, peut-être, de son âme et de sa philosophie, mais avec une telle délicatesse et subtilité qu'il semble parfois que c'est notre propre voix intérieure que nous entendons, notre rêve de liberté et de vie instinctive, dépouillée de toute hypocrisie. Ce qui fait la beauté de ce livre, c'est cela qu'il nous précise la sincérité de nos instincts. C'est, comme l'insinue l'auteur lui-même, un conte qui

peut-être fait souhaiter s'arracher de l'ornière « où les lourds destins nous passent sur le ventre ; chercher, sans trop de chimère, quelque échappatoire à ces actes journaliers, ces obsessions de matérialité qui nous enchaînent ; s'efforcer enfin de discerner dans l'emmêlement de nos personnalités diverses le vrai moi intime, libre, solitaire ». Se dissocier de la foule, surgir dans son intimité individuelle, comme le hêtre blanc et nu dans la forêt, c'est la formule de la vie et de la connaissance :

Saurons-nous jamais rester silencieux et seuls avec nous-mêmes comme quelques rares hommes l'ont été à de grands intervalles de l'Histoire? Serons-nous capables, un jour, de discerner clairement comment cette âme que nous ne voulons pas connaître emprunte à l'ignorance de nos ancêtres pour résoudre par le mystère et la foi incompréhensibles les problèmes dont nous avons la clef sans nous en vouloir servir ?

Viendra-t-il jamais le temps où, sachant vivre en eux-mêmes, les hommes cesseront de crier, de parler et d'écrire par instinct de parole et de cri ; où chacun d'eux saura descendre en ses demeures intimes, se voir en leurs miroirs?

Ils auront connu alors que ce qui s'y trouve est indicible, parce que la parole est matérielle. Il sera venu, ô silence, ton règne vivant.

Le règne du Silence et de la Vie intérieure ! Mais voici encore à la lisière de la forêt les vestiges des temples antiques ; on entend encore le sanglot des prières vaines, des vaines prières du prêtre et de l'amant. Il faut comprendre « qu'on est tout seul en ses demeures secrètes, et que c'est toujours soi tout seul qu'on retrouvera au bout de tout ». Que cette compréhension soit une force, et la vie dit à ses amants :

Soyez purement, sans orgueil, sans dédain, sans religiosité, sans vanités de chimères, soyez égoïstes humainement, compréhensifs de vous-mêmes, de vos passions et de votre raison,de votre misère et votre richesse personnelles ; alors vous comprendrez les autres, vous saurez accepter...

— seulement cela, d'abord : acceptez les richesses et les misères matérielles et spirituelles des autres ; vous serez tout proches des autres: vous serez réellement frères des hommes, frères d'Hommes, non pas de membres épars et le plus souvent sanglants de cette monstrueuse entité, Foule qui ne les réunit que dans de sauvages exaltations...

Cette page me semble assez bien résumer la philosophie de M. Ker-Frank-Houx : exaltation de l'individualisme pour le bénéfice de la collectivité.

§

Sous ce beau titre, **Les Porte-Flambeaux**, qui nous évoque la perpétuation de la lumière et de la civilisation dans le monde, M. F. de Homem-Christo a réuni huit personnalités contemporaines qui lui paraissent représenter l'âme de notre époque. Chaque grande époque de l'Histoire, écrit-il, « resplendit d'une lumière qui lui est

propre, d'une clarté spéciale dont l'irradiation semble apparenter l'un à l'autre tous les génies qui l'ont illustrée. Philosophes et poètes, législateurs et moralistes, tout en conservant intact l'éclat de leur originalité individuelle, appartiennent à des cycles où ils se groupent, en raison d'affinités créées par la période même dans laquelle ils ont vécu ». L'auteur voit dans le temps qui s'est écoulé entre 1871 et 1918 un relèvement et une ascension de la France ; et il lui a paru que ce « relèvement avait, comme la Renaissance, sa pléïade : des maîtres, Anatole France, Maurice Barrès, Paul Adam; des chefs : Clemenceau et Foch. Je crois, écrit M. de Homem-Christo, qu'il est possible de placer l'écrivain à côté du soldat, l'homme d'Etat auprès de l'artiste, parce que les uns aussi bien que les autres, et selon les nécessités, travaillent à l'œuvre commune : l'illustration de leur pays. Ils illustrent leur pays rien qu'en vivant, en étant eux-mêmes, puisqu'ils expriment la volonté de leur race. Voici les noms choisis de ces « porte-flambeaux » : Clemenceau, Anatole France, le cardinal Mercier, Paul Adam, Jaurès, Maurice Barrès, le maréchal Foch et le président Sidonio Paes. M. de Homem-Christo étudie avec une grande perspicacité l'œuvre si différente de chacun de ces maîtres et nous montre en même temps leur foi et leur volonté commune : le scepticisme d'Anatole France, nuancé de foi socialiste, rejoint les prédications de Jaurès, les prêches de Maurice Barrès et les intuitions grandioses de Paul Adam. On s'est souvent étonné que d'un nihilisme presque absolu Anatole France se soit laissé embarquer dans un pieux socialisme, avec le désir sincère de rapporter de son voyage la vraie formule du bonheur humain. Mais avant de prêcher une nouvelle religion, ne faut-il pas détruire tous les temples des religions antérieures ? L'homme est un animal religieux, et il a besoin de croire, puisque la vie elle-même est un acte de foi. Je sais des philosophes qui, jusqu'à la fin de leur vie, sont demeurés dans leur scepticisme; c'est que de ce scepticisme ils avaient su faire une consolante religion. Et tous, les sceptiques et les fervents, ont été, comme les appelle M. de Homem-Christo, des « porte-flambeaux ». Et peut-être que, dans l'histoire de notre race, le sceptique flambeau que nous a transmis Montaigne est celui qui a le plus illuminé nos âmes, car il y a aussi de mauvaises petites lumières qu'il faut éteindre.

§

Je relis, à ce propos, dans la très belle petite édition que vient de nous donner la « Société littéraire de France », **des Pas sur le Sable**, de Remy de Gourmont ; et je médite cette pensée : « L'intelligence sert à critiquer les actes, non à les déterminer. »

Nous subissons, écrit-il encore, quant à l'importance de l'intelligence, la même illusion que pour la conscience. Nous croyons que, sans elle, l'acte

ne s'accomplirait pas ; cependant elle n'a sur l'acte qu'une influence critique et d'après coup.

Je veux seulement, sans me permettre aucun commentaire, placer ces lignes en épigraphe à l'histoire de ces dernières années, afin que l'on juge les événements à leur lumière. Et j'ajoute encore ce dernier aphorisme :

Avec toute son intelligence, l'homme, s'il n'avait pas son instinct de bête, ferait dans le monde une bien pauvre figure.

§

Je veux signaler ce livre de M. Roger Boutet de Monvel : **Grands Seigneurs et Bourgeois d'Angleterre**, qui nous restitue l'atmosphère intellectuelle de Londres à la fin du dix-huitième siècle. Voici Selwyn, l'ami de Walpole et de Mme du Deffand, dont la fille adoptive, Mimie, fut la mère de Milord l'Arsouille ; voici la délicate et singulière miss Burney, l'auteur d'*Evelina* et de *Cécilia*, romans oubliés, au sujet desquels Johnson, le grand critique du moment, déclarait que miss Burney avait éclipsé Fielding et que Richardson lui-même, s'il n'avait pas eu le bon esprit de mourir plus tôt, eût trouvé à qui parler. Nous entrons aussi avec miss Burney à la cour bourgeoise et ennuyeuse du triste George III. Très émouvante encore la silhouette et la vie de Beckford, que je ne connaissais que par son étrange *Vathek*, que préfaça si miraculeusement Mallarmé.

JEAN DE GOURMONT.

## *SCIENCES SOCIALES*

Wilbois et Vanuxem : *Essai sur la conduite des affaires et la direction des hommes*, Payot, 4 fr. 50. — Bertrand Thompson : *Le système Taylor*, Payot, 4 fr. 50. — Georges Palante : *Du nouveau en politique !* Duperret, Paris, 0 fr. 50. — Memento.

Le livre tout à fait remarquable de MM. Wilbois et Vanuxem, **Essai sur la Conduite des affaires et la Direction des hommes**, met bien en relief, d'après les idées de M. Henri Fayol, l'importance dans le monde de la production de ces qualités d'intelligence générale qui sont tout autres que les qualités techniques de l'ouvrier ou du grand savant. Le haut directeur d'une affaire industrielle ou commerciale doit savoir « administrer », ce qui comprend cinq éléments : prévoir, organiser, commander, coordonner et contrôler ; et bien que ces choses-là, suivant la croyance vulgaire, ne s'apprennent pas, ou s'apprennent vite, ou s'apprennent sans qu'on s'en doute par l'expérience de chaque jour, il importe cependant énormément de les apprendre méthodiquement, et on pourrait dire scolastiquement, en sachant les procédés qu'on a employés pour les réaliser (programme d'action, tableau d'organisation, passerelles

entre services, conférences hebdomadaires des chefs de service, etc.) et en réfléchissant sur ces procédés et surtout sur l'esprit dans lequel il faut les appliquer, car la conduite des affaires et la direction des hommes sont surtout matières d'esprit, de psychologie.

Le grand administrateur, dans le monde des affaires comme dans les services publics, doit être un psychologue, et on ne peut être un psychologue qu'en étant un homme d'intelligence générale, synthétique et pratique. Ceci bien entendu n'est pas mettre le grand administrateur au-dessus du grand penseur, du grand artiste ou du grand inventeur, c'est dire seulement qu'il y a plusieurs sortes de haute intelligence, et que celle d'Aristote, de Léonard de Vinci ou de Pasteur, quelque géniale qu'elle soit, ne les empêcherait pas de faire faillite dans le monde des affaires ou de paralyser leur service dans le monde administratif. A ce propos, il convient de remarquer que ce mot administrer s'applique à des choses très différentes et que l'administration d'une affaire industrielle ou commerciale n'a de commun que la psychologie justement avec l'administration d'un service public (j'entends un vrai service public, armée, police, tribunaux, écoles, et non un service industriel géré par l'Etat, arsenaux, manufactures, chemins de fer, postes, etc.). Dans les premiers, qui sont des organes de sécurité, de sociabilité, de surveillance, d'études, les procédés préconisés par M. Fayol ne sont pas aussi nécessaires que dans l'industrie ou ne doivent pas être appliqués comme dans l'industrie ; l'usage des passerelles, par exemple, pourrait avoir de gros inconvénients dans un milieu strictement hiérarchisé comme une armée, et la conférence hebdomadaire des chefs de service ne donnerait pas grand'chose dans une administration centrale de ministère. La collaboration ordinaire même se comprend différemment entre associés économiques et entre collègues administratifs : un directeur de ministère désapprouvant la politique de son ministre, rachat de réseau, laïcisation d'école, flotte d'Etat, tarif douanier, ne lui parlera pas comme un directeur d'usine parlera à son conseil d'administration, construction d'usine, achat de machine, suppression d'agence, etc. Mais les grandes règles posées par M. Fayol n'en seront pas moins aussi justes et aussi utiles dans un domaine que dans l'autre : unité de direction, programme d'action, vue synthétique des choses, tenue des hommes, et aussi haute moralité et dévouement professionnel, toutes ces qualités sont celles qui font le grand administrateur, le grand homme d'Etat. Le malheur est que trop souvent les gens qui sont à la tête des affaires tant privées que publiques, étant spéculateurs ou politiciens, en manquent, et c'est donc un vrai service que MM. Wilbois et Vanuxem nous rendent à tous en nous disant combien elles sont indispensables.

§

L'ouvrage de M. Bertrand Thompson sur **Le système Taylor** complète celui de MM. Wilbois et Vanuxem. Il y a en effet pas mal de rapports entre les idées de M. Fayol, dont ceux-ci se font les apôtres, et le *scientific management* qu'avait préconisé Taylor et que son admirateur, M. B. Thompson, élargit d'ailleurs beaucoup, comme pour venir à la rencontre de M. Fayol. L'ingénieur Taylor avait surtout étudié des procédés mécaniques facilitant et abrégeant le travail; nous faisons tous du taylorisme sans nous en douter quand nous mettons notre encrier à droite au lieu de le mettre à gauche, ou quand nous plaçons à portée de la main nos carnets d'adresses ou autres livres usuels; il est possible que l'ouvrier américain eût ainsi besoin qu'on lui mâchât la besogne et qu'on lui expliquât comment il fallait s'y prendre pour ne pas trop se baisser ou se déplacer en faisant un travail donné, mais nos ouvriers parisiens n'ont vraiment pas besoin qu'on leur révèle certaines évidences, et comme les patrons n'avaient parlé de taylorisme que pour intensifier la production sans augmenter la rémunération, on comprend que ledit taylorisme n'ait pas eu bonne presse dans les milieux ouvriers; mais ces milieux se rendront compte que les calculs trop intéressés n'ont qu'un temps et que les salaires finissent vite par se proportionner aux produits; alors les vraiment bons travailleurs rendront justice au *scientific management* de Taylor. Quant à celui de Fayol, et aussi un peu de Thompson, c'est à l'ingénieur plus qu'à l'ouvrier qu'il s'adresse, s'efforçant de développer non pas les qualités mécaniques du simple artisan, mais les qualités directrices et organisatrices du chef. J'ai dit combien celles-ci étaient importantes. Mais il y en a d'autres plus importantes encore et qui sont également nécessaires au chef et à l'ouvrier, au grand directeur et au dernier des manœuvres, c'est le goût du travail et le culte de la probité, celle-ci entendue dans son sens le plus large. Il y a des façons de saboter le travail, pour le patron comme pour l'employé, dont tout le monde devrait s'abstenir, et il y a également des paresses que chacun devrait tenir pour absolument déshonorantes. La devise *Vive labeur !* que portait je ne sais plus quelle famille, celle de Jeanne d'Arc je crois, devrait être la devise de tout être humain ; et, plus que jamais, nous devrons aimer et intensifier notre travail, et exiger aussi qu'il soit justement rémunéré, cela va sans dire. Travailler, gagner et produire, hors de cela pas de salut.

§

L'imminence des élections donne un prix particulier à la brochure de notre collaborateur Georges Palante, **Du nouveau en politique!** Le sous-titre explique la pensée de l'auteur : *Des problèmes*

*nouveaux, des partis nouveaux, des hommes nouveaux!* ce qui ne fait que rajeunir l'ancienne formule de Gambetta : « A une situation nouvelle il faut des hommes nouveaux. » Je crois en effet qu'on attache beaucoup trop d'importance à la stabilité en matière politique et qu'on ne fait pas assez sa part à la variété. Si l'on veut détruire l'esprit politicien, qui n'est pas autre chose que l'esprit d'établissement professionnel chez les issus du scrutin, il faut favoriser le changement, et le plus efficace moyen pour cela serait d'interdire la rééligibilité. Des députés non rééligibles, mais désignant en fin de législature les meilleurs d'entre eux pour former en partie le Sénat de la législature suivante, ce serait une conciliation parfaite de la variété et de la stabilité. A ceci on objecte qu'une Chambre composée d'hommes nouveaux manquera de prestige, d'autorité, de compétence, et que le système actuel a du moins l'avantage de faire l'apprentissage technique de la catégorie sociale dans laquelle se recrutent nos hommes d'Etat; mais, d'une part, ces hommes d'Etat, dans le système que j'esquisse, et que ne désapprouverait pas M. Georges Palante, se retrouveraient dans le Sénat, et d'autre part la Chambre elle-même ne serait dépourvue ni d'autorité ni de compétence, si les candidats hommes nouveaux se recrutaient parmi les vraies valeurs sociales non politiciennes, ainsi que parmi les anciens députés, qui ne seraient tout de même pas exclus à perpétuité des Chambres représentatives pour être non rééligibles en fin de législature. Mais cette non rééligibilité me semble une condition *sine qua non* de l'amélioration de nos mœurs politiques. Tous nos maux depuis cinquante ans viennent de ce souci de la réélection, des surenchères honteuses en fin de session, et nous venons d'en voir encore un exemple. Cette Chambre expirante qui déconcerte tout jugement, qui, élue en 1914 dans les pires conditions et formée en partie des pires éléments, dont on pouvait attendre les pires folies et les pires trahisons (qu'on pense à ce qui aurait pu se produire si Caillaux avait encore été au pouvoir au moment de la déclaration de guerre, et il n'en était tombé que quelques jours auparavant et par suite d'un incident imprévu, *felix scelus!*) et qui cependant s'est conduite pendant toute la guerre d'une façon qu'on peut dire admirable, cette Chambre, dis-je, a recommencé, dès la clôture de l'armistice, à se livrer à toutes les manœuvres les plus fâcheuses, parce que le spectre de la réélection se dressait à son horizon. La loi des huit heures, si inutile et si dangereuse, et que les autres peuples se sont bien gardés d'appliquer, ne s'explique que par le souci électoral, comme s'expliquait pendant la guerre même la loi des loyers et même la loi du moratorium. Chez le politicien moderne tout est subordonné à la réélection, et c'est en l'interdisant qu'on supprimera flagorneries et gabegies; je suis persuadé que nos pires lécheurs de bottes électorales prendraient

quelque conscience de leur dignité personnelle et quelque souci de l'intérêt général s'ils savaient qu'ils ne peuvent pas se présenter deux fois de suite aux élections. Cette question de la non-rééligibilité des députés sortants, combinée avec un recrutement nouveau des sénateurs assurant dans la Chambre haute la stabilité des compétences (recrutement qui, n'ayant pas de caractère constitutionnel, pourrait être modifié par une simple loi ordinaire), devrait être réglée tout d'abord par le Parlement nouveau.

MEMENTO. — René Lavollée : *Lendemain de victoire*, Alcan, 4 fr. 50. L'auteur, ancien consul général, et à qui l'on doit de très sérieux travaux sur les classes ouvrières, a réuni dans un volume substantiel toutes les solutions qu'il propose aux problèmes du jour : financiers, économiques, démographiques, etc. Ce livre, très judicieux, est à lire et serait à mettre en application. — Dr Binet-Sanglé : *Demain, programme de réformes sociales*, Figuière, 1 fr. 25. Je n'en dirai pas autant de celui-ci ! Ce n'est pas que telle ou telle réponse soit insignifiante, certes non ! Je vois notamment, n° 2 du chapitre X, la « Création d'un haras humain national » qui me semble de la plus séduisante perspective pour les heureux étalons qui y seront attachés. On ne se plaindra plus, dans ce petit coin-là, de la crise du recrutement des fonctions publiques, car les candidats feront queue, si j'ose dire, à la porte de la salle d'épreuves. — Jean Finot : *Prolongeons la vie!* Figuière, 2 fr. Ceci est moins hardi, mais plus consolant encore. Il paraît qu'à 70 ans l'homme est à peine à la moitié de sa carrière vitale et qu'il peut vivre jusqu'à 200 ans. Acceptons l'augure, d'autant que pour éloigner la vieillesse de trente à quarante ans il suffit d'une vingtaine de minutes par jour d'exercices physiques ; franchement, c'est à la portée de toutes les bourses. Quant à l'idée, très consolante aussi, que les centenaires sont contagieux, on devrait bien l'inculquer à certains ruraux ou même urbains qui traitent leurs vieux parents un peu comme les Fidjis ou Maoris traitent les leurs. — Comte de Canisy : *La question ouvrière dans le bassin de Briey*, Payot, 4 fr 50. Très intéressante monographie ; l'auteur étudie tour à tour le recrutement et les conditions d'embauchage, les conditions du travail (organisation, salaires, hygiène) et d'existence (logement, nourriture, prévoyance, morale, religion, distractions). Il se prononce en faveur de la main-d'œuvre italienne. En effet, si on attirait en masse nos frères d'outre-monts de ce côté, on pourrait, en surplus, dégermaniser le bassin de la Sarre. — Jacques Civray : *L'avant-guerre comparée en Allemagne et en France*, Perrin, 4 fr. 50. Bon résumé de la situation politique et économique d'avant 1914. Le livre, un peu bref pour un sujet aussi vaste, est écrit avec beaucoup de bon sens et de connaissance du sujet. — S. Herzog : *Le plan de guerre commerciale de l'Allemagne*, Payot, 4 fr. 50. C'est la traduction par M. Antoine de Tarlé, secrétaire général de la Chambre de commerce de Lyon, d'un livre allemand qui a fait quelque bruit et qui aurait dû en faire davantage. On y voit avec quelle perspicacité et ténacité les Allemands, à l'époque où ils avaient encore confiance (le livre de M. Herzog a été écrit en 1914-1915), préparaient leur victoire économique, complément de leur victoire militaire. Le livre avait déjà été traduit en anglais par

M. Hoover, le directeur du ravitaillement américain, qui en avait bien compris l'importance. Même après la défaite des Allemands, il est à étudier; on ne prendra jamais assez de précautions contre le kaisérisme germanique de paix comme de guerre. — Yves Guyot et autres : *Le Libre échange international*, Alcan, 2 fr. Voici la véritable solution du problème du commerce international. Le grand argument du protectionnisme était la sécurité nationale, et, en effet, en face d'une Allemagne prête à nous sauter à la gorge, il fallait défendre contre elle toutes nos industries vitales. Mais maintenant, avec le régime de paix garanti par la Société des Nations, l'argument tombe, et il n'y aura pas plus de raisons de maintenir les barrières entre pays que jadis les douanes entre provinces.

HENRI MAZEL.

## QUESTIONS COLONIALES

Programmes coloniaux. — Memento.

**Les programmes coloniaux** sont à la mode. Après M. Louis Vignon (1), voici M. Lucien Hubert, sénateur des Ardennes, M. Henri Lorin, publiciste colonial, et le ministre des Colonies lui-même qui se mettent de la partie. Nous n'avons pas de bateaux pour acheminer la production coloniale, normale ou intensifiée, peu importe, vers la métropole, pas de bateaux pour rapatrier les colons et les fonctionnaires fatigués par un long séjour ou pour conduire à leur poste colonial colons et fonctionnaires qui attendent des mois durant leur embarquement à Bordeaux ou à Marseille. Nous n'avons pas de capitaux privés ou d'Etat pour doter enfin les colonies de l'outillage économique qui leur est nécessaire pour vivre et se développer. Nous n'avons pas... Mais, je m'arrête. Puis-je, en effet, me lamenter alors qu'à défaut de tout cela qui nous manque nous avons des programmes coloniaux ?

M. Lucien Hubert (2) estime que la politique coloniale à laquelle on doit maintenant s'attacher se résume en cette formule : « Faire outre-mer de la politique économique au sens le plus large du mot. » Pour cela d'abord il faut procéder à un « inventaire complet, précis de nos richesses coloniales ». Ici, M. Lucien Hubert constate que le ministère des Colonies n'a pas su dresser l'inventaire réclamé. Evidemment, mais en avait-il les moyens ? Le Sénat a créé une commission pour s'occuper de la question. Une fois de plus, on verra de braves politiciens, parfaitement intentionnés, mais ignorants plus que des carpes, se faire fabriquer des rapports par de non moins braves fonctionnaires métropolitains ou coloniaux. Le Sénat, certes, eût été bien mieux avisé en donnant au ministre des Colonies les

(1) Louis Vignon : *Un programme de politique coloniale*. (Cf. *Mercure de France*, 1-IX-1919.)

(2) Lucien Hubert : *Le programme colonial d'après guerre*, dans la *Revue hebdomadaire* du 30 août 1919.

crédits et l'approbation nécessaires au bon fonctionnement de son département. Les richesses coloniales bien dénombrées, il faut les transporter — voilà bien les bateaux ! — Pour intensifier la production de ces richesses, il faut donner aux colonies un « équipement économique » complet. M. Lucien Hubert envisage encore la nécessité d'une bonne propagande coloniale métropolitaine, d'une organisation pratique du travail aux colonies, etc., etc. ; puis il conclut en affirmant que « nous ne réussirons aux colonies qu'en reprenant la formule du maréchal Foch : l'unité de front. » La politique coloniale de demain consistera à unifier les efforts, sinon, elle ne méritera pas le nom de politique. Le problème se ramène, en somme, à réaliser aux colonies *coordination de vues et d'efforts*. Cette coordination est nécessaire en ce qui concerne notre politique indigène et plus spécialement notre politique islamique. La logique s'insurge contre le compartimentage entre le ministère des Affaires étrangères, celui de l'Intérieur et celui des Colonies de la gestion de la France africaine. La création d'un ministère de l'Afrique et des Colonies s'impose, grand ministère colonial qui nous donnerait une « politique impériale » dans le meilleur sens du mot. Mais, aux yeux de M. Lucien Hubert, pour dégager « les principes directeurs de cette politique impériale », il ne suffit ni d'un ministre des Colonies à compétence étendue, ni de services techniques nombreux, ni de bureaux fortement documentés. Il faut une assemblée vivante, instruite des choses d'outre-mer et soucieuse de réalisations pratiques. Un *Conseil Colonial* est le complément indispensable de tout ministère des Colonies digne de ce nom... Quel serait le rôle de ce Conseil Colonial ?

Cette assemblée, qui devrait être peu nombreuse et comporter, tout comme les Conseils Généraux, une commission permanente de quatre ou cinq membres, n'aurait pas à administrer, mais à signaler au ministre les questions à étudier et à lui apporter des suggestions sur les modalités grâce auxquelles les dites questions pourraient recevoir une heureuse solution. Le Conseil Colonial remplirait, en outre, le rôle d'un Conseil d'Etat colonial à l'égard de la législation applicable outre-mer. Ce serait comme le régulateur administratif de la grande administration coloniale française.

Je n'éprouve à l'encontre du *Conseil supérieur des Colonies*, qui reprendrait ainsi sous le pseudonyme de Conseil Colonial, une nouvelle vie, aucune animadversion. Il me paraît seulement regrettable que M. Lucien Hubert, pour complèter la *valeur pratique* de ses suggestions, pour la plupart excellentes, n'ait pas pris la peine de rédiger un projet de texte organisant son Conseil Colonial. S'il avait pris cette peine, il aurait aussitôt constaté, comme le constata en 1909 la Commission chargée de réorganiser le Conseil Supérieur des

Colonies (1), que lorsqu'on veut créer une assemblée de ce genre, une question préjudicielle se pose, savoir : ses décisions seront-elles des avis ou des ordres, lieront-elles ou ne lieront-elles pas le ministre ? Si ses décisions n'ont pas un caractère impératif et sont dépourvues de sanction, le nouveau Conseil Colonial ne constitue qu'une commission de plus à ajouter aux deux ou trois cents déjà existantes. Si, au contraire, ses décisions sont purement et simplement exécutoires, le ministre des Colonies et ses bureaux peuvent s'en aller aux champs. Ils n'ont plus rien à faire qu'à contempler de leur retraite une Assemblée irresponsable, un petit soviet où, naturellement, les intérêts particuliers joueraient leur rôle, exerçant toutes les prérogatives de l'exécutif. Et ainsi, une fois de plus, voulant faire régner l'ordre, on aurait instauré le désordre.

Pour M. Henri Lorin (2), au point de vue colonial, notre tâche est triple en ce moment :

Eclairer l'opinion française sur les colonies, encourager sur place la production coloniale, c'est-à-dire enrichir nos résidents et nos sujets d'outre-mer : enfin, assurer des communications surtout nationales qui fassent du commerce franco-colonial une affaire autant que possible domestique : l'assainissement de notre change n'y est pas moins intéressé que l'équilibre de nos énergies, trop souvent détournées vers des mirages étrangers et dont il convient de nous montrer plus économes et meilleurs éducateurs désormais.

M. Lorin préconise une politique « d'hygiène générale », de puériculture, qui assure à nos sujets indigènes souvent débiles une sorte de promotion corporelle inséparable de la promotion intellectuelle et morale que nous désirons pour elles. Il souhaite qu'on établisse un plan d'ensemble pour l'outillage économique de nos colonies. Il plaide enfin en faveur de la construction de voies ferrées transafricaines, et il termine son intéressante esquisse en constatant la nécessité de poursuivre et de mener à bien, à propos de notre outillage colonial, « la conversation avec les Etats étrangers ».

Aujourd'hui, écrit-il, nous manquons de fret maritime, parce que nous n'avions pas de politique de marine marchande avant la guerre, mais aussi parce que, pendant la guerre, tous nos chantiers de constructions navales ont été affectés à des travaux militaires, dans l'intérêt commun des alliés. La justice demande que des cessions de fret nous soient consenties par ceux qui, contrairement à nous, ont pu continuer à construire : une partie de ce tonnage devra être immédiatement mise à la disposition de nos colonies. Nous pourrions en augmenter le rendement par des accords de transport avec d'autres nations coloniales, dont la gêne est comparable à la

(1) Présidé par M. Eugène Etienne.

(2) Henri Lorin : *Esquisse d'un programme colonial*, dans la *Revue Economique Française*, publiée par la Société de géographie commerciale de Paris, numéro de janvier-avril 1919.

nôtre : la Belgique, le Portugal, sans doute aussi l'Espagne ; des voyages spéciaux d'abord, des itinéraires réguliers ensuite associeraient très heureusement ces divers intéressés : de telles combinaisons seraient à la fois d'une pratique lucrative et d'un bon exemple.

Le ministre des Colonies eut, à son tour, lors de la discussion des clauses coloniales du Traité de Paix devant la Chambre des députés (1), l'occasion de formuler un programme d'action dans notre empire d'outre-mer. Dans l'ordre indigène il s'attacha à établir *l'esprit nouveau* dans lequel nous devions veiller à la situation particulière créée aux colonies par ce fait que des milliers d'indigènes sont venus combattre en France et sont ensuite rentrés chez eux avec des conceptions modifiées et élargies. Dans l'ordre administratif, il se déclara partisan de la plus grande autonomie laissée aux colonies. Dans l'ordre économique, il annonça qu'un programme de navigation et de transports était prêt. Quant aux travaux divers d'aménagement de notre empire :

Ce sont là, comme disent les Anglais, prononça M. Henry Simon, des travaux d'empire. C'est donc à l'empire d'en assurer la réalisation sous réserve, s'il y a lieu, de prévoir, dans l'avenir, certains remboursements... Nos budgets futurs, et, je l'espère, le budget extraordinaire des travaux publics de 1920, comporteront les crédits nécessaires ; l'essentiel est de ne pas s'attarder. Attendre, comme autrefois, que les colonies, par leur seul et lent développement, puissent réaliser ces travaux, c'est une règle périmée dont la prudence cache mal le péril et les erreurs.

Ainsi, parlementaires pris individuellement, publicistes et ministres sont d'accord sur les programmes d'action coloniale. A rapprocher même leurs idées respectives on constaterait vite qu'elles ne diffèrent guère que dans la forme. Le fond est identique. Il n'en peut guère d'ailleurs être autrement et tous, en présence de besoins nettement manifestés, ne peuvent que s'entendre sur les satisfactions à y appliquer, cependant que le chœur chante dans la coulisse : « Des bateaux ! des bateaux ! »

Mais si cette unanimité dans les vues, dans les conceptions et même dans les désirs est touchante et de nature à nous induire en optimisme, comment, hélas ! ne pas trembler quand on constate l'état d'esprit général du Parlement, lequel traduit fidèlement, — n'ayons pas d'illusions à cet égard, — celui de l'opinion publique française en ce qui touche les colonies ?

Cet état d'esprit du Parlement s'est révélé sans la moindre pudeur, — parlons comme Marat ! — en deux circonstances récentes. D'abord dans la séance de la Chambre du 17 septembre 1919, au cours de laquelle le ministre des Colonies donna les motifs pour lesquels la Conférence de la Paix priva l'Allemagne de ses posses-

(1) Séance du 17 septembre 1919.

sions d'outre-mer. M. Henry Simon fit là un excellent exposé, rappelant notamment ce qu'était le pangermanisme colonial avant la guerre et démontrant sans peine que « chasser les Allemands de leurs colonies ce n'était pas seulement protéger les populations indigènes contre eux, c'était prendre une assurance contre le risque d'une nouvelle guerre ». J'ai moins goûté le préambule dans lequel le ministre affirma que si l'Allemagne était privée de ses colonies, c'était *surtout en raison de son indignité colonisatrice*. Pourquoi chercher un motif sentimental ? Le faire valoir, écrivais-je déjà au début de cette année (1), « ce serait permettre à tel diplomate neutre « inspiré » d'évoquer certains souvenir empruntés à ces *scandales coloniaux* si abominablement exploités avant la guerre contre la colonisation française ou belge au Congo, au temps où toutes les revues indigénophiles de France et d'Angleterre inséraient complaisamment la prose humanitaire du sieur Edmund Morel... »

Je pensais *qu'un étranger* évoquerait ces souvenirs. Je me trompais : dans la séance du 17 septembre il s'est trouvé plusieurs Français, députés socialistes, pour les rappeler triomphalement. Ces pauvres gens éprouvent, on dirait, une volupté sadique à nuire à leur pays et à le salir. M. Jean Bon, insupportable primaire, évoqua l'affaire Toqué. Il regretta « qu'il y eût si peu de chemins de fer dans nos colonies », et, afin que nul ne pût plus douter de son ignorance, il demanda au ministre des Colonies pourquoi « on avait laissé toute la Nigéria aux Anglais ». Un autre honorable, du nom de Claussat, proclama, on ne sait pourquoi, que « les femmes étaient frappées de stérilité aux colonies ».

Rien de plus lamentable que le spectacle de ces individus qui s'intitulent représentants du peuple et s'autorisent de ce titre pour parler de toutes choses avec incompétence et mauvaise foi !

Une seconde révélation fut la séance du 4 octobre dernier au cours de laquelle, à propos de l'article 124 du Traité de Paix, M. Maurice Viollette offrit à cette Chambre toujours friande de scandale et de fumier une copieuse évocation de l'affaire de la N'Goko-Sangha. Certes, cette séance en dit plus long sur l'état d'esprit parlementaire que toutes les satires d'un Maurras, d'un Léon Daudet ou d'un Barrès. Il faut en lire le compte rendu au *Journal Officiel!* M. Viollette accuse, stigmatise et affirme. M. Pichon rétorque et nie. M. Briand confirme, M. Piou et M. Viviani « se souviennent mal ». Finalement, il semblerait qu'il ne restât rien des imputations de M. Viollette, qui s'accorde avec MM. Pichon et Charles Dumont pour célébrer la mémoire de feu M. Georges Trouillot. Or la motion de M. Viollette reçoit l'approbation du Gouvernement et de toute la

(1) *Mercure de France*, 1er mars 1919.

Chambre. Combien je plains les historiens de l'avenir s'ils sont soucieux de quelque logique !

Ah ! des programmes d'action coloniale, parlementaires, publicistes et ministres pourront en élaborer de plus superbes et de plus magnifiques encore. Mais de quoi tout cela servira-t-il si un Parlement hostile et incompréhensif s'oppose systématiquement aux moindres réalisations et si les rares hommes désireux d'agir dans l'intérêt général sont paralysés par la crainte du scandale et de la calomnie ?

MEMENTO. — M. Henry Dugard continue la série de ses excellents ouvrages sur le Maroc. *Le Maroc de 1919* (Payot, éditeur) contient d'utiles indications pour tous ceux qui sont tentés de chercher fortune en ce pays.

M. Louis Barthou, dans la *Bataille du Maroc* (Edouard Champion, éditeur), peint à larges traits l'œuvre de guerre, l'œuvre politique et économique du général Lyautey.

Le capitaine Kuntz, sous ce titre : *Conduite des opérations coloniales* (Charles Lavauzelle, éditeur), établit les grandes lignes de la technique pratique moderne à l'école des maîtres du Maroc.

M. Alphonse Séché, enfin, dans *Les Noirs* (Payot, éditeur), nous entretient, *d'après des documents officiels*, de l'âme des Sénégalais, de leur héroïsme.

CARL SIGER.

## *LES REVUES*

*Anglo-French Review* et *l'Eventail* : Remy de Gourmont, d'après M. R. Aldington et M. A. Rouveyre. — *La Revue Hebdomadaire* : « Les après-midi au Palatin », par M. A. t' Serstevens. — *Le Divan* : « Degas », selon M. Daniel Halévy. — *Le Monde Nouveau* : une simple phrase de M. H.-G. Wells. — Memento.

La revue franco-britannique **Anglo-French Review** (octobre) contient une étude de M. R. Aldington sur *Remy de Gourmont*, qui assemble d'excellentes remarques sur le poète, le romancier, le grammairien et l'essayiste.

L'universalité de Gourmont, son goût de l'exactitude scientifique, ses raffinements de style, l'aérienne fantaisie de sa philosophie, M. Aldington les note avec un sens critique dont manquèrent la plupart de nos contemporains notoires. Autrement, ils auraient préparé les voies académiques, de sorte que Gourmont eût porté l'habit vert, tout comme M. Taine, par exemple, avant de parvenir à la grande immortalité que confèrent les œuvres.

Dans **l'Eventail** de Genève (15 octobre), M. André Rouveyre, par le dessin écrit et le trait, évoque Remy de Gourmont. C'est le très émouvant souvenir d'un véritable grand homme vu par un artiste infiniment sensible et qui a la pudeur de l'affection. M. Rouveyre montre le Gourmont des dernières années, celui qui, cédant à

la douce violence de miss Nathalie Clifford-Barney, hantait un peu le monde, au moins le salon où cette femme de goût reçoit avec l'intelligence du cœur et de l'esprit, sans dessein d'en mener tapage dans la presse.

Les billets précieux de miss Barney créent l'atmosphère qu'il faut, dans l'hommage de Rouveyre à Gourmont, pour situer celui-ci, comme il était rue Jacob«, dans son apothéose et dans son bonheur ».

Mais voici une évocation très juste de Gourmont au *Mercure*, dans la vieille maison qu'il a contribué tellement à grandir.

Quand je songe à tout le temps qu'on passait à bavarder rue de Condé ! Gourmont serait bien surpris maintenant où la maison est devenue éperdument laborieuse ! Lui qui venait là, le soir, à pas menus, s'asseyait en bas chez Léautaud, puis, quand l'heure arrivait de la libération du patron, montait chez lui, s'asseyait dans son même fauteuil auprès de Vallette, où il ne faisait pas bon qu'un étranger s'assît dès 6 heures du soir !

Et dans cette vieille pièce au curieux parquetage ancien de l'hôtel de Beaumarchais, entre chien et loup, le jour tombant, on distillait à trois ou quatre conjurés un poison délicieux tour à tour pour l'intelligence et pour le cœur, et servi à l'un par l'autre.

Gourmont ne parlait pas, ou peu, — d'ailleurs gêné par une certaine difficulté physique d'élocution — et puis possédé, on le sentait bien, par la grouillante vie intérieure du silence — tous ces astres foisonnants que la nuit apporte à mesure qu'elle est profonde. — Quelques mots parfois, mais courts et significatifs, et seulement pour ceux qu'il savait sensibles.

Son aphonie volontaire ne laissait pas de surprendre l'importun qui l'interpellait. On voyait bien, quoiqu'il ne bougeait, qu'un tel toupet dépassait sa faculté de comprendre.

Entre soi, s'il ne parlait guère, et seulement très succinctement, par contre, il écoutait ses amis avec une courtoisie et une veine d'attention extrêmement généreuses. — Ainsi j'ai senti, pour moi-même souvent, de l'indignité à ébranler par ma confiance et mes paroles une si belle mécanique d'intelligence et de sensibilité. Quand je le voyais, je parlais peu, à cause de cela — et, souvent et longtemps, on était là, en « chiens de faïence », à nous considérer tranquillement dans une divination réciproque, un commerce muet de deux vieux chasseurs de vérités — d'apparences de vérités...

Regrettant que je n'aie pas connu les yeux de Verlaine, il me disait qu'ils étaient extraordinaires, comme un ciel bleu où passaient des nuages clairs. Mais ceux de Gourmont lui-même ? Quel bonheur a celui se souvenant qu'ils posèrent dans les siens leur lumineuse lucidité ! La sérénité parcourait sa face malgré la dévastation du foudroiement corporel. La bleuité d'acier du regard fixait et ravissait par son étonnante spiritualité, touchant le noyau même de notre être, ou arrêtant soudain quiconque d'une épouvantable indifférence qui le jetait au néant.

Nous ne saurions ne pas reproduire ce passage relatif aux rapports de Gourmont avec Anatole France :

J'aurais pu assister à la rencontre tardive de Gourmont et de France. J'avais connu autrefois celui-ci avec mon vieil ami le peintre La Gandara ; j'allais quelquefois voir France. Il était vraiment très bienveillant — pour sa curiosité plutôt que pour moi-même, je suppose ; — trouvant à son goût mes dessins, il m'en manifesta, de cette « amitié » dont il a si commodément l'économie, départ et retour. Jamais je ne vis de personnage plus abondant de paroles, ni chez qui elles soient autant animées par un habituel procédé d'artifice. Au commencement que je le connus, il avait quelque simplicité, mais, par la suite, le naturel revint, il ne s'intéressait qu'à ses propres discours, doucement uniformes, toujours dans la même manière prédicante, quelle qu'en fût la matière. Cela lasse vite et ne retient longtemps la confiance, la sympathie ou l'intérêt.

Il m'avait demandé de lui faire connaître Gourmont, de l'amener à la villa Saïd, disant qu'il l'admirait beaucoup et serait heureux de le recevoir. Mais j'avais en ce moment-là autre chose à faire, et puis je trouvais quelque indécence à déranger Gourmont de son laboratoire ; que France, chargé d'une gloire universelle et brillante, mondain et académicien méprisant le Monde et l'Académie, ce qui est le comble même de l'affirmation personnelle de cette gloire, comme on sait, je trouvais, dis-je, qu'il pouvait se déplacer lui-même et venir saluer Gourmont dans sa cellule de la rue des Saints-Pères. En tous cas, je n'avais pas le goût de provoquer le contraire ; et, malgré qu'Edouard Champion, qui savait la demande que France m'avait faite, me la rappelait, je laissai cela tranquille ; si bien que Champion se chargea de mener Gourmont chez le dieu.

France fit, paraît-il, beaucoup de compliments, néo-grecs sans doute, et se montra plein de civilité et d'érudition. Enfin je vois très bien cette affaire menée au théâtre par Molière. Gourmont, qui m'en parla ensuite, moitié ingénu et rougissant, trouvait qu'il avait été très aimable.

— *Il a promis à Gourmont qu'il lui rendrait sa visite*, m'avait annoncé Champion. De fait, Gourmont, un peu plus tard, me dit : « *Il est venu... il s'est assis là .. où vous êtes...* » ô vanité ! vanité enfantine !... Et comme je faisais mine (je ne pouvais m'empêcher de comparer France à Gourmont) de donner quelques réserves sur l'originalité foncière de France : « *Non, non*, dit-il, *je ne trouve pas : c'est bien... c'est bien...* ».

Comme, cette fois encore, Gourmont avait raison ! Où M. Rouveyre voit la faiblesse d'une « vanité enfantine », il y a la supérieure clairvoyance de Gourmont lettré, philosophe, styliste, rendant hommage à Anatole France, son grand aîné, styliste, philosophe et lettré, parvenu en toute justice à la gloire universelle où Gourmont entrait seulement, par un injuste retard.

§

**La Revue hebdomadaire** (27 septembre) a publié « Les Après-midi au Palatin » de M. A. t'Serstevens. C'est une méditation d'une quinzaine de pages. Elles sont parfaites de forme et d'un charme nouveau par la qualité du détail, toujours exact et frappant, dans un décor classique choisi en antithèse à des idées originales qui pénètrent l'avenir. Cela rejoint le divin Renan de *La Prière sur*

*L'Acropole* par la valeur exceptionnelle de l'art d'écrire et de penser. En des temps meilleurs, ces cinq cents lignes de prose sans une tache, qui émeuvent les sens et l'intelligence, suffiraient à classer leur auteur dans l'admiration unanime des vrais écrivains et des dilettantes éclairés. Il ne faut pas trop médire de notre temps, cependant, puisque ces belles pages ont été imprimées. En voici plusieurs extraits :

Il me semble, en effet, que notre époque n'a pas assez de confiance en elle-même. Nous entourons les œuvres du passé d'un culte presque fétichiste; nous entretenons les moindres reliefs des civilisations qui ont précédé la nôtre ; nous mettons plus de soins à consolider les ruines qu'à provoquer de la création nouvelle. En vérité, c'est un signe de notre faiblesse et de notre impuissance. Nous nous attachons à ces vestiges, parce que nous sentons vaguement que nous ne sommes pas capables de les remplacer.

Les hommes dont nous perpétuons les œuvres n'étaient pas si prudents. Ils détruisaient, d'un cœur léger, pour faire de la place à de jeunes conceptions, ou parce qu'ils avaient besoin, tout simplement, de terrains ou de matériaux. Ils démolissaient les monuments antiques, avec une âme joyeuse de barbares, et construisaient, sur les fondations mises à nu, des édifices plus conformes à la vie sociale de leur temps. Presque toutes les églises de Rome sont bâties avec les marbres des anciens temples et ne sont pas moins belles que les temples abolis. Ces hommes se trompaient quelquefois, mais ils étaient féconds et généreux. Ils avaient en eux-mêmes une claire confiance. Ils se sentaient des muscles sûrs et des volontés indépendantes. Ils ne respectaient rien des œuvres du passé ; ils les adaptaient au présent qu'ils aimaient comme on doit aimer la vie.

Les Papes, ayant pris l'héritage des Césars, confirmaient l'autorité chrétienne par des œuvres chrétiennes. Ils firent de ce Forum une carrière : on transféra les colonnes dans la nef des églises, les corniches à Saint-Laurent, les mosaïques à la Majeure, les tuiles de bronze à Saint-Pierre, et l'on fit de la chaux avec le reste. Il y a, dans Sainte-Marie-l'Antique, une statue de marbre encastrée dans la muraille, la tête en bas, et qui sert de pierre angulaire.

C'est ainsi qu'ils ont fait la Rome admirable de la Renaissance.

Aujourd'hui, la chute d'un monument de jadis semble une catastrophe irréparable et fait gémir les peuples comme une famine. Certes, c'est une famine de l'esprit et une catastrophe pour notre misère intellectuelle ; c'est un vide nouveau que personne n'ose remplir. Il arrive même qu'on relève une copie. Nous avons des cervelles d'antiquaires et nous réchauffons nos pensées anémiques au foyer des anciennes grandeurs.

Pour moi, vous le savez, très chère, j'aurais baisé les pieds allègres de celui qui traversa la Campagne latine, avec la pioche et la truelle, et qui transporta les pierres vers de nouvelles destinées. Le poids des siècles nous accable, et nous croyons qu'il est meilleur de raffermir des ruines que d'édifier des monuments précaires. Nous avons peur d'affirmer notre existence. Nous savons trop de choses.

Mais après nous viendra l'enfant qui ne saura plus rien.

« Je suis las d'admirer les œuvres des autres. Je ne veux plus admirer les œuvres des autres. L'admiration est une vertu passive. » On ne saurait dire que cet aveu rallie M. t'Serstevens à tel auteur de manifestes tapageurs. Nullement, car lui sait ce qu'il veut, où son art le portera. « L'émotion doit être créatrice ; l'art doit être une activité constante », ajoute-t-il. Puis :

La contemplation de l'art est un plaisir de dilettante ou la curiosité d'un homme du métier.

Il y a mieux à contempler de par le monde ; c'est ce que les vieux maîtres ont contemplé eux-mêmes ; je veux dire : la vie qui les entourait, l'animation des faits, des gestes et des pensées, la floraison naturelle, la terre riche en merveilles ! Ces grands morts furent des vivants. Du temps qu'ils travaillaient, ils n'étaient pas les illustrations que nous vénérons d'habitude ; ils n'étaient, dans le fond de leur cœur sincère, que des artisans pleins de zèle et d'émoi, cherchant la beauté à travers les formes existantes, et non dans les formules de leurs devanciers. Ils traduisaient la vie d'après elle-même, avec les matériaux qui leur étaient donnés : la pierre, la couleur, la sympathie des sons et celle des vocables. Ils ne songeaient pas à s'incliner sur des traductions déjà faites ; et s'ils les consultaient, c'était pour y trouver des secrets techniques.

Qu'il serait fécondant que tous les jeunes écrivains, détournés du travail par l'envie d'une réussite immédiate et facile, lussent avec attention ces deux alinéas particulièrement riches de sens :

Je pense que si le monde ancien nous semble aussi jeune, c'est que ses artistes, — c'est-à-dire : les hommes qui transmettent leur temps à l'avenir — eurent l'esprit de synthèse ou d'abstraction, et plus encore le don d'exalter la vie. Ils avaient une vertu que l'analyse étroite nous refuse : ils avaient l'*optimisme* de l'existence. Ils ne peignaient, pour la plupart, que la grandeur et la beauté de leur époque. Ils magnifiaient spontanément les êtres ; bien plus, ils les divinisaient. Ils donnèrent à leurs héros des qualités surhumaines ; ils en firent des figures immenses, conduisant une destinée magnifique, prononçant des apophtegmes fulgurants ; ils construisirent les fastes de leurs chefs comme la charpente solidement nouée d'une belle carène ; nul naufrage n'est possible pour ces fortes nefs.

Ce qu'ils firent pour les hommes, ils le firent aussi pour les choses. C'est ainsi qu'ils nous ont transmis le souvenir de sept Montagnes Romaines, dont ce Mons Palatinus, ondulation de terrain, comme les six autres, de cinquante mètres, à peine, d'altitude. Que n'évoque point le Capitole ? ce monticule que nous apercevons là-bas. Il y a dans ces mots : l'Esquilin, l'Aventin, le Célius, un étincellement prodigieux qui nous aveugle encore. Cette gloire, ce prestige, ce sont les écrivains de ces temps qui les ont faits.

Ecoutons ce conseil : bannissons des livres le « Moi haïssable », legs monstrueux du XIXe siècle, après Rousseau, le Moi des faibles, le Moi des sottes précieuses, qui, pour contempler les parages inférieurs de leur nombril, crient comme des sourdes qu'elles découvrent

le monde. Quelle saine vision, celle de M. A. t'Serstevens à qui nous devons *Les Sept parmi les hommes*, un livre admirable et grand, qui, bientôt, sera célèbre :

Si les anciens ont divinisé la vie sous la forme concrète et corporelle (le geste humain représentant pour eux tous les aspects de la nature), il ne tient qu'à nous de la magnifier sous la forme abstraite et collective, en supprimant le Moi haïssable, et de chanter les grandeurs d'aujourd'hui : comme les purs idéaux qui exaltent les foules et les portent, d'un seul élan, vers la défensive ou la conquête ; comme le Travail, destinée de chacun dans nos États égalitaires ; comme l'Esprit, noblesse dernière sous un régime prolétarien ; comme l'Énergie mécanique, avec tous ses organes : électricité, vapeur, pétrole, fluides inconnus, qui animent le grand corps du monde ; comme l'Unité humaine, la probable fusion internationale, que font prévoir les rapports toujours plus serrés du cosmopolitisme ; comme aussi, puisqu'il faut être opportuniste, notre volonté de Jouissance immédiate, de possession de la terre, qui peu à peu remplace, hélàs ! les visions éclatantes que Dante a célébrées.

Car notre vie, parce qu'elle est la Vie, est aussi belle que l'antique. Elle n'est pas belle dans sa prétendue détresse, mais belle dans sa force. C'est cela, voyez-vous, qu'il faut chanter. C'est en cela que nous serons à notre tour des *optimistes*, et que nous laisserons à l'avenir l'image d'une grande époque.

M. Daniel Halévy donne au **Divan** (septembre-octobre) un essai sur « Degas » qui est le témoignage d'un des rares familiers du grand peintre. L'homme chez celui-ci ne ressemblait en rien à l'œuvre. Il était demeuré fidèle à une éducation classique, attaché à ses poncifs, à des idées caduques, à des formules. En peinture, s'il a toujours vénéré Ingres pour son maître, il a été terriblement vrai, vrai jusqu'à « la diffamation de la femme », selon les mots de M. Halévy, choisissant de la surprendre pour « fixer les basses attitudes du récurage du corps » ; et cela, avec « une étrange grandeur ».

M. Halévy croit que la défaite de 1870 a causé l'amertume du peintre et en a chargé l'œuvre. La menace progressive de la cécité l'aurait ensuite jeté « dans ces abîmes du réalisme où une curiosité, une fantaisie » de « son esprit » l'avait conduit d'abord.

Abîmes où pourtant votre bienfaisant génie n'a pas disparu tout entier. Je le cherche toujours, j'en trouve les traces ; comme au ciel, à travers les nuées basses, la vue saisit une claire échappée, je vois transparaître, à travers les laideurs voulues et répétées avec une obstination puissante, votre fantaisie exquise et votre goût de la composition magnifique. La fantaisie exquise : sa dernière expression, ce sont ces paysages qui firent pendant six mois votre divertissement. Comme vous en parliez, vous qui parliez si peu de votre œuvre ! Vous voulûtes, par grande et singulière exception, les montrer au public. Quel aveu : il y faut penser. Depuis quinze ans vous aviez tout caché ; mais vos paysages, vous avez voulu qu'on les voie.

Le goût de la composition magnifique : sa dernière expression, ce sont les mouvements de danses russes exécutés au pastel vers 1892. En eux vous avez réussi votre premier dessein, qui avait été de représenter par la danse et son décor le geste humain le plus énergique, le plus beau, et de la nature transfigurée.

D'un article de M. H. G. Wells : « Ce que signifie le mot démocratie », publié par le **Monde Nouveau** (septembre) :

Si nous luttons encore contre l'autocratie allemande, sans aucune certitude absolue de victoire, c'est parce que les trois grandes démocraties étaient entre les mains, non d'hommes de valeur, mais d'hommes d'intrigue et de partis d'hommes de second plan.

§

MEMENTO. — *Les Marges* (15 octobre) : — « Henri de Régnier », par M. Pierre Lièvre. — M. P. Leguay : « La vie littéraire sous Louis-Philippe ». — « Le songe de René Bazin », fantaisie par M. P. Billetoy.

*La Nouvelle Revue Française* (1er octobre) : — M. R. Lenoir : « La pensée française devant la guerre ». — Sonnets de M. H. Deberly. — « Le dernier capitaliste », par M. P. Drieu La Rochelle. — Le premier cahier de « La Symphonie pastorale », de M. A. Gide.

*Les Saisons* (automne) : — « M. de Vaugelas », comédie de M. Louis Payen. — « Rodin », par M. A. Delacour.

*La Minerve Française* (1er octobre) : — « Du courage », par M. J. Boulenger. — « Odes et sonnets », par M. P. Camo. — « La culture française en Espagne », par M. Auguste Bréal. —(15 octobre), « Note sur Sainte-Beuve », par M. Paul Bourget. — « Conseils à un poète », poèmes de M. Léo Larguier.

*L'Orient illustré* (15 septembre) : — « Lamartine à Smyrne », par M. Maurice Salzani.

*La Revue Mondiale* (1er octobre) : — « La tombe de nos héros », enquête. — M. J.-M. Renaitour : « L'aviation dans la poésie ». — Poésies de MM. A. Erlande et J. de Perceval. — (15 octobre) : M. Jean Finot : « Pour la grandeur morale des Français. »

*Revue des Deux Mondes* (1er octobre) : « Le Soupçon », un acte, et même un fort mauvais acte, de M. Paul Bourget, un acte d'une audace telle qu'on y voit un fils, « qui a quarante mille livres de rente », ouvrir à la blanchisseuse qu'il a épousée le foyer de sa mère « qui en a, de son chef, cent cinquante mille » !!! La guerre a mûri le vieux talent de M. Paul Bourget. Un des personnages de son acte — et le raisonneur ! — exerce une profession : il est conseiller à la Cour des Comptes. On l'apprend de la propre bouche de la dame aux 150.000 « livres de rente », dès sa première réplique, à quoi le bonhomme répond : « Mais vous preniez un conseiller-maître pour un sinécuriste. » Ainsi, on est immédiatement porté à l'altitude du sublime. On n'en descend qu'avec le rideau. La Comédie Française a reçu ce chef-d'œuvre, naturellement. C'est une nouvelle victoire dans la victoire. — (15 octobre) : « Sainte-Beuve et Adèle Couriard », d'après une correspondance inédite, par M. L. F. Choisy.

*La Revue contemporaine* (26 août-25 septembre) : — M. F. Dumont : « L'Ecole romane et la Renaissance nationale ». — « Sonnets » de M. Mau-

rice Du Plessys. — « Pourrière », par Germain Nouveau. — « Chant de victoire »,par M. Raymond de la Tailhade. — « Pourquoi j'ai traduit Virgile », par M. Ernest Raynaud.

*Littérature* (octobre) : — « Banalités », par Guillaume Apollinaire. — « Arthur Rimbaud », vu par M. Jules Mary.

*L'Opinion* (11 octobre) : — M. le Professeur Strowsky : « Les Juifs en Pologne ». — M. H. Dajon : « La Patti ».

*La Revue de Paris* (15 octobre) : — « La Ronde », nouveau roman de Mme Jane Cals. — « Poèmes » de M. Ed. Sée.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## THÉATRE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Intérieur*, pièce en un acte, en prose, de M. Maurice Maeterlinck. *Le Voile déchiré*, pièce en 2 actes, en prose, de M. Pierre Wolff, 21 octobre). — VARIÉTÉS : *Les Sentiers de la vertu*, pièce en 3 actes, de MM. de Flers et Caillavet (26 octobre). — M. Ambroise Vollard et M. Renoir. — Memento.

La Comédie-Française a accueilli M. Maurice Maeterlinck en répré-sentant un de ses petits drames pour marionnettes : **Intérieur**. On connaît le sujet de cette œuvre. Une famille est réunie le soir pour la veillée : le père, la mère, deux jeunes filles, un enfant dans un berceau. La maison est entourée d'un jardin. Par la large baie vitrée de la pièce dans laquelle ils se tiennent tous, on les voit, paisibles, presque immobiles, un peu comme un tableau légèrement vaporeux, la lumière de leur lampe atténuée par la brume de la nuit. Une autre jeune fille manque à cette assemblée. Elle est sortie. On l'attend. Elle ne reviendra pas. Elle est tombée par accident dans le fleuve voisin. Des habitants l'en ont retirée, morte. Un vieillard, avec l'un d'eux, vient pour apporter la nouvelle aux parents. Au moment d'entrer, il s'arrête dans le jardin et contemple cette famille à laquelle il apporte le malheur. Et plus il la regarde, plus il sent décroître son courage. Il médite, réfléchit, se laisse aller à ses pensées, dans une sorte de monologue presque purement spirituel. Il parle à voix haute, on l'entend, parce qu'il s'agit de théâtre. En réalité, c'est pour lui seul qu'il parle, c'est à lui seul qu'il parle, dans une profonde rêverie, pleine d'émotion et d'angoisse. C'est une très belle chose, d'une grande poésie, et aussi d'un grand réalisme. Je me rappelle les représentations au Théâtre de l'Œuvre, autrefois, avec M. Lugné-Poe. L'humble famille était assemblée dans la petite maison. Le vieillard arrivait dans le jardin, regardait ce bonheur qu'il allait ruiner d'un mot. Il parlait bas, chuchotant, tremblant d'être entendu, à peine visible dans la nuit. On sait qu'à un moment sa petite fille vient le retrouver, devançant un peu le cortège mortuaire. Elle aussi regarde la famille assemblée, et à la vue de tant de quiétude, la peur la prend aussi :

MARIE.

Grand-père, ne le dites pas ce soir !...

LE VIEILLARD.

Tu perds courage aussi... Je savais bien qu'il ne fallait pas regarder. J'ai près de quatre-vingt-trois ans et c'est la première fois que la vue de la vie m'ait frappé. Je ne sais pas pourquoi tout ce qu'ils font m'apparaît si étrange et si grave... Ils attendent la nuit, simplement, sous leur lampe, comme nous l'aurions attendue sous la nôtre ; et cependant je crois les voir du haut d'un autre monde, parce que je sais une petite vérité qu'ils ne savent pas encore... Est-ce cela, mes enfants ? Dites-moi donc pourquoi vous êtes pâles aussi ? Je ne savais pas qu'il y eût quelque chose de si triste dans la vie, et qu'elle fît peur à ceux qui la regardent... Et rien ne serait arrivé, que j'aurais peur à les voir si tranquilles... Ils ont trop de confiance en ce monde... Ils sont là, séparés de l'ennemi par de pauvres fenêtres... Ils croient que rien n'arrivera parce qu'ils ont fermé la porte et ils ne savent pas qu'il arrive toujours quelque chose dans les âmes et que le monde ne finit pas aux portes des maisons... Ils sont si sûrs de leur petite vie, et ils ne se doutent point que tant d'autres en savent davantage ; et que moi, pauvre vieux, je tiens ici, à deux pas de leur cœur, tout leur petit bonheur entre mes vieilles mains que je n'ose pas ouvrir...

C'était à la fois imprécis comme un rêve et saisissant comme la vie elle-même.

C'est bien autre chose à la Comédie-Française. De telles œuvres n'y sont pas à leur place, décidément. On ne les comprend pas, et elles y sont interprétées le plus fâcheusement du monde. Les acteurs de ce théâtre jouent *Intérieur* comme une comédie à la mode. Il faut qu'ils trouvent des effets, qu'ils déclament. Ils n'ont rien senti de tout ce que cette œuvre a de mystérieux, de chuchoté, de voilé, presque théâtre de rêve malgré sa vérité. Ils n'en rendent rien. Ils manquent même à la plus élémentaire vraisemblance, en parlant si fort, à deux pas de ceux qui ne doivent pas les entendre. Certes, la convention existe au théâtre, mais pas à ce point. Je ne songe pas absolument à nier le grand talent de M. de Féraudy, quoique ce soit une sorte de talent qui ne m'intéresse pas. Mais comme pour tous les artistes de la Comédie-Française, c'est un talent tout extérieur. Dans le rôle du vieillard, il a été, à mon avis, l'opposé de ce qui convient, et il ne pouvait en être autrement. Un seul exemple suffira pour faire sentir comment on joue *Intérieur* à la Comédie-Française. On sait comment la pièce se termine. Le vieillard entre dans la maison, apprend la nouvelle aux parents, qui sortent en hâte. Un des assistants regarde alors du dehors dans la pièce et voit, dans son berceau, l'enfant que rien n'a troublé. Il dit alors, comme pour lui-même, seul maintenant sur la scène, dans une sorte de songerie :

L'enfant ne s'est pas réveillé !...

L'étonnant artiste chargé de ce rôle dit ces simples mots avec un

tel ton qu'il est fort heureux que le rideau baisse aussitôt. On entendrait sûrement l'enfant crier de frayeur.

Cette mauvaise interprétation, cette complète incompréhension du caractère d'une œuvre ne sont que lamentables et ne surprennent pas à la Comédie-Française. Il y a autre chose, qui est comique. *Intérieur* se passe dans un milieu très simple, chez d'humbles gens. On le jouait ainsi à l'Œuvre. A la Comédie-Française, tout cela est changé. La famille est une famille bourgeoise, presque élégante. La pièce dans laquelle elle se tient, éclairée par une lampe luxueuse, est un vrai salon, avec des meubles assortis. On voit même, aux murs, des tableaux dans des cadres somptueux. Les choses de la vie pauvre, même de la vie modeste, n'ont pas leur place sur la scène de la Comédie-Française.

La Comédie-Française a donné également une nouvelle pièce de M. Pierre Wolff : **Le Voile déchiré**. Je suis au regret de le dire, étant donnée la réputation de l'auteur. Ces deux actes, si bien faits qu'ils puissent l'être, au point de vue théâtre, comme l'entend une certaine critique, équivalent exactement à rien. C'est écrit platement. C'est d'une vraisemblance douteuse. On les entend sans émotion ni amusement. Quand le rideau tombe, on n'a qu'un sentiment : l'étonnement qu'on puisse être un auteur dramatique notoire à si bon marché. *Le Voile déchiré* est d'ailleurs la pièce de la Comédie-Française par excellence. Aussi est-elle jouée, par ses interprètes, à la perfection. Entendez la perfection de la Maison, une perfection apprise, invariable, pleine d'ennui.

Les Variétés ont repris une pièce de MM. Robert de Flers et A. de Caillavet : **Les Sentiers de la vertu**. C'est une œuvre qui n'est faite à peu près que pour amener des mots, pour montrer l'esprit des auteurs. C'est un jeu de conversation plus que le développement d'un sujet réel. Quelques parties ont un peu vieilli. D'autres donnent encore quelque amusement. On ne peut être trop exigeant : c'est du théâtre de boulevard. Les Variétés ont un nouveau directeur, M. Max Maurey, fort habile en matière de théâtre. Souhaitons qu'il nous donne des pièces nouvelles aussi, au lieu de reprises.

La société parisienne, côté artistes et gens de lettres, compte quelques personnages curieux. Je ne parle pas des sociétaires de la Comédie-Française, qui sont tous des fonctionnaires sans le moindre intérêt, ni de personnalités littéraires comme M. Francis de Croisset ou M. Henry Bataille. M. Francis de Croisset a tout l'air d'un domestique (de bonne maison, il est vrai !), et M. Henry Bataille se fourre sans cesse les doigts dans le nez. C'est insuffisant ! Je parle de gens intéressants par leurs bizarreries, leur esprit ou leur talent. Je compte dans leur nombre **M. Ambroise Vollard**, grand amateur de peinture et marchand de tableaux pour se distraire. Je suis fort bien

avec lui. J'ai toujours plaisir à le voir. Quand il vient, la conversation ne s'arrête pas. Il est plein de propos, de potins, qu'il débite les uns après les autres. Vingt fois, pour s'en aller, il prend le bouton de la porte, et vingt fois il se ravise : « A propos, savez-vous si... » Car il a toujours une foule de choses à vous demander. Il faut presque le mettre de force dans l'escalier, qu'il descend en éclatant de rire. Comme il a lui-même de la malice, il prend fort bien la plaisanterie et on peut tout lui dire. Je suis sûr que s'il avait en secret assassiné quelqu'un, ce qui peut arriver à tout le monde, et qu'on lui en parlât tout bas dans un coin de porte, il en rirait et se contenterait de dire : « Comment ? vous savez!... Ne le dites pas trop. Cela pourrait me faire du tort. » Je le tiens, par surcroît, pour un excellent écrivain. Il a écrit sur Cézanne, sur M. Renoir, des choses qui ont un naturel, un abandon, un accent de vérité extraordinaires. On voit, on entend positivement les artistes dont il parle, sur lesquels il rapporte ses impressions, ses souvenirs. C'est la vie même. Le merveilleux, c'est que ces choses, qui donnent l'impresssion d'avoir été écrites en se jouant, avec une rare facilité littéraire, M. Ambroise Vollard prétend avoir eu mille peines à les écrire, avoir passé quelquefois plusieurs mois à mettre debout telle ou telle phrase, à réfléchir sur tel ou tel mot, s'il devait le laisser ou l'enlever, avoir éprouvé pour tout cela des hésitations, des incertitudes, des difficultés presque douloureuses. Quand il m'étale ainsi son labeur, en réponse à mes compliments, je lui dis toujours : « J'ai bien de la peine à vous croire. Vous vous moquez de moi. Vous voulez jouer au grand écrivain. Si ?... C'est vrai ?... Eh bien, alors, vous avez encore plus de talent que je ne dis, car cela ne se voit pas du tout, et c'est vraiment le comble de l'art. » Je lui ajoute aussi ces jours-là : « Et votre portrait à vous ? Quand nous le ferez-vous, votre portrait ? Votre portrait véridique ? Le portrait d'un marchand de tableaux ! Il doit y avoir de bien belles histoires ?... » Mais tout cela n'est pas ce qui me fait parler aujourd'hui de M. Ambroise Vollard. Je ne veux que raconter une toute petite anecdote. Comme souvent, j'ai pris le chemin le plus long. Je m'en excuse. Il faut savoir, pour goûter cette anecdote, que M. Ambroise Vollard a une physionomie... comment dire ?... une physionomie... hum ! c'est peut-être délicat à dire ?... une physionomie... baste ! il ne se fâchera pas, je peux bien dire le mot... une physionomie... un peu simiesque, oui, c'est bien cela, un peu simiesque, et d'ailleurs extrêmement sympathique. Un jour, il était allé voir M. Renoir dans le midi, à sa propriété de Cagnes. Ils étaient tous les deux dans le jardin. A un moment, M. Ambroise Vollard se mit, par jeu, à se suspendre des deux mains à une branche d'arbre et à se balancer ainsi pendant quelques secondes. M. Renoir le regardait : « Vollard, mon ami, lui dit-il, ce n'est pas un cocotier. »

Il faut voir aussi le portrait de M. Ambroise Vollard en toréador, par M. Renoir, avec des bas d'un rose ! et une veste d'un vert !... Il est merveilleux.

MEMENTO. — Société coopérative des auteurs dramatiques français : *Le Moyen dangereux*, comédie en 4 actes, de M. Marcel Girette (8 novembre).

MAURICE BOISSARD.

## *ART*

**Le Salon d'Automne.** — Pour inaugurer sa reprise, et même la reprise des Salons (la *Société Nationale* comme les *Artistes français* s'étant bornés, cette année et la précédente, à des sélections arbitraires) le Salon d'Automne a fait grand. Il a ouvert un peu tard, au seuil même de l'hiver, mais ce n'est point sa faute. Tant que l'Etat s'obstinera à prêter le Grand Palais à tous les corps de métier, les peintres, sculpteurs et artisans y seront gênés aux entournures. Les meubliers clouaient encore huit jours après l'ouverture et assourdissaient les visiteurs de ce Palais dont la méditation était chassée par leurs marteaux. Aurons-nous jamais un Palais des Beaux-Arts, des Beaux-Arts plastiques, à eux donné, rien qu'à eux? Ce ne pourrait être obtenu que par une souscription nationale ou un droit sur les prix des chefs-d'œuvres reconnus comme tels et payés mille ou quinze cents fois la valeur du premier prix d'achat.

Quoi qu'il en soit, le Salon d'Automne fait bonne contenance. On lui a pris la douce lumière du jour ; il allume son électricité.

Il a fait grand, c'est-à-dire nombreux. Que nous dit-il de nouveau? il nous apporte passablement d'informations de détail, quelques noms nouveaux ; des panneaux largement accordés aux uns se compensent par des restrictions pour des artistes qui auront leur tour aux années suivantes. Les maîtres du lieu n'abusent pas ; au contraire ! Certains se réduisent à une toile ; ils reçoivent plus qu'ils n'exposent. Des vérités générales ? il ne s'en dégage point qui ne puisse être infirmée par des expositions particulières. On pourrait noter que les peintres qui faisaient confiance au cubisme paraissent désillusionnés et ne lui accordent plus la même belle place de cimaise. Ils ont exilé sous les escaliers, à côté d'œuvres distinguées qui leur ont paru trop salon d'été, quelques plaisanteries excellentes, des tableaux synoptiques empruntant au dessin linéaire leurs moyens d'obscurité et aux caractères d'imprimerie leurs moyens de lisibilité. Les jeunes peintres inquiets et à la recherche de leur personnalité ne s'orientent plus de ce côté. La nature morte perd aussi du terrain. Quelques jeunes reviennent à des sujets simples décorativement traités, non sans bonheur. L'influence de Gauguin apparaît, balançant celle de Cézanne. Les Ingristes perdent du terrain ; on parle beaucoup d'Ingres,

mais on s'en soucie peu. On pense de nouveau aux magnifiques bouquets de couleur d'un Delacroix, à la vie ardente d'un Courbet. On s'applique au métier, à la belle couleur. La figure humaine est traitée avec le soin qu'elle exige, avec piété, au lieu d'être considérée comme un terrain d'expériences architecturales. Tout cela n'est certes pas mauvais comme indication.

Mais encore une fois, pour dru que soit le Salon d'Automne, il n'est pas œcuménique et il y a longtemps que ce n'est pas d'un salon qu'on peut tirer des aperçus rigoureux sur les directions de l'art contemporain. Il y faudrait la simultanéité des quatre Salons (le quatrième étant les Indépendants) et le concours des isolés, assez nombreux, dont quelques-uns, entre autres Zarraga, sont de première importance.

LES PEINTRES. — Commençons par quelques panneaux que le Salon d'Automne, par la place ou la dimension, a voulu mettre en relief.

Van Dongen, avec trois toiles, de ses meilleures, portraits de femmes, harmonies en gris d'argent et en rose, d'un charme simple et savant. Bonnard, avec un paysage, *le Jardin sauvage*, d'une extrême ténuité de tons, d'une vision très agréable, très chantante. Camoin, avec des portraits de jeunes filles, des juxtapositions de roses vifs et de roses tendres d'une très élégante proportion, d'un bel accent lumineux, Friesz, avec un beau paysage et une vaste toile sur la guerre conçue en illustration, un peu à la manière des dessinateurs romantiques, des épisodes juxtaposés sur la même toile, autour d'un motif central, mais sans cloisonnements, et c'est d'un bel art que d'avoir ainsi fait converger les épisodes vers le noyau médian qu'ils font un peu oublier, sans grand dommage ; la qualité de la toile est dans l'épique et simple ruée des machines de guerre allemande déversées d'une énorme gare sur des rangs de baïonnettes résistantes pendant que les villes brûlent et que les mères et les femmes pleurent, et on ne voit plus le diable conduire Guillaume II en enfer, par un orifice de puits. Vallotton, pour montrer la justice terrassant le crime, jette sur le coupable, pris à la gorge et renversé une justice en robe verte presque verticale d'une belle allure. Sur les deux panneaux de droite et de gauche de ce tryptique *le Crime châtié*, la Douleur et l'Espérance s'éploient en nobles lignes.

Vallotton nous montre aussi Orphée aux mains des Ménades. Ce sont des Ménades sérieuses et farouches. Elles ne déchirent pas le poète au cours de bonds précipités dans les halliers, elles l'exécutent froidement et lui plantent des ronces au cœur. Art sévère qui a ses qualités et sa valeur.

Suréda est notre meilleur orientaliste et de beaucoup. Il peint en dehors des souvenirs traditionnels ; il étudie le Moghreb, se préoccupe de son ethnographie, de son mélange de races, et en démêle la vérité,

s'il demeure charmé par son coloris, par la lumière de ses jardins et la fête diaprée des parures. Douze peintures analysent cette vie du Moghreb en sa face sombre et en sa figure de fête.

Ce sont des effigies expressives et douloureuses prises au Mellah et aussi des oasis où passent les brillants cavaliers, des coins de harems, avec des femmes vert et or sur des coussins brodés, des arabes rêveurs écoutant de grêles musiques, parmi le luxe des tapis sombres : c'est une admirable sensation d'Orient telle qu'il n'en avait pas été donné depuis Delacroix et Dehodencq.

Henri-Matisse, en six toiles, entoure de jardins clairs des silhouettes féminines, présente des bouquets dans le jeu des plus délicates harmonies; figure délicieusement une jeune femme en orientale dans un faste de fleurs. Tout cela est de la plus libre et de la plus séduisante hardiesse et de la plus heureuse, et d'une logique rigoureuse.

M. Gaudissart est un artiste d'une sensibilité très fine ; il vient de la sculpture, où il a donné de belles œuvres ; peintre, il se refuse aux reliefs sculpturaux, et cherche dans la fluidité, dans la finesse des tons, dans l'ingéniosité de l'arrangement, le charme de féeries orientales, ou des aspects de fêtes florales ; c'est un excellent décorateur et un beau traducteur de rêves.

Henry Ottmann apparaît plus nerveux qu'autrefois, tout en ayant gardé la joie de son bouquet de couleurs tendres, un large paysage sous un ciel charmant et ému. Dans des études de quai, Ottmann ouvre l'art au cycliste ; l'art avait négligé cet élément ; grâce à la lumière dont il inonde homme et machine, M. Ottmann fait admettre cette intrusion.

Picart le Doux est préoccupé de construction ; sa couleur est un peu sombre et c'est très volontaire, car il est beau coloriste ; il place parmi des jardins ou devant des fonds de colline des jeunes femmes lisant, d'une ligne parfaite ; c'est très remarquable, et s'il reprend dans ses anciennes qualités de couleur, ce sera mieux encore. M. Mainssieux a fait un effort vers le grand art, vers l'art religieux, pour préciser. Son *Annonciation* est une toile fort intéressante, d'une belle simplicité, qu'entourent des portraits et des paysages traités de même manière. Les nombreuses séries de paysages de Diriks juxtaposent à des fjords bornés de collines abruptes des routes d'Ile de France où fondent des neiges et des collines du Midi plus favorisées de lumière.

L'art lumineux de Jules Chéret pavoise d'un aspect de joie irisée un panneau ; ce sont d'harmonieux portraits, des jeunes têtes au sourire de grâce, l'envol des danseuses dans des ciels de théâtre, toute une série baignée de grâce claire, svelte et robuste. Jeanès a deux grands panneaux naturistes, d'un paysage très ordonné, et un nu limité presque aux moyens du blanc et noir d'une superbe structure.

M. Verhoeven expose deux toiles : des femmes d'Extrême-Orient, travaillant; autour d'elles le décor offre l'aspect d'une souriante broderie, les fonds sont diaprés, les silhouettes de cuivre jaune robustes; des harmonies vertes et bleues se jouent autour d'elles; c'est très léger, très solide, d'une belle ligne. Il y a de la certitude et de la nouveauté dans cette technique. M. Verhoeven est un coloriste des plus sensibles et des mieux doués. Quatre toiles d'Altmann disent la beauté du soleil sur Saint-Jean-de-Luz ou des jours discrets dans un coin d'Ile-de-France. C'est toujours la même maîtrise, la même justesse de ton, avec une mise en page ingénieuse et simple, une délicate et quasi complète transposition de la nature sous une lumière étonnamment juste. Mme Lucia Caradek expose un beau portrait d'enfant, des Bretonnes dont elle rend bien la simple rusticité et des natures mortes d'un goût délicat.

M. Buyko fait étinceler des palais rouges. C'est un excellent aquarelliste, un de ceux qui tirent vraiment bon parti de la technique de l'aquarelle et l'élèvent à l'art. Mlle Delasalle a toujours de l'émotion, du goût et de la justesse. M. Charmaison est un excellent harmoniste; il dessine bien, ses tableaux offrent un charme incontestable de vision, quoiqu'on ne s'en explique pas bien les motifs. Ce sont de très agréables émaux.

M. Charlot peint avec rudesse, mais avec force des paysages sous la neige, bien observés et bien balayés par le vent. M. Zingg a quatre tableaux décoratifs, plus un paysage et nombre de ces gravures sur bois où il interprète la vie moderne avec une naïveté et un sens de la couleur qui l'apparentent aux artistes du Nippon. Son *Paradis* offre en format réduit les éléments d'une belle ornementation murale. Une *Maternité*, des groupes de femmes et d'enfants sont d'une noble ligne et d'une très belle couleur. C'est d'un art subtil, simple et d'une forte émotivité.

§

Parmi les artistes qui forment le noyau du Salon d'Automne, et en sont pour ainsi dire le groupe constitutif, avec ceux que nous avons cités pour leur effort décoratif, Friesz, Vallotton, Bonnard, voici Charles Guérin, avec une seule toile, un portrait, mais une œuvre maîtresse, d'une simplicité admirable, d'une vérité de primitif, mais d'une sensibilité très moderne. Desvallières aussi s'est borné à une toile, un ex-voto à sainte Geneviève, d'un accent puissant.

Dufrenoy évoque la Riviera italienne et nous montre une nature morte, inondée de lumière frileuse, très émouvante. Mme Agutte, en deux portraits de femmes, celui de Mme Branting vibrante de jeunesse, sous des cheveux blancs, et celui de Mlle Tabarant, donne des effigies d'une vie lumineuse et d'une ligne très caractérisée, d'un aspect profondément vrai, où la mentalité du modèle se décèle.

M. Flandrin nous montre un bon portrait, un peu trop posé et linéaire, mais entouré de figurants très vivants dans une belle atmosphère.

Mme Marval a de beaux panneaux décoratifs sur la vie des saisons et un portrait de *gosse* très précis et très intéressant. Albert André étudie avec une minutie spirituelle les quais de Marseille, note le caractère de la foule et peint le paysage à grands traits. L'exposition de Georges d'Espagnat est considérable : le nu féminin, qui se dresse dans son coin d'atelier, a beaucoup de force et de vérité. Ses jardins sont charmants autour de jolies figurines de fillettes. Maurice Denis évoque, dans une atmosphère gravement tendre, Jésus, Marthe et Marie, près d'un lac de Judée, aux eaux dorées. Valtat évoque une foule joliment bigarrée et mouvante. Marquet n'expose qu'une toile, un nu de femme, sur un fond floré, supérieur peut-être à celui qu'il exposa il y a quelques années, d'une admirable liberté et de la ligne la plus pure.

Trois toiles d'Henri Lebasque sont empreintes de sa tendance vers la grâce et la pureté du dessin. Son *En bateau* est une jolie fête de lumière douce. Laprade a de bonnes natures mortes. Peské évoque la Provence dans de grands et larges dessins rehaussés d'un beau style et en d'agréables tableaux. Parmi des paysages robustes et un peu solides, où la couleur se fonce en clartés sombres et découpe dans l'eau des reflets presque en relief. M. Wlaminck place un puissant portrait, truculent et empourpré du romancier Vanderpijl. M. Lacoste est moins froid qu'à l'habitude, en ses paysages. M. de Warocquier obéit à des partis pris décoratifs. Peut-être tourmente-t-il un peu le paysage pour le faire entrer dans des lignes escarpées, amples et nobles ; l'impression demeure bien fort d'une imagerie supérieure, d'une très belle symphonie colorée. Mlle Suzanne Valadon a campé une belle académie de négresse nue. Encore qu'on lui accordât beaucoup de talent, elle a surpris par un savoureux paysage montmartrois pris dans les jardinets des rues qu'ont épargnées jusqu'ici les maisons de rapport. Les natures mortes de M. Deltombe et sa *Moissonneuse* sont d'un art excellent. M. Carlos Raymond a du goût et de la fantaisie. M. Urbain donne des aspects de Bretagne d'une grâce apaisée ; c'est un excellent peintre, peut-être un maître ; est-ce par discipline qu'il se prive ici d'un éclat qui lui était récemment coutumier? M. Chabaud est rude avec loyauté. Alcide Le Beau évoque de beaux paysages en un luxe ornemental de détails. Tristan Klingsor, le bon poète, nous donne, comme peintre, de savoureuses natures mortes, volontairement assourdies, et des portraits d'une vivante sincérité ; cet orientaliste du vers expert en broderies d'or sur des thèmes légendaires suit picturalement la voie réaliste des frères Lenain. Double sincérité, sans dul doute ! M. Lévy Dhurmer dans son tryptique à Beethoven s'éloigne des moyens picturaux ;

c'est du joli rêve ingénieusement conté, avec une recherche d'originalité servie par une grande habileté technique. M. Marcel Lenoir empreint de gravité religieuse une parabole moderne, d'une harmonie heureuse. M. Jacques Blot donne des paysages très vivants et divers : Bretagne, Provence, Ile-de-France. Les hagiographies habiles et naïves de Foujita, des Saintes délicates profilées sur fond d'or, sa figuration bouddhique de la Vie éternelle sont fort ingénieusement peintes et d'un style très personnel ; c'est un curieux artiste que ce Japonais, se frayant une voie à lui, dans l'art occidental. Les aquarelles de M. Asselin sont d'excellentes notations. M. Feder peint un peu sombre, mais de telle bonne foi ; ses portraits sont remarquable d'intensité. M. Paul Ecolin dit justement les harmonies du soir. Mme Muter présente avec agrément et habileté des déshérités. M. Vallée anime de lumière les allées populeuses du Parc Montsouris. M. Gueroult, à côté d'un bon portrait de notre confrère Curnonsky, expose un nu féminin très solide et bien modelé. Mme Edith Sealy, dont le nom est peu connu, s'impose à l'attention avec un paysage d'une sensibilité exquise. La *Sérénité* de M. Gabriel Belot, plus notoire jusqu'ici comme graveur que comme peintre, est une belle page décorative, très expressive.

§

Seul Gleizes reste fidèle au pur évangile cubiste ; l'estime que l'on doit porter à cet artiste volontaire n'atténue pas les inconvénients de son illisibilité ; l'intérêt coloré de ces schémas de formes ne suffit pas à leur donner valeur plastique. Parmi les anciens tenants du cubisme, Dunoyer de Segonzac est dans sa grande toile trop imprécis. Tobeen garde ses qualités de hiératisme, sa pureté de lignes ; son cheval blanc est assez particulier. M. Lhote évoque de jolies lignes féminines sur des fonds géométriques ; il ne semble point que les buts picturaux que se propose cet artiste, qui aime à réfléchir et à parler de son art, soient atteints par lui ; il désarme par l'harmonie colorée. Nous ne pouvons plus que citer rapidement de bons peintres comme M. Maska, coloriste ingénieux ; M. Johansen, très schématique ; Mlle Karpelès, au dessin très pur et presque classique ; les mythologies très séduisantes de Rupert Bunny, les paysages de Mlle Nora Falc, sincères, les toiles hardies de Kikoine, le Christ gracile et tragique de Georges Migot, de Mlle Marthe Laurens le clair paysage des Vosges, et le quai de Paris de M. Roland Chavenon, d'une interprétation de nature très intéressante ; le Pont-Neuf de Mme Crissey, le lac du Bourg et de Jean Saint-Paul, les efforts consciencieux de M. Mondszain, influencé par le Greco, mais bon harmoniste, M. Gondoin et son Mirbeau robuste hérissé de fureur, très véridique et verveux, M. Merediz, M. Modigliani, les mythologies de M. Parthenis, les paysages très doux de Madeline, le nu

et le bouquet de Pierre Alin, très sincères et de joli art, les vigoureux paysages de Boggio ; M. Ramey, un peu anguleux mais sincère, les danseuses agiles, solidement détaillées de Mlle Granger, M. Capon, qui peint solide, M. Ceria, excellent paysagiste, Mme Beaubois, très fine, M. Bracquemond et sa loge brillante à la large bordure décorative, le profil décoratif qui représente insuffisamment un peintre aussi doué qu'Ekegardh, les prismes de M. Briaudeau, les bons tableaux de Barwolff, les physionomies de jeunes femmes à la santé rubiconde, de M. Fornerod, les paysages de M. Trochain, les pittoresques évocations de fêtes foraines et l'épigrammatique parade de Mme Fuss-Amoré, le portrait distingué de Mme Fournié des Coras, les paysages mélancoliques de M. Rubezak, les très fins paysages de Mlle Lanoa, le paysage d'hiver de Jean Plumet, une bonne nature morte de Mlle Odette Renault, les *Glaisières* du bon peintre Gaston Prunier, les portraits de jolie atmosphère et les paysages de M. Baignières, les solides paysages de Gaspard Maillol, les paysages de M. Charreton, d'une très belle matière et de savante nuance, les paysages d'Aunis de M. Balande, de bons tableaux de M. Paviot, de M. O'Connor, de M. Fiebig, un peu sombre, de M. Granzow, de Mme Dannenberg, de Reno, de Gropéano, de Cariot, de Kamir, le dessin de Ciolkowski, les arbres de Roustan, les paysages de M. Claude Rameau, les fleurs de M. Jenkins, les portraits de Mme Gardelle, etc. A la gravure, les beaux bois de Laboureur, les eaux-fortes d'Ouvré, les estampes de Gaspard Maillol, Léopold Lévy, etc.

LES SCULPTEURS. — Une petite série de Rodin, où triomphe le Balzac, des œuvres de Wasley, robuste artiste tué pendant la guerre, de Béclu, tué aussi au cours de la guerre, une série de Duchamp-Villon, d'où un Baudelaire et un Esope se détachent, gages d'un talent qui se serait accrû, voilà pour les rétrospectives. Albert Marque parmi deux beaux bustes de femme expose un admirable portrait de Gaston Chéreau, d'une vie intense. James Vibert évoque le céramiste Lenoble avec une force singulière, une grande noblesse de lignes et une belle vérité de mouvements ; aussi un bon buste de Gabriel Mourey. Une bacchante de Joseph Bernard déçoit ; c'est ramassé et violent. De belles statuettes en terre cuite de Fernand David ; un buste de Cottet, très vivant, d'Henry Bouchard, une belle étude d'Abbal, de superbes morceaux d'Halou, des esquisses ingénieuses et violentes d'Imenitoff, de curieux bois de Zadkine d'un goût barbare, attirent l'attention. Soudbinine fait de Sacha Guitry un buste très vivant et des Pieta de beau style. Il y a chez Mme Chana Deloff un talent robuste et sincère, mais trop violemment sommaire. Mme Serruys, Mme Poupelet, M. Cavaillon, M. France Raphaël soutiennent leur réputation de bons artistes ; le buste de Mme Sonia Pauloff, de M. Pimienta, est très heureux. Un vif succès a accueilli

les figurines gracieuses et hardies de Mlle Anna Bass; c'est d'un art très pur, d'une ligne légère ; des danseuses, des victoires s'envolent d'un beau mouvement près d'une Léda aux lignes nobles. Émile Derré expose des bustes de belle ligne; nous retrouvons la très intéressante statuette de Mme Céline Lepage, d'après Charles Morice.

L'ART DÉCORATIF. — Il y aurait bien des réserves à faire sur l'art décoratif; elles tomberaient sur les ensembliers ; leur tâche est difficile ; créer dans le domaine du meuble n'est pas très commode ; maintenant qu'ils ont triomphé des obstacles, qu'on n'oserait plus décemment, sous peine de passer pour un sot, les accuser d'obéir à des méthodes esthétiques allemandes, que tout le mobilier usuel, que le moindre bibelot, la moindre poterie ou verrerie commerciale, et même des jouets d'enfants portent la marque de leur influence, ils hésitent et ne mettent point d'audace à créer. Mais peut-être ont-ils été surpris, n'ont-ils pu, depuis la guerre, compléter leurs équipes d'exécutants ? La *Société nationale* leur donnera l'occasion d'une revanche en attendant le prochain Salon d'Automne. Les verriers, les céramistes, les ferronniers, tous les spécialistes sont en belle vigueur, en bonne forme, et on peut espérer que tous ces efforts se coordonneront, pour la plus grande gloire de l'art décoratif français et sa vaste expansion dans le monde, ce qui est, pour nous, question très importante. En tout cas, l'influence de nos décorateurs est grande hors nos frontières et l'art décoratif allemand, s'il s'était plus docilement plié aux besoins de l'Amérique, n'a fait qu'y porter, adaptés ingénieusement et généralisés, les principes et les idées de nos décorateurs.

Citons, parmi les céramistes : Metthey, infatigable créateur de formes et de décors, le plus éminent de nos artisans artistes, celui qui a le plus et le mieux réalisé. Lenoble, d'art classique, Mayodon, joliment coloriste, Rumèbe qui a de la carrurre, Mlle Mary Morin, d'une grâce légère, Mme Cazin, avec de beaux essais de poterie populaire, Lachenal, Bruyer le graveur, qui donne un curieux choix de terres vernissées, bas-reliefs de ton familier et populaire fort intéressants. Parmi les ferronniers, Brandt est robuste et d'une rare élégance. Dunand a des vases d'une forme classique très svelte.

Parmi les verriers, Marinot, que la guerre avait éloigné de la production, grave de belles polychromies sur la blancheur du cristal ; ce sont des carafes de décoration très heureuse qu'il présente. Decorchemont expose des belles pâtes de verre et de couleur profonde. M. Goupy a de la distinction. M. Jacques Gruber a exécuté un vitrail moderne, belle impression d'eau tranquille vers où se penchent des branches. Une vitrine enferme les dernières œuvres du bon émailleur Feuillâtre.

Jaulmes remporta un triomphe avec ses cartons de tapisseries :

l'un : défilé de soldats américains très joliment ordonné parmi la pompe des drapeaux, deux autres destinés au musée Rodin et entourant des aphorismes du grand sculpteur d'une floraison nombreuse et ordonnée, distribuée en guirlandes et en fusées mettant la bordure au centre de l'œuvre, avec une belle fantaisie ; les cartons de Dorignac sont puissants, d'un goût sévère et instruit, avec des horizons de passé légendaire et féerique ; Mme Maillaud tisse des tableaux de genre où elle force sa matière difficile à exprimer des émotions ; Mme Ory Robin est une brodeuse toujours ingénieuse aux moyens toujours renouvelés. Mme Mariane Ottmann témoigne dans des tapis et des écrans d'une jolie invention. Mlle Lanoa donne pour des fauteuils ou des chaises d'André Mare de frais bouquets de couleur, d'un charme volontairement indécis. Mme Marthe Lebarque harmonise très finement des coussins aux vives couleurs, et présente un paravent d'un joli effet. Il y a d'assez nombreux paravents à cette exposition ; le plus beau est celui d'Hermann-Paul, belle œuvre picturale à plusieurs feuillets, dédiée au rivage marin et à ses passants d'été ; celui de M. Taupenot sur les joies enfantines n'est point à dédaigner. Mlle Suzanne Lalique n'a recours qu'à des stylisations florales avec des ornementations de lumière vive, et c'est fort joli d'aspect.

Parmi les meubliers, notons le studio de Francis Jourdain, fidèle aux vieux us qui encastrent le meuble dans le mur : ses parois sont bien utilisées et la coloration du bois est charmante ; M. Jaliot, M. Gallerey, simples et harmonieux. M. Selmersheim et M. Lebourgeois donnent au buffet une véritable architecture, en flanquant le fronton de tourelles à colonnades ; c'est assez bien fait pour que le meuble n'en soit point trop alourdi. M. Huillard offre des meubles pratiques, de bonnes proportions, de goût hollandais ; une coiffeuse de M. Carlos Raymond est très élégante. M. André Hellé nous montre une très amusante chambre d'enfants relevée de peintures simples et décoratives. M. Dufrène a du goût, et ses chambres sont conçues dans des formes neuves et dans des jeux de coloration qui se tiennent. André Mare et Süe ont de très beaux meubles de goût classique, mais de style personnel. Nous retrouvons André Mare à la section du livre avec ses belles reliures à fond de parchemin enluminées de bouquets ou de figures.

La section du Livre mériterait une étude détaillée que nous ne pouvons lui conserver ici ; on ne peut que citer des noms : Charles Guérin, Dethomas, Jean Marchand, pour de belles illustrations ; Lebedeff : des images pour des contes populaires russes très curieuses de goût et de métier ; M. Maurice Denis, Henri Matisse, Ouvré, Brangrye et P. E. Vibert pour un texte de Verhaeren, Carlégle, Perrichon (de beaux portraits de Villiers de l'Isle-Adam et d'Alfred

Jarry) et les plats de reliures de Paul-Emile Colin, notre meilleur graveur sur bois, pour la *Colline inspirée* et pour *Germinal*. Nous ne manquons point de bons illustrateurs. Ils ne sont pas tous présents, mais l'apport de ceux qui se sont rendus à l'appel du Salon d'Automne suffit à affirmer la belle vitalité de notre art graphique.

GUSTAVE KAHN.

## *LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES*

**Précisions sur la littérature américaine.** — L'article de M. Georges Batault sur la littérature américaine publié ici même, dans lequel il juxtapose des passages de mes deux articles sur ce même sujet (1) à certains jugements tirés de l'ouvrage d'Alexis de Tocqueville sur la démocratie en Amérique, semble avoir laissé à quelques lecteurs l'impression que la littérature américaine est si médiocre qu'elle ne mérite pas considération. J'ai reçu toute une correspondance à ce sujet et je ne désire pas laisser croire que je puisse soutenir une telle opinion. En réalité, j'ai écrit exactement le contraire. Dans mon premier article j'ai dit expressément que la moyenne de la production littéraire aux Etats-Unis, bon an mal an, était supérieure en qualité à celle de l'Angleterre et pouvait soutenir la comparaison avec celle d'autres pays.

Tout récemment encore, M. Sherwood Anderson a publié un roman, *Winesburg, Ohio*, qui est peut-être le meilleur de ceux parus dans n'importe quel pays depuis l'armistice. Si l'on faisait un choix de contes et nouvelles américaines, — choix fait par quelqu'un connaissant à fond notre littérature et capable de juger ce qui en est réellement représentatif, — pour les traduire en français, sans aucun doute le public européen serait, avant tout, frappé de l'habileté technique des écrivains, plus encore que de leurs dons d'imagination. En effet, la technique du conte est devenue par trop une formule ; elle est enseignée par des professeurs, et ce qui sort de ces règles fixes et bien délimitées a peu de chance d'être publié ; il faut se conformer aux règles prescrites.

Il est vrai que les conditions en Amérique ne sont pas favorables à la production d'un art littéraire élevé. Celui qui veut vivre de ses écrits doit essayer de plaire à un grand nombre de lecteurs, et cette obligation le conduit à rejeter comme inutile tout ouvrage dont la publication ne paraît pas rémunératrice. Mais les auteurs qui sont obligés de faire de tels sacrifices sont peu nombreux. La plupart n'ont besoin de faire aucun effort pour tomber dans le ton des magazines. Une énorme quantité de littérature — poèmes en

(1) « La Littérature américaine », *Mercure de France* du 16 janvier 1919 ; « En marge de la Littérature américaine », *Mercure de France* du 16 juillet 1919.

prose, et autres choses du même goût — est refusée chaque année en Amérique pour la simple raison qu'elle est ennuyeuse. Il semble aussi qu'une quantité suffisante de cette littérature y soit publiée. Il existe même quelques petites revues frondeuses et d'avant-garde, comme on dit, en Amérique. Jamais, non, jamais de ma vie je n'ai lu, en aucun pays, des choses si abrutissantes.

Quelques-unes des conditions qui gênent l'auteur en Amérique valent dans d'autres pays. Dans un très intéressant article paru récemment dans *l'Illustration*, M. Paul Bourget considérait la situation de l'auteur en France en ce moment. Ce qu'il y disait s'appliquerait en grande partie à n'importe quel auteur américain, à condition qu'il fût artiste consciencieux. Les écrivains les plus populaires aux Etats-Unis : Harold Bell Wright, Robert Chambers, Booth Tarkington, Irvin Cobb, Eleanor Porter, n'écriraient ni mieux ni pire, si les conditions étaient différentes. A l'exception d'Edgar Allan Poe, je n'ai jamais vu qu'un écrivain de n'importe quel pays ait réussi en abaissant délibérément sa manière pour plaire à ses lecteurs. Poe avoua qu'il écrivit *le Corbeau* et *le Scarabée d'Or* pour se faire du succès. Mais, règle générale, l'écrivain qui sacrifie au public ne réussit pas à être vraiment populaire. Votre auteur le plus populaire écrit le mieux qu'il peut. Il est aidé par son instinct. Il faut un don pour être Ponson du Terrail, comme il en faut un pour être Mallarmé ; le premier est décidément plus profitable.

O. Henry ne trouva pas les conditions américaines trop lourdes à porter ; il ne se plaignait pas de la démocratie ou du mercantilisme. Mme Rachilde ne l'a-t-elle pas appelé ici même un génie ? « Pour un homme de génie », écrivait-elle, « ce O. Henry en est un. » Je le veux bien. En Amérique, voilà des années qu'on en dit autant. En fait, cet homme de génie écrivit régulièrement pour le plus populaire d'entre tous les magazines populaires. Il avait un contrat avec l'un d'eux pour lui fournir une nouvelle par semaine. L'un des périodiques pour lesquels il écrivait, le *Munseys Magazine*, a une énorme circulation ; il est dirigé non pas comme une revue littéraire, mais comme un music-hall à grandes vedettes. O. Henry s'y trouvait bien.

Personnellement, je n'apprécie pas outre mesure les récits et nouvelles d'O.Henry ou sa façon de les conter. Son sentiment est un peu trop sucré, comme l' « ice-cream-soda » américaine. Je trouve qu'il donne de la vie américaine un tableau faux et sentimental à la manière de ces cartes postales internationales renforçant un détail — le bleu de la baie de Naples, la hauteur du Woolworth Building à New-York — et supprimant des accessoires gênants. Cependant, je reconnais ses mérites. Je suppose que l'on est d'accord pour reconnaître que Poe, avec *la Barrique d'Amontillado*, *le Puits et le Pendule* et deux ou trois autres de ses écrits, inventa le conte mo-

derne. Depuis lors l'affaire fut mise définitivement en forme en cinq ou six coups frappés avec une entière maîtrise par Maupassant d'abord, et, après lui, un nombre incalculable d'écrivains dans toutes les langues. O. Henry altéra tout ceci légèrement, y ajouta du sentimentalisme, mit des pleurs et du rire dans la méthode impassible de Maupassant, et le conte du magazine américain d'aujourd'hui fut inventé. La plupart des écrivains américains de contes et nouvelles pour magazines doivent quelque chose à O. Henry. Oh ! je suis loin de lui refuser du génie, comme lui en accorde M^me^ Rachilde, mais il me serait difficile de relire ses contes, gais ou graves.

Nous avons une tendance à ne reconnaître du génie qu'à ceux qui nous sont sympathiques, ce en quoi nous avons évidemment tort. De deux grands Américains, Billy Sunday, l'Evangéliste, et P. T. Barnum, un seul, Barnum, m'est sympathique, mais je reconnais du génie aux deux. Barnum, quel génie ! Je suis heureux de trouver ici l'occasion de payer mon tribut à cet homme, l'un des plus grands de mes compatriotes, qui, sans efforts, pendant qu'Emerson cherchait péniblement, à travers l'Europe et l'Asie, ses « hommes représentatifs », formait la jeune Amérique à sa ressemblance. « Je surgis comme le Phœnix des cendres de mon dixième sinistre », ainsi commençait-il l'une de ses proclamations. N'est-ce pas là un style aussi individuel que celui de Napoléon, avec même quelques points de ressemblance ? Vous, ou moi, ou O. Henry, nous pourrions peut-être nous sortir d'une ou même, au besoin, de deux catastrophes, mais de dix ! Pour un homme de génie, en voilà un. Ce fut une des rares joies de mon existence, quand, à l'âge de sept ans, poussé par un admirable instinct de grandeur que je ne saurais expliquer aujourd'hui, je quittai ma nurse pour approcher de ce grand homme. Il condescendit à me serrer la main en me souhaitant du bonheur dans la vie.

Il est triste de penser qu'il n'existe aux Etats-Unis aucun monument convenable élevé à la mémoire de ce génie, pas même à Bridgeport, au Connecticut, sa ville natale. C'est avec raison que M. Georges Batault, suivant en cela Tocqueville, gémira sur l'ingratitude des démocraties.

§

Ce qui gêne peut-être le plus l'écrivain, aux Etats-Unis, c'est le grand nombre de sujets qu'il ne peut aborder en fiction. J'en pourrais faire une liste, mais elle serait trop longue. Cette satire du nouveau riche, par exemple, que l'on trouve dans les littératures française et anglaise, deviendrait oiseuse en Amérique, non pas que nous n'ayons, nous aussi, une classe dont la culture date de plusieurs générations et qui ne soit tout à fait capable de percevoir un solécisme, mais parce que c'est contraire à l'esprit du pays de se moquer d'un

homme qui a eu de la chance, ou suffisamment d'énergie et de persévérance pour gagner beaucoup d'argent. C'est ce que je prends pour la leçon du roman de W. D. Howells : *The Rise of Silas Lapham*. De plus, cette sorte de caricature ne peut réussir que dans les pays où il y a une classe privilégiée, qui est supposée posséder, à elle seule, toutes les belles manières et les perpétuer. Seuls les gens qui se croient supérieurs à M. Jourdain rient de lui, à moins que ce ne soient les valets de ces mêmes gens qui jugent chaque chose d'après leurs maîtres. En Amérique, les mots « lady » et « gentleman » n'impliquent pas que l'on soit bien né, comme en Angleterre ; en général, la valeur des gens s'estime à la richesse et fort peu à la naissance ou aux bonnes manières. Il n'y a pas de classe dont les autres consentiraient à prendre le ton. Aussi la satire, ou même l'observation des caractères particuliers à certaine classe, a très peu de chance de succès dans les magazines populaires et même dans les livres. Il existe, il est vrai, un personnage qui se rencontre souvent dans les récits populaires : celui d'une dame exquisement habillée et parfumée, vivant dans un palais de marbre et servie par des valets poudrés. Ses gestes sont languissants et elle parle d'une voix basse et musicale. Elle n'est cependant qu'une pâle figurante de théâtre, qui n'exprime rien, parce qu'elle ne signifie rien. Je doute que même la plus naïve des petites midinettes l'accepte pour réelle.

Les principales règles de l'art d'écrire pour le magazine américain pourraient se résumer ainsi : 1) Rappelez-vous que vous n'écrivez pas pour une classe qui sait s'amuser d'une satire faite à ses dépens ou aux dépens d'autres classes. Il n'y a pas de telles catégories en Amérique. Vous écrivez donc non pour des catégories de lecteurs, mais pour un peuple. Par conséquent 2) : Evitez de froisser les susceptibilités particulières à la race, à la religion, à la profession. Ne traitez pas la sténo-dactylo ou la midinette comme des ouvrières sans importance. Trouvez le côté romanesque de ces occupations (il y en a un), et ne vous préoccupez pas de la réalité. La jeune fille qui lit votre conte sait à quoi s'en tenir sur ce sujet ; ce qu'elle ignore, c'est le côté romanesque, et c'est pour que vous le lui montriez que nous vous payons. 3) Vous pouvez faire une peinture même abominable des masses illettrées qui vivent dans les bouges et que notre magazine n'intéresse nullement. Mettez un rayon de soleil dans l'existence de toutes les classes susceptibles de lire ce magazine. 4) D'une façon générale, ne faites aucune allusion irrespectueuse aux catholiques et aux juifs. Il vaut mieux éviter *toute* allusion à la confession religieuse ou à la nationalité, car, mal interprétée, elle pourrait être considérée comme une injure. 5) Vous pouvez attaquer les politiciens, non en particulier, mais en général, et les accuser de tous les crimes, y compris la brutalité envers leur femme et le détournement de mineure...

Ces règles en tête, il n'est guère possible à un écrivain pour magazines américains de se tromper.

Toutefois, il reste encore la grande question de l'immoralité. On doit se rendre compte qu'en Amérique, comme en Angleterre, ce mot se rapporte exclusivement aux relations sexuelles hors du mariage. Quand, dans une réunion récente de la C. G. T., à Lyon, M. Merrheim parla de « la vague d'immoralité » qui s'étend sur la France, il employa le mot dans son véritable sens. Il entendait désigner ainsi un relâchement général du sens moral dans le travail, dans les questions d'intérêt, etc... S'il avait usé de la même expression dans un meeting de Trade-Union, en Angleterre, ou en Amérique, il n'aurait évoqué qu'une pensée, celle des ouvriers et ouvrières s'adonnant à la fornication. Assurément, un administrateur escroc, rusé et habile, qui fait des opérations sensationnelles et souvent heureux en affaires, est de beaucoup plus immoral qu'une femme mariée qui prend un amant. Dans l'évolution morale des valeurs humaines, l'adultère ne semble-t-il pas une bagatelle, comparé à tant d'autres offenses, — par exemple, les opérations financières sur les aliments de première nécessité, « cornering », comme on dit en jargon de bourse ? Mais l'éditeur, le libraire, même le peuple américains ne découvrent l'immoralité que dans les questions d'amours illégitimes.

On se trompe en attribuant cette mentalité au puritanisme ; le puritanisme, en tant que puissance morale, est mort en Amérique. Cet état d'esprit est dû en vérité à une forme de sentimentalisme aussi éloignée qu'elle peut l'être du puritanisme. C'est ce même sentimentalisme qui, chez les vieux libertins, leur fait préférer la pure jeune fille à la femme avertie, et fait se découvrir aux femmes mûres un penchant pour les collégiens jolis garçons. Les Puritains étaient des hommes bien trempés : les situations franches ne les choquaient pas. Or, les sentimentalistes haïssent les situations franches. La preuve que l'attitude américaine sort non pas du puritanisme, mais d'un sentimentalisme maladif, c'est que vous pouvez en réalité parvenir à publier et à vendre à des milliers d'exemplaires le livre le plus grivois, pourvu que vous sachiez déguiser vos épisodes et les présenter sous un certain angle. Un romancier comme Paul de Kock aurait autrement de succès aux Etats-Unis que Flaubert. La façon dont Dreiser présente ses situations amoureuses n'est pas, même aujourd'hui, approuvée ; on accepte, cependant, la façon dont Mary Mc Lane présente les siennes. Mary Mc Lane est l'auteur d'une manière d'autobiographie féminine : *Moi, Mary Mc Lane,* sans aucun doute inspirée, en bien des points, par l'écrivain anglais Eleanor Glyn. A chaque instant, dans ce livre, l'auteur donne l'impression que nous allons voir tomber son dernier vêtement. Il n'en est jamais rien cependant. Qui dira : Cela aussi

est parfaitement américain ? Certes, pas moi. Mary Mc Lane ne manque pas de talent et son livre a fait fortune.

Je ne sais si à cette attitude de fade sentimentalisme est imputable le fait remarquable, et assez inquiétant, qu'une bonne œuvre dramatique n'a jamais vu le jour aux Etats-Unis. Le critique qui se spécialise dans l'histoire littéraire américaine trouve chez nous des romans et des poèmes admirables, sans parler des livres d'histoire, des biographies, des mémoires. Parmi ces derniers, par exemple, ceux de James G. Blaine, l'éminent homme d'Etat, sont du plus grand intérêt et sont écrits en outre avec la mesure et la clarté d'un Guizot. Il trouve aussi des essais, des relations de voyages, telles que : *African Days* du poète George E. Woodberry, lequel fait une relation des plus sympathiques sur le rôle des Français en Afrique. Ce livre est écrit en bel anglais, et ceux qui souhaitent voir la littérature travailler à resserrer les relations franco-américaines devraient souhaiter que cet ouvrage fût traduit en français. C'est là un livre tout à notre avantage, ce qu'on ne pourrait dire de nombreux ouvrages américains traduits jusqu'ici. En fait, on trouverait en Amérique toutes les formes d'une excellente littérature ; mais, depuis que fut rédigée par Jefferson la déclaration d'Indépendance, jamais une seule œuvre dramatique durable ne parut aux Etats-Unis. La seule exception serait *The Great Divide*, de Moody. Encore cette œuvre est-elle loin d'être satisfaisante à tous les égards. Elle est pourtant l'unique pièce américaine dont l'action soit valable et qui ait en même temps assez de qualité littéraire pour supporter aussi la lecture. La meilleure pièce sur l'Amérique n'est pas d'un Américain ; elle est de Villiers de l'Isle-Adam et s'intitule d'ailleurs : *Le Nouveau Monde*. Quand on lit ou quand on écoute le théâtre des dramaturges populaires du dernier demi-siècle : Augustus Thomas, Bronson Howard, Clyde Fitch, Georges Cohan, Hartley Manners, on est simplement dérouté par le manque d'idées générales, la vulgarité des sentiments, la platitude du langage qui caractérisent leurs œuvres : pas une idée, pas même une phrase brillante à retenir, rien que des situations violentes, mélodramatiques, niaises, vides. Laquelle des œuvres de ces auteurs survivra dans cinquante ans ? Quant à ceux qui écrivent l'anglais avec quelque distinction et qui ont essayé du théâtre : Howells, Aldrich, et quelques autres, ce ne sont pas des auteurs dramatiques. Leurs pièces ont beau être écrites en bon anglais, elles sont sans valeur à la scène.

Ah ! Barnum, comme vous étiez supérieur à tous ces fantoches !

VINCENT O'SULLIVAN.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Paul Gentizon : *La Révolution allemande*, Payot, 4 fr. 50. — Kurt Eisner : *La Révolution en Bavière*, Librairie du Parti socialiste, 1 fr. 80. — Gaston Raphaël :

*Walter Rathenau*, Payot, 4 fr. 50. — René Ristelhueber : *Traditions françaises au Liban*, Alcan, 6 fr. — Aurèle C. Popovici : *La question Roumaine en Transylvanie et en Hongrie*, Payot, 4 fr. 50.

C'est, si nos souvenirs sont exacts, par l'envoyé spécial du *Temps* que nous avons eu les premiers détails authentiques sur la révolution allemande. Les journaux d'outre-Rhin, que quelques privilégiés (si l'on peut ainsi parler) avaient pu lire pendant toute la guerre, ne nous parvenaient plus que fort irrégulièrement, par la Suisse, les services postaux fonctionnant mal, et les dépêches d'agences ne nous fournissaient que des renseignements d'ordre général qui ne permettaient pas de se rendre compte des événements. Dans les périodes de trouble, les « choses vues » sont toujours d'un intérêt passionnant. Mais, pour être capable de voir ce qui se passe, pour recevoir des impressions fortes et recueillir des renseignements de première main, il est indispensable de connaître le pays que l'on visite, d'être à même de s'entretenir avec les habitants dans leur propre langue. M. Paul Gentizon était servi dans la tâche qu'il se proposait d'accomplir par une connaissance parfaite de l'Allemagne. Aussi les correspondances qu'il vient de recueillir en volume apparaissent-elles comme des documents de première main. **La Révolution allemande** (c'est le titre de l'ouvrage qui ne constitue qu'un premier volume) embrasse la période qui va du milieu de novembre 1918 aux premiers jours de janvier 1919, alors que les émeutes spartaciennes commencent à ensanglanter la capitale prussienne. On relira avec curiosité ces croquis pris sur le vif. Ils aideront à mieux comprendre les courants politiques qui se sont formés dans le *Reich* au cours de l'année 1919.

M. Paul Gentizon a traversé la frontière suisse quelques jours après que Kurt Eisner eut proclamé la révolution à Munich. Dès Singen, c'est la stupéfaction, « comme devant l'imprévu d'un miracle ». Dans la capitale bavaroise une profusion de drapeaux rouges se mêlent aux oriflammes bavaroises, bleu et blanc, et le voyageur entend chanter la *Marseillaise*. Le mouvement révolutionnaire n'est du reste nullement bolchéviste.

Je n'ai pas vu, parmi la population civile, la moindre scène qui pût éveiller quelque soupçon d'un désordre ou d'une anarchie quelconque, écrit M. Gentizon. Au contraire, il y a partout, à cette heure, dans les masses, comme une sorte d'apathie et même d'hébétude. Aucune réaction dans ces foules amorphes qui remplissent les gares, s'entassent devant les affiches rouges du nouveau gouvernement, remplissent les brasseries. *Il est vrai que cet état de choses peut changer d'un instant à l'autre...*

C'est l'auteur qui souligne, et la suite des événements a montré à quel point il a vu clair. Une double réaction de droite et de gauche, qui n'avait plus rien de pacifique, a balayé le gouvernement de Kurt Eisner, en coûtant la vie au tribun patriarcal et chimérique. M. Gen-

tizon a vu de près ce singulier personnage, dont un hasard avait fait le dictateur de la Bavière. Il trace de lui un portrait des plus attachant et définit exactement son rôle dans l'évolution des idées en Allemagne. Eisner l'a reçu familièrement dans son cabinet du ministère des Affaires étrangères et l'a fait assister à une réunion du conseil des ouvriers, soldats et paysans. « Dans le fastueux bureau où des générations de comtes et de barons se sont succédé à la direction des affaires et qu'ornent encore les portraits des Wittelsbach couronnés de lauriers, drapés de pourpre et d'hermine, un petit vieillard en lévite, émacié, fluet, dont la tête n'est que barbe touffue, poivre et sel, encadrant des joues creuses, chevelure aux fils d'argent tombant jusque sur le col et lorgnon voilant mal de petits yeux noyés, attendris. » Le contraste est saisissant. Mais il ne faut pas oublier que, dès le début, la situation de Kurt Eisner à Munich eut quelque chose d'anormal. La foule des manifestants parcourait les rues en criant : « Nous voulons un Bavarois ! » et le chef du gouvernement ne se maintenait au pouvoir qu'en disant du mal des Prussiens. Les invectives contre Ebert et Scheidmann, dont M. Gentizon se fait l'écho, constituaient les seuls arguments en faveur de la thèse particulariste qu'Eisner soutenait alors. Né Berlinois lui-même, ayant passé toute sa vie à batailler pour les idées internationalistes, il prend le parti d'exagérer l'antiprussianisme, pour prêter à la révolution bavaroise une allure séparatiste.

Ici, il convient de signaler en passant une brochure de propagande publiée par le Parti socialiste français. Elle s'intitule **La Révolution en Bavière** et reproduit, en traductions, les discours prononcés et les proclamations lancées à Munich du 8 au 30 novembre. C'est un complément utile au volume de M. Paul Gentizon. Dès son premier discours au Conseil national provisoire Eisner déclare : « La Bavière est un Etat libre. Le peuple bavarois jouit de la plus large autonomie. » Le 15 novembre, lorsqu'il rédige le « Programme du gouvernement », il écrit en tête de ce manifeste : « La Bavière est libre désormais » et revendique, pour l'Allemagne républicaine, « une union rationnelle sans suprématie d'un des Etats et sans atteinte à la liberté et à l'autonomie de la Bavière. »

On a discuté à perte de vue pour savoir si nous aurions pu tirer parti de ce courant d'opinion en Bavière et de la tendance à en exagérer l'importance dont faisait preuve Kurt Eisner. Il est certain qu'en agissant immédiatement à Munich et en ravitaillant l'Allemagne du Sud, la configuration du pays, auquel nous allions imposer le traité de Versailles, se fût sensiblement modifiée. Eisner, lorsqu'il publia le document Lerchenfeld sur les origines de la guerre, nous avait du reste tendu la main et se préparait à diriger l'Allemagne dans la voie du repentir. Mais il fallait avant tout agir vite et profiter de la suren-

chère particulariste que, peu de semaines plus tard, d'autres courants devaient emporter. On envoya bien une mission ; c'était une mission d'universitaires ! Déjà la popularité de Kurt Eisner était en baisse. Aux élections pour l'Assemblée nationale, alors qu'il posait sa candidature dans 32 circonscriptions, il ne fut élu nulle part. Le 21 février suivant, le revolver d'un assassin devait terminer brusquement la carrière prodigieuse de ce rêveur, que des circonstances exceptionnelles avaient porté aux plus hautes destinées.

Après avoir étudié la genèse de la révolution et raconté la fuite de la famille royale, M. Paul Gentizon est parti pour Berlin au mois de décembre. Toute la seconde partie de son livre est consacrée à la capitale prussienne, qu'il trouve bien changée, depuis que la discipline impériale n'y règne plus. Il assiste au retour de la garde et rend visite aux personnages les plus en vue du nouveau régime. Kautsky, qu'il trouve installé à la Wilhelmstrasse, classant des documents en compagnie de Mme Kautsky, lui parle de la culpabilité de Guillaume II et de la publication imminente de ces pièces d'archives qui, aujourd'hui, au bout d'un an, n'ont pas encore vu le jour. Il voit Théodor Wolff dans son bureau du *Berliner Tageblatt* ; Maximilien Harden, prophète de la défaite allemande ; Sudermann, embarrassé devant l'accusation d'avoir rédigé de sa propre main le fameux manifeste des 93. Enfin une relation circonstanciée de l'émeute des marins de Kiel, d'où sortit la révolution, clôture, provisoirement du moins, la série de ces intéressants croquis.

Parmi les personnalités dont M. Paul Gentizon eut à s'occuper au cours de son enquête, une des plus intéressantes est certainement M. Walter Rathenau. Nous lirons les déclarations que lui fit le directeur de la Société générale d'électricité, au mois d'avril dernier, dans son second volume. L'ensemble de l'activité littéraire, scientifique et industrielle de M. Rathenau méritait plus qu'un article de journal. Il n'y a pas d'auteur allemand qui, pendant la guerre, fût plus lu et discuté dans son pays. Ses volumes ont connu les très gros tirages et son éditeur a entrepris la publication de ses œuvres complètes en cinq volumes. Il est du reste loin d'être un inconnu pour les lecteurs du *Mercure*, car, dès l'apparition de son premier livre, en 1912, nous en avons parlé ici même, et n'avons pas manqué d'y revenir depuis, chaque fois que l'occasion s'en présentait. M. Gaston Raphaël vient de consacrer à **Walter Rathenau, ses idées et ses projets d'organisation économique**, une étude critique qui arrive à point pour répandre une lumière française sur le prétentieux fatras du publiciste allemand. C'est un exposé sobre et clair, dont il faut recommander la lecture à tous ceux qui ont un penchant à s'emballer pour les utopies sociales. Nous devons déjà à l'esprit sagace de M. Gaston Raphaël deux opuscules enfouis dans la collection si

abondante et si variée des *Cahiers de la Quinzaine* et qu'il aurait bien dû rééditer pendant la guerre. L'un, *Le Rhin allemand*, paru en 1903, étude définitive sur la vague de chauvinisme soulevée en Allemagne en 1840, sur la chanson de Becker, les réponses de Lamartine et de Musset. On a beaucoup écrit sur ce sujet au cours de ces dernières années, en ignorant que tout ce qu'il fallait dire se trouvait dans cette brochure de 80 pages. L'autre fascicule porte un titre allemand, emprunté à l'auteur de *Rembrandt éducateur : Der Professor ist die deutsche Nationalkrankheit*, et expose des vues très justes sur les travers de nos ennemis. Il est de 1908. Etait-ce une fantaisie de Péguy qui nous avait valu cette bizarrerie ? En tous les cas, il faut savoir gré à M. Gaston Raphaël de nous avoir renseignés sur les produits de l'éducation allemande.

Le voici, dix ans plus tard, la plume à la main, suivant dans tous leurs détours les problèmes soulevés par Rathenau. Il le fait avec la même conscience qu'il avait mise à rechercher les tares du professeur allemand. C'est que le « système Rathenau » menace d'être pour la civilisation générale de l'Europe un nouveau danger que les troubles de la révolution n'ont fait que rendre plus menaçant. Ne nions pas que ce fils d'industriel, qui occupe dans les affaires une des plus grosses situations, ne soit une figure curieuse. Son goût des réalisations se double d'un singulier idéalisme. Comparez son rôle à celui d'un Loucheur et voyez de quel côté est le désintéressement. Rathenau s'élève contre le bas matérialisme de la civilisation moderne, — ce qu'il a appelé « la mécanisation de l'esprit » ; — il se fait le prophète de l'âme et se propose de « spiritualiser l'ordre mécanique ».

Il est inimaginable et inconcevable, écrit-il, qu'on soit obligé de se représenter que le monde, dans lequel joue une somme énorme de forces spirituelles, soit livré à des combinaisons accidentelles de besoins matériels, d'équilibres physiques, de courants qui s'imposent par le nombre, sous le contre-poids d'une force motrice unique, inébranlable et morale, sans la croyance en un bien absolu indispensable, sans la croyance en un but commun qui englobe la vie et la mort, sans une table des valeurs définitives qui dise : ceci est bien et cela est mal.

Cet idéaliste qui parle à la façon d'Emerson nous propose, comme remèdes aux maux de la société, la socialisation par en haut, un étatisme tyrannique qui tend à supprimer les résultats de l'effort individuel. Singulière superposition d'instincts contradictoires, dont il n'a peut-être pas eu conscience lui-même, quand il a essayé de définir les deux âmes qui vivent en lui :

Je suis un Allemand de souche juive. Mon peuple est le peuple allemand, ma patrie la terre allemande, ma foi la foi allemande qui est au-dessus des religions (*sic*). Cependant la nature s'est plu, avec un sourire capricieux et une bonté autoritaire, à fondre, en un mélange bouillonnant

les deux sources de mon sang ancien : l'élan vers le monde de la réalité, et l'attachement à celui de l'esprit.

Dans une brève conclusion, M. Gaston Raphaël a soumis à une critique serrée les théories et les projets de Walter Rathenau. Il montre tout d'abord combien ses conceptions politiques sont en désaccord avec ses visées humanitaires, pour établir ensuite que les principes économiques que Rathenau veut faire admettre ne sont point nouveaux. « Non seulement ses doctrines demeurent fidèles à la tradition allemande, et doivent beaucoup au socialisme d'Etat comme au marxisme, mais encore on peut aisément y reconnaître l'influence des théoriciens français d'avant la révolution de 1848, de Saint-Simon surtout et de Fournier. » Si Rathenau organisa aux débuts de la guerre l'office des matières premières, s'il exerça ensuite, en Suisse, une activité dont nous ne pouvons pas encore discerner exactement le caractère, il nie cependant d'avoir présidé aux pillages industriels de la Belgique. En tous les cas, et quoi qu'il ait prétendu plus tard, il fut un de ceux qui insistaient le plus sur la nécessité de pousser la guerre à fond.

M. Gaston Raphaël n'a peut-être pas assez vu toute la formidable hypocrisie tudesque qui, chez Walter Rathenau, se cache sous le masque de l'idéalisme. Le directeur de la A. E. G. a bien prétendu, après la défaite qu'il avait prévue, tout ce qui allait arriver. A M. Greenwall, correspondant du *New-York Herald* à Berlin, il a déclaré, le 12 décembre : « Dès le début de la guerre, je compris que nos pertes seraient lourdes et que nous ne pourrions pas vaincre. » Mais que signifie alors son article du 5 juillet 1918 intitulé « Garanties » et paru dans la *Gazette de Francfort* ? Il y envisageait une victoire allemande si complète que le gouvernement français serait forcé de se réfugier à Saint-Sébastien ou à Portsmouth. Quand on a la prétention de se faire passer pour un réformateur de l'humanité, on n'a pas le droit de se tromper si lourdement.

HENRI ALBERT.

§

La grande guerre qui s'est terminée officiellement il y aura bientôt une année a soulevé des problèmes nationaux et économiques non seulement de caractère européen, mais planétaire, dont nos descendants n'arriveront peut-être qu'à entrevoir la solution, — et ceci en grande partie au moins, parce que ces problèmes ont été posés — et mal posés — par des géomètres politiques qui avaient sans doute d'excellentes intentions, mais ont ignoré ou méconnu la substance même des questions qu'il fallait résoudre. L'Europe orientale, — et l'Europe orientale, ne l'oublions pas, s'étend jusqu'à l'Adriatique — est en pleine confusion ; et l'Asie qui nous occupe surtout, l'Asie méditerranéenne, n'est pas dans une situation meilleure ; tout y est gâchis

et confusion. On s'apercevra peut-être dans la suite qu'en supprimant, ou en écartant des discussions, le plus qu'on a pu, *les diplomates pour de vrai*, on a commis une lourde faute. Il est un peu tard sans doute pour revenir sur certains choix ; cependant, puisque le gouvernement français vient d'envoyer au Liban le général Gouraud comme Haut-Commissaire, on pourrait peut-être, à la veille d'un remaniement du traité franco-britannique de mai 1916, songer à des compétences de carrière, qui peuvent quelquefois se tromper, c'est entendu, mais savent au moins de quoi il s'agit. Le livre remarquable de M. René Ristelhueber, **Traditions françaises au Liban**, pourrait de toutes façons être emporté et lu avec fruit, en cours de route, par le soldat de valeur qui se rend en Syrie pour servir son pays à une heure grave. — On dira sans doute que tout le monde connaît plus ou moins nos vieilles traditions au Liban. C'est entendu ; mais à notre époque on connaît toujours tout de cette manière. Je conseillerai volontiers, pour cela, la lecture de l'ouvrage, qui retrace avec soin et talent l'historique des efforts persévérants et bienfaisants de notre pays pour faire triompher nos idées et notre idéal, — notre influence, — sur cette terre où, comme le dit M. Hanotaux, dans sa préface, « la sagesse humaine s'est assise, de Salomon jusqu'à Renan, à l'ombre des cèdres séculaires ». Des traditions qui remontent sûrement aux Croisades, peut-être au delà — où les noms de Godefroy de Bouillon, de Saint-Louis, de Saint-Vincent de Paul, de Louis XIV, de Napoléon III se retrouvent, méritent en somme qu'on s'y arrête, et peuvent retenir l'attention. Danton et le Comité de Salut public n'hésitèrent pas, durant la tourmente révolutionnaire, à recueillir l'héritage de François Ier, le protecteur des chrétiens d'Orient. — Cet héritage moral s'est plutôt accru, puisqu'il s'agit dorénavant de la protection de toutes les races, de toutes les religions et aussi, on peut le dire, de tous les intérêts légitimes. — Mais on peut souhaiter surtout que le nouvel état Arabe, dont on connaît la véritable origine, ne soit pas pour les peuples du Liban un voisin trop turbulent ou trop enthousiaste.

L'auteur du volume publié chez Payot : **la question Roumaine en Transylvanie et en Hongrie**, Aurèle C. Popovici, condamné à la prison pour en avoir donné autrefois quelques chapitres et exilé en Suisse, y est mort malheureusement en 1917 sans avoir connu, après le désastre des Roumains, le retour de fortune qui devait suivre. La thèse qu'il soutient, c'est la thèse roumaine, opposée aux arguments des Magyars, et qui fit d'ailleurs pousser des clameurs dans le camp adverse, tant qu'on confisqua les exemplaires d'une brochure qui l'exposait, et que l'auteur, condamné à quatre années d'emprisonnement, ne se trouva mis en liberté provisoire qu'avec une caution de 10.000 couronnes, — 10.500 francs.

Le livre publié maintenant porte sa date, car il donne la situation en 1892. On y a intercalé des chapitres récents et qui le remettent au point, mais ne lui retirent nullement sa valeur de témoignage. Il parle du dualisme austro-hongrois, institué au mépris des autres nationalités de l'empire, et des antécédents historiques : origine des Roumains, latinité de leur langue et de leurs traditions ; des entorses données à la statistique par les Magyars ; de l'annexion de la Transylvanie à la Hongrie « contre la volonté de la majorité des habitants » ; de la loi électorale exceptionnelle pour les Roumains de la région ; du truquage des élections sous le régime constitutionnel magyar ; de l'instruction publique mise au service de la tyrannie hongroise ; de l'administration et de la justice ; des abus, — comme le déni du droit d'association ; des persécutions contre les écrivains roumains ; même des actes de sauvagerie commis par les gendarmes magyars, et des associations de magyarisation ; de l'intolérance de la jeunesse ; du fanatisme des journaux contre les nationalités mises en tutelle par les hongrois et de l'opposition des nationalités non magyares ; de l'irrédentisme daco-roumain, etc. La seconde partie du livre, beaucoup plus réduite, retrace le tableau de l'oppression depuis 1892 et parle des dernières tentatives de réconciliation. C'est en somme un tableau très complet de la situation et, si le volume est forcément inégal, il donne une idée suffisante de la question roumaine.— Les Hongrois, en somme, ont poursuivi l'asservissement des peuples qui leur étaient soumis et leur mentalité d'Asiatiques devait en faire les dignes associés de nos ennemis les Boches ; mais ils ont « semé le vent et récolté la tempête », et ce coin de l'Europe verra sans doute encore bien des conflits avant qu'on parvienne à un arrangement durable. — Le volume publié sous le nom d'Aurèle C. Popovici, et dont M. P. Comnène a écrit la préface, donne au reste une curiosité : la carte ethnographique de Kiepert, qui figura sur la table du Congrès de Vienne en 1878 « et dont l'autorité à tout propos était invoquée par Bismarck ».

CHARLES MERKI.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919*

Général N. de Monkévitz : *La Décomposition de l'armée russe*, trad. de Serge Persky, in-18, Payot, 4 fr. 50. — J.-M. Baldwin : *Paroles de guerre d'un Américain*, 1914-1918, Alcan, 5 fr. — El Haoucine : *La Vengeance des beys* (*Vie des Comitadjis, Serbie, Albanie, Macédoine*), Bernard Grasset, 6 fr. — Général Carbillet : *Premières armes d'une division du Midi sur le front*, Imprimerie de l'Eclaireur de Nice. — Général Carbillet : *L'Aumônier français sur le front*, Frinzine, Nice.

Le général N. de Monkévitz, ancien chef d'état-major de l'une des armées russes qui furent détachées en Roumanie, en décembre 1916, nous donne un livre de souvenirs personnels sur **La décom-**

**position de l'armée russe**, consécutive au renversement du régime tsariste.

Jusque-là, nous dit le général, le moral était excellent, les effectifs étaient au grand complet, l'artillerie était nombreuse et puissante, la nourriture abondante. Chaque soldat prenait un bain et recevait du linge propre une fois par semaine. Grâce à la science du personnel sanitaire, le typhus, qui ravageait la Roumanie, épargnait nos soldats.

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Seulement, ce que ne nous explique pas le général de Monkévitz, c'est que les IVe et VIe armées russes, qu'une certaine presse nous montrait piétinant à la frontière et n'attendant qu'un signal pour accourir en territoire roumain, n'arrivaient que quatre mois après l'entrée en guerre de la Roumanie, alors que les armées roumaines étaient en pleine déroute et que la Valachie était tout entière au pouvoir de l'ennemi. En présence de la nécessité la plus extrême, le haut commandement russe, après toutes sortes d'interventions diplomatiques, dont on connaîtra un jour le détail, consentait à étendre le front de Bukovine derrière la ligne du Sereth, substituant ses divisions à peu près partout aux formations roumaines. Une arrière-pensée politique, du caractère le plus louche, présidait à cette stratégie de la dernière heure, réglée par surcroît sur la plus excessive prudence. Si la mission française du général Berthelot ne s'était trouvée là pour redonner la vie aux armées roumaines, nous aurions assisté sans aucun doute à la réalisation du plan des politiciens germano-russes de Pétrograd. Si donc le moral des troupes russes était excellent en décembre 1916, on ne peut pas porter le même jugement sur la moralité des dirigeants de la politique russe à la même époque. Les mauvais exemples viennent toujours de haut. Il n'est rien d'étonnant que la décomposition ait gagné les troupes russes au lendemain de la révolution, alors que, depuis si longtemps, elle exerçait ses ravages parmi des sphères plus élevées. Revenons au général de Monkévitz. Ce fut le 18 mars 1917 que la nouvelle fut donnée, publiquement, aux troupes réunies sous les armes, du renversement du gouvernement tsariste. Les hommes furent violemment émus ; mais ils gardèrent le silence. Aucune manifestation ne se produisit. Quinze jours s'écoulèrent sans changement. Puis on connut successivement les fameux arrêtés de Goutchkof et de Kérensky sur les droits des hommes de troupes et instituant des comités et des tribunaux de soldats. Alors, l'effervescence commença. A la fin de mai 1917, trois délégués du Soviet de Pétrograd débarquent en Roumanie. Leur action est anodine. Entre temps, Kérensky avait prescrit la reprise de l'offensive pour les premiers jours du printemps.

Mais les événements, nous dit le Général de Monkévitz, obligèrent le Grand Quartier Général à la renvoyer à la seconde quinzaine de juillet. On

décida d'accorder préalablement aux troupes le temps de se calmer, de s'assimiler les libertés nouvelles pour n'entreprendre la vaste opération qu'avec une armée réorganisée sur des principes démocratiques.

Voilà, semble-t-il, un singulier aveu et une pitoyable excuse. Il devait paraître évident que plus on attendrait, plus la décomposition augmenterait en diminuant la valeur combative des troupes. Effectivement, l'offensive sur le front roumain fut fixée au 23 juillet, soit avec un retard de trois mois. Malgré des prodiges de valeur de la Ire armée roumaine, le résultat en fut nul : la VIe armée russe refusa de s'ébranler ; la IVe ne le fit qu'avec une extrême mollesse.

En septembre, la IVe armée fut de nouveau commandée pour une offensive partielle.

L'état d'esprit de la troupe avait empiré, écrit le général de Monkévitz; une soif morbide de paix avait gagné les hommes.

La tentative n'eut aucun succès. A cette époque, arrivèrent à l'armée les nouveaux commissaires du gouvernement provisoire, avec mission de servir d'intermédiaires entre le commandement et les troupes. Ces commissaires ne devaient pas intervenir dans le domaine tactique. L'un d'eux, Chiraief, était une personnalité marquante, dit notre témoin, « par ses convictions, son honnêteté et sa force de volonté ». Devant son impuissance à remplir sa mission avec utilité, il résilia ses fonctions. La nouvelle de l'incident Korniloff-Kérensky parvint vers le même moment sur le front de Roumanie. Un chaleureux appel de Korniloff invitait toute l'armée à se joindre à lui. Le haut commandement russe, en Roumanie, après en avoir délibéré, décida de garder la neutralité. D'autre part, tout acte d'hostilité avait cessé d'un côté et de l'autre de la tranchée.

Le général de Monkévitz écrit avec quelque légèreté :

En général, pendant cette période, les soldats du front eurent une existence très agréable.

En novembre, un comité révolutionnaire est constitué, dont les membres, « parfaitement corrects et modérés », ne firent aucune besogne efficace.

En décembre, la situation se corse. Le fameux Krilenko venait de conclure un armistice avec les Allemands. Le commandant en chef des troupes russes sur le front roumain refuse de reconnaître cette convention ; il est destitué. Alors, les soldats, à l'instigation du comité, procèdent à des arrestations d'officiers, et ceux-ci sont remplacés par d'autres à l'élection. Et, chose plus grave, à la fin de ce même mois de décembre, on voit ce même commandant en chef, qui a refusé de reconnaître l'armistice de Krilenko, signer avec l'ennemi un armistice, qui ne s'étend pas seulement aux troupes russes

sous son commandement, mais qui englobe toute l'armée roumaine.

Le 15 décembre, le général de Monkévitz quittait l'armée et se réfugiait chez un ami roumain. Ainsi se terminait son rôle actif.

Que faut-il retenir de ce témoignage, certes sincère, malgré son évidente partialité ? D'abord ce fait remarquable : c'est qu'au cours de cette lente dissolution de la discipline, le général de Monkévitz ne signale pas un seul fait de répression ; il n'indique pas davantage qu'un seul attentat ait été commis contre des officiers. Sans doute, beaucoup de ces derniers eurent à souffrir de cruelles vexations. Mais les excès commis ne dépassèrent pas ces limites. On est assez porté à conclure, après une telle constatation, que la décomposition dont souffrit l'armée russe n'atteignit pas seulement les hommes de troupes, mais encore le corps d'officiers dans sa grande majorité. Aussi bien, un mal aussi profond avait des causes lointaines et complexes, que le général de Monkévitz ne peut ignorer. Je ne saurais trop recommander la lecture des dernières pages de son livre, consacrées au bolchévisme, dont il évalue l'armée rouge à 500.000 hommes. Elles contiennent des considérations d'un vif intérêt, dont l'examen nous entraînerait trop loin.

JEAN NOREL.

§

Les **Paroles de guerre d'un Américain** sont le recueil des articles et discours de M. James Mark Baldwin, correspondant de l'Institut de France, qui a pris une part considérable à l'évolution des idées guerrières aux Etats-Unis. Rien ne faisait prévoir en 1914 que la grande République finirait par se croiser pour le Droit, et même les torpillages auraient été insuffisants pour la décider, comme ils le furent pour d'autres républiques sud-américaines, sans la volonté énergique du Président Wilson soutenue par d'autres vouloirs analogues comme celui du professeur Baldwin. Parmi ces discours une attention particulière doit être donnée à une conférence sur *l'Idéal américain et l'Idéal français* faite à Paris dix-huit mois avant la guerre et qui, pour ce motif, n'est suspecte d'aucun parti pris anti-allemand. L'auteur y met bien en lumière, d'une part la coïncidence naturelle des âmes des deux peuples, et d'autre part, leurs divergences sur ces matières subtiles de l'obéissance à la raison individuelle et de la déférence à la consigne sociale ; il semble, en effet, que la combinaison de ces deux tendances : le pragmatisme américain et l'esthéticisme français, suffirait à servir de base à une civilisation très complète. Quant à la kulture allemande, ce que l'auteur en dit, soit dans sa lettre ouverte à Hugo Kirbach du 14 février 1915, soit dans sa grande conférence d'Oxford de l'année suivante, ne peut qu'être approuvé. L'Allemagne s'est mise volontairement en dehors de toute civilisation et elle n'a qu'à s'en prendre à

elle-même si désormais le monde se passe d'elle dans bien des domaines. Ce serait à nous à tirer profit de cette situation et à réaliser notamment cette entente linguistique franco-anglaise que M. Baldwin préconise avec tant de raison.

**La Vengeance des beys** (*Vie des comitadjis, Serbie, Albanie, Macédoine*) met en scène un épisode de notre occupation en Albanie. Dans ce pays mélangé de races et de religions, certains gros propriétaires musulmans dits beys se firent les espions et correspondants de leurs coreligionnaires de Stamboul et de leurs chers amis de Berlin, et notre service de sûreté du corps expéditionnaire d'Orient eut à mettre bon ordre à leurs menées. L'auteur du livre dont je parle, qui signe El Haoucine, mais qui doit porter un nom moins oriental, raconte un de ces petits événements : l'arrestation de Malik et Mahomet Sifla, beys du village de Poyani, et de leurs complices, mais il le raconte sous forme de demi roman, ce qui diminue la valeur documentaire du livre; il s'agit bien d'un événement réel et les photographies qui l'illustrent ont la marque du service de sûreté de nos troupes; mais on eût préféré que l'auteur se fût contenté de reproduire ou résumer les autres documents officiels dont il disposait au lieu d'en faire de la littérature.

Par contre, le travail du général Carbillet : **Premières armes d'une division du Midi sur le front**, est une œuvre du plus précis et précieux intérêt, et qui fait justice d'une déplorable légende dont on a trop parlé, la soi-disant défaillance devant l'ennemi, à la bataille de Dieuze (19-20 août 1914), d'une division composée d'éléments provençaux. Le général Carbillet commandait cette division, la 29e, du XVe corps, composée de Niçois principalement et ayant en supplément de sa composition normale cinq bataillons de chasseurs alpins. Les chasseurs alpins sont troupes d'élite, et ceux qui se firent l'écho de la calomnie répandue peu de jours après par un triste politicien journaliste avec la permission, d'autres disent à l'instigation du ministre de la Guerre d'alors, auraient bien dû se dire qu'une défaillance était bien peu vraisemblable de la part de pareils hommes. En réalité la conduite de la 29e division a été admirable d'un bout à l'autre de la guerre, et si à Dieuze elle n'a pas pu enfoncer l'ennemi, c'est parce que celui-ci avait eu l'art de nous attirer dans une sorte de traquenard, sur un terrain longuement préparé, et d'où nos vaillants soldats ne s'éloignèrent qu'après avoir subi des pertes énormes. Leur moral restait d'ailleurs excellent et, dès le lendemain, c'est à la 29e division que le commandement faisait appel pour secourir un corps d'armée rallié sur Lunéville. Avant Dieuze, la division avait été victorieuse à Moncourt (14 août) où elle reçut le baptême du feu. Après Dieuze elle le fut encore à Xermanévil (26 août), à Vassincourt (8 septembre), épisode de la bataille

de la Marne. Et à Dieuze même elle se couvrit de gloire en enlevant Vergaville et Biderstroff, qu'elle garda contre toutes les contre-attaques furieuses de l'ennemi et dont elle ne se retira que sur l'ordre de retraite du commandement supérieur. On voit donc que sont injustifiées non seulement les accusations calomnieuses de ce sénateur, dont il vaut mieux ne pas reproduire le nom, mais même les plaidoiries à mines désolées d'autres publicistes mal documentés. La 29e division n'a pas besoin d'excuses, elle n'a droit qu'à des éloges et singulièrement chaleureux. Du 14 août au 17 octobre, en deux mois, elle a perdu 12.000 hommes et a eu 63 % de ses officiers tués ou blessés ; cette proportion glorieuse a été rarement dépassée. J'ajoute que je tiens de la bouche même du général Carbillet, splendide chef de cette troupe splendide, ces chiffres qui avaient été biffés par la censure sur le texte imprimé du travail dont je rends compte.

Puisque je parle de cet auteur, je tiens à citer de lui une conférence qu'il prononça au Groupe d'études historiques de Nice : **L'Aumônier français sur le front.** C'est une série de notes et d'anecdotes sur la belle conduite de nos aumôniers militaires. Le général Carbillet se proclame étranger à toute préoccupation confessionnelle, ce qui donne du prix à son jugement, de même qu'étant de Langres et non de Nice, il n'obéissait à aucun intérêt local en défendant sa brave division. Parmi les prêtres qu'il a vu agir il fait une peinture très vivante de l'aumônier de sa division, le chanoine Ardant, qui se trouvait être de bonne race militaire, étant le neveu du colonel Ardant du Picq, glorieuse victime de 1870, l'auteur des fameuses *Etudes sur le combat*, et que certains appellent le Clausewitz français.

HENRI MAZEL.

## *A L'ÉTRANGER*

### Allemagne.

LE COUP MANQUÉ. — La commission parlementaire chargée d'enquêter sur les responsabilités de la guerre siège depuis plusieurs semaines à Berlin. A vrai dire, il s'agit seulement d'une sous-commission, la deuxième, celle qui se propose de faire la lumière sur les possibilités de négociations de paix. Ses débats intéressent prodigieusement le public, et les journaux allemands publient d'interminables comptes rendus des séances qu'ils discutent ensuite avec abondance. Les habitants du *Reich* semblent peu pressés de savoir comment ils ont été amenés à faire la guerre ; ce qui les préoccupe, c'est de savoir par suite de quelles erreurs leurs magnifiques espérances ont sombré dans la débâcle. Ils étaient tous intéressés au succès de l'entreprise de flibusterie dont ils se promettaient si grand profit et chacun

comptait sur sa part de butin, si modeste fût-elle. L'affaire était bien engagée. Des fautes ont été commises qui, au cours des années de guerre, ont rendu la situation de l'Allemagne de plus en plus mauvaise. Qui est responsable de cet état de choses? Que ceux-là payent par la faute de qui le coup a manqué. Sont-ce les militaires? sont-ce les hommes politiques?

Depuis plus d'un an l'Allemagne républicaine annonce une vaste enquête sur les responsabilités de la guerre. Les Alliés exigent la punition des coupables. Qu'à cela ne tienne! Nos ennemis d'hier répondent qu'ils les traîneront eux-mêmes devant une Haute Cour de justice et ils préparent, ou font semblant de préparer, une instruction destinée à aboutir à des poursuites judiciaires. En attendant qu'elle donne des résultats, ils font prévoir chaque semaine la publication imminente d'un grand ouvrage documentaire qui contiendra toutes les pièces relatives à histoire diplomatique de la guerre. Espérons qu'il finira enfin par voir le jour, mais n'en attendons pas grand' chose, car on nous prévient d'avancer « qu'il n'apportera pas de modifications sensibles au point de vue allemand sur la question des responsabilités ». Rien d'étonnant à cela, si l'on tient pour exactes les révélations du *Volksrecht* de Francfort qui publie un ordre secret enjoignant la destruction de certaines pièces compromettantes.

On se rappelle qu'une commission de trois membres, le comte Montgelas, les professeurs Schücking et Mendelssohn-Bartholdy, avait été instituée par le ministère des Affaires étrangères. Celle-ci s'est partagé le travail de la façon suivante : MM. Montgelas et Schücking ont procédé à la révision des documents réunis par Kautsky, pendant les mois qui ont suivi la révolution. L'ensemble comprend environ 900 pièces et un grand nombre d'annexes, auxquelles Kautsky a ensuite mis la dernière main et qui doivent former un total de quatre volumes. Le premier sera consacré à la période qui s'est écoulée depuis le meurtre de Serajevo jusqu'à l'arrivée à Berlin de la note serbe répondant à l'ultimatum autrichien; le second ira jusqu'à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie; le troisième jusqu'à la déclaration de guerre à la France; le quatrième enfin jusqu'à la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Russie. Le professeur Mendelssohn étudie, de son côté, les pièces qui ont trait à la période antérieure à la guerre, mais les deux volumes qu'il prépare ne paraîtront qu'ultérieurement. Dès que toute cette paperasse se trouvera en librairie, on va donc pouvoir reprendre le jeu puéril auquel on s'est livré en 1915 autour de l'arc-en-ciel des livres rouge, jaune, orange, bleu, blanc, etc. Peut-être serait-on arrivé plus droit au but, si les Alliés avaient fait saisir à Berlin, par une commission d'officiers, les archives de la Wilhelmstrasse.

Une Haute Cour de justice, analogue à celle qui fonctionne en France dans des cas exceptionnels, est prévue par la Constitution allemande. L'article 108 stipule qu'une loi d'empire devra l'instituer dans chaque cas particulier. Dès le mois d'août les journaux se sont occupés de l'établissement de ce « Tribunal d'Etat ». Mais, avant qu'il puisse fonctionner, il s'agit d'abord de découvrir les coupables. La publication des documents d'une part, les travaux de la commission d'enquête, d'autre part, doivent remplir cet objet.

L'Assemblée nationale de Berlin a donc procédé tout d'abord à l'élection de cette commission parlementaire de 28 membres et a établi son statut. Les séances consacrées aux dépositions sont publiques, sauf celles au cours desquelles des personnalités neutres seraient mises en cause. Le compte rendu sténographique des dépositions est publié aussitôt et un rapport sur chacun des sujets examinés est publié dès que le sujet est épuisé. La commission s'est organisée en quatre sous-commissions : la première est chargée de la période qui a précédé la guerre; la seconde des propositions de paix qui se sont offertes au cours de la guerre ; la troisième des mesures d'ordre militaire ou édictées par l'autorité militaire, contraires au droit des gens, qui ont été prises au cours de la guerre ; la quatrième des mesures d'ordre économique contraires au droit des gens. On prévoyait que les dépositions et les travaux des sous-commissions dureraient deux ou trois mois, mais, au train dont vont les choses, il faudra certainement compter sur des retards considérables, surtout si les incidents dans le genre de ceux que provoquèrent les auditions de Hindenburg et de Ludendorff se multiplient.

Ces détails qui, à première vue, peuvent paraître un peu fastidieux, étaient nécessaires si l'on veut comprendre ce qui se passe actuellement à Berlin et dont les dépêches des journaux, surtout pendant que durait, la grève, n'ont pu donner qu'une idée imparfaite, En ce moment c'est donc seulement la seconde commission qui siège. Ses travaux devaient porter sur les questions suivantes :

1°) Tentatives de Lord Grey au printemps de 1915 ;

2°) Médiation du Président Wilson ;

3°) Possibilités de paix au printemps de 1917 ;

4°) Tentative de médiation du pape et conséquences de celles-ci au printemps de 1917 ;

5°) Possibilités d'une paix séparée avec la Russie sous le Tsar et sous Kerensky ;

6°) Prétendue mission du ministre de Suisse Sulzer, d'accord avec le Président Wilson, au printemps de 1918 ;

7°) Tentatives du comte Toerring dans l'été de 1918 ;

8°) Offre de paix de l'Empereur à la fin de 1916, résolution de paix adoptée par le Reichstag en 1917, etc.

On voit que tout cela n'a qu'un rapport fort lointain avec les res-

ponsabilités de la guerre; mais les Allemands, qui sont habitués à gagner de l'argent même avec des mauvaises affaires, veulent savoir pourquoi la liquidation de celle-ci s'est terminée avec un si gros déficit pour eux. Ils n'ont pas encore compris qu'après la criminelle agression dont ils ont été les victimes, les Alliés étaient décidés à aller jusqu'au bout, jusqu'à châtier leurs agresseurs, et que toutes les louches manigances entreprises par les Empires centraux, après l'insuccès du coup militaire, étaient vouées à un échec certain, lors même qu'elles eussent été menées par des gens moins maladroits que ceux dont les actes sont actuellement soumis à l'enquête. Les travaux que la commission parlementaire de Berlin poursuit avec tant de zèle ne peuvent donc en aucune façon améliorer la situation de l'Allemagne. Leurs résultats auront tout au plus un intérêt psychologique. La *Gazette de Francfort* s'illusionne donc, quand elle écrit, dans son article de fond du 22 octobre, que « le prestige moral du peuple allemand qui a subi les plus graves atteintes dans le monde, par suite de l'attitude contradictoire de ses anciens dirigeants, ne pourra qu'en tirer bénéfice ». Mais elle voit assez juste, quand elle avertit ses lecteurs de ne pas trop compter sur les résultats des premières investigations :

Les délibérations des quatre commissions s'étendront sur un laps de temps considérable et l'on aura l'occasion d'entendre longuement tous les hommes responsables pour la conduite du peuple allemand. Les questions de détail ne sont pas traitées chronologiquement ; l'origine et les causes de la guerre mondiale ne sont pas élucidées publiquement comme premier point de l'enquête. Les possibilités de paix avec lesquelles on a commencé sont peut-être les moins appropriées pour mettre à la disposition du public des vérités incontestables, car, dans ces questions de haute politique, l'instinct joue un beaucoup trop grand rôle pour qu'il soit possible d'en tirer des choses tangibles pour des millions d'individus. Pourtant, sur ce domaine extrêmement difficile, on peut faire des constatations de faits qui devront avoir une importance décisive aux yeux de ceux qui sont capables de juger avec un esprit sain.

Le *Vorwaerts*, sans oser l'avouer directement, se rend très bien compte que les palabres dont la salle n° 1 du Reichstag est actuellement le théâtre n'aboutiront à rien. « La commission d'enquête n'est pas un tribunal, écrit-il le 29 octobre, et son but n'est pas de décider des représailles. » Si des fautes sont constatées, la Haute-Cour aura à s'en occuper :

La tâche de la commission d'enquête est plus haute et plus large que celle qui consisterait à rechercher le crime personnel. Par la mise en lumière complète de ce qui s'est passé et de la façon dont cela s'est passé il faut que la commission fournisse la base *d'une rénovation de la culture politique du peuple allemand*. C'est seulement en ne perdant pas de vue ce

point de vue effectif que l'on pourra apprécier complètement l'importance du travail fourni par la sous-commission.

La *Gazette de Cologne* voit peut-être plus juste quand elle compare les séances de la sous-commission parlementaire à un spectacle de cinématographe. La feuille nationale-libérale écrit le 9 novembre :

Comme dans un film scintillant se déroule *la tragi-comédie de la destinée d'un peuple* qui croyait autrefois qu'il était si grand que par lui le monde pourrait un jour recouvrer la santé et qui se montre maintenant si petit qu'il n'est même pas capable de porter sa honte en silence. Le monde entier a été convié au spectacle, car les débats sont publics. Les spectateurs ont accueilli la pièce avec des sentiments très mélangés ; les poseurs de la révolution applaudissent avec enthousiasme, car ce qui se déroule devant leurs yeux leur apparaît comme le triomphe de la vérité ; d'autres éprouvent un chatouillement agréable, car leur curiosité et leur goût du scandale sont satisfaits et ils ne comprennent pas qu'il y en a qui rentrent honteusement à la maison, pleins de dégoût et de haine. Il y a aussi une troisième catégorie de public, celui qui rit : nos vainqueurs, qui sont assis là aux meilleures places, comme partout en Allemagne. Ils ont le sourire, moitié compréhensifs, moitié méprisants. *Fi donc !*

Ce qui est plus grave et ce qui explique pourquoi le maréchal de Hindenburg a été accueilli à Berlin, huit jours après la publication de cet article, en vengeur et en triomphateur, c'est que la *Gazette de Cologne*, dans la suite de son article, se refuse une fois de plus à accepter la discussion des responsabilités et prétend que toute cette mise en scène n'a été organisée que pour discréditer l'ancien régime. Mais n'a-t-elle pas raison, quand elle ajoute pour finir que c'est le peuple tout entier qui a péché contre la patrie et qui porte le poid de ses fautes ?

Après ce long préambule, où l'on s'est appliqué à placer dans son atmosphère véritable l'enquête qui se poursuit à Berlin, il semble inutile d'insister sur le détail des discussions. La sous-commission qui siège depuis le 21 octobre ne s'est occupée jusqu'à présent que de la médiation du président Wilson et de la reprise de la guerre sous-marine à outrance (31 janvier 1917). Les séances sont présidées par le député Warmuth, national allemand ; M. Gothein, démocrate, fait fonction de vice-président ; M. Joos, du centre, est secrétaire et M. Sinzheim, socialiste, rapporteur. Parmi les membres qui interviendront sans cesse dans les débats pour poser des questions il faut citer le professeur Schücking, démocrate, et le docteur Cohn, socialiste indépendant. Enfin, un certain nombre d'experts techniques sont cités à chaque séance. Les 22 et 23 octobre, le comte Bernstorff, ancien ambassadeur allemand à Washington, a été entendu. Le 31 octobre a commencé l'audition de M. de Bethmann-Hollweg, laquelle s'est poursuivie contradictoirement avec M. Bernstorff le 6 novembre, avec l'amiral von Cappelle le 11, avec MM. Helfferich et Zimmer-

mann le 12. Malgré les égards dont la commission a fait preuve vis-à-vis de lui, — le président n'a cessé de lui donner le qualificatif d'Excellence, — l'ancien chancelier a été visiblement embarrassé devant le nombre de questions qu'on lui posait. Il n'a jamais pu dire s'il avait approuvé ou désapprouvé la guerre sous-marine. Par contre M. Helfferich a été beaucoup plus catégorique en parlant d'une nécessité politique et militaire, à laquelle il a fallu se plier, la guerre sur le continent ne pouvant amener de décision que si les Alliés étaient affaiblis par la guerre sous-marine.

Les manifestations nationales en faveur du maréchal de Hindenburg, qui se sont produites lors de son arrivée à Berlin, ont quelque peu troublé la sérénité des débats qui se poursuivaient à la sous-commission. Tandis que le matin du 15 novembre l'ancien secrétaire d'Etat Hélfferich était condamné à une amende de 300 marck pour avoir refusé de répondre aux questions de M. Cohn, la populace pangermaniste empêchait le vieux Maréchal de pénétrer jusqu'au palais du Reichstag, par l'impétuosité de ses témoignages d'affection. Force fut donc d'ajourner au 17 l'audition que l'on attendait avec tant d'impatience.

Le « film » berlinois n'en est encore qu'à son premier épisode. Nous saurons dans la suite si, comme le dit le *Vorwaerts*, il contribue à la rénovation politique du peuple allemand.

HENRI ALBERT.

§

**Belgique.**

LES AFFAIRES DE TRAHISON. — Je viens d'assister à Bruxelles au procès des traîtres du journal *la Belgique*. C'est une affaire qui offre des analogies frappantes avec celles du *Bonnet Rouge* et de *la Gazette des Ardennes*. Mais elle m'a permis de saisir sur le vif quelques-unes des caractéristiques des spécialistes du défaitisme et du pacifisme à tout prix. C'est pourquoi, bien que ces sortes d'affaires soient, hélas, devenues banales, je crois intéressant pour les lecteurs du *Mercure de France* de noter les parties essentielles de celle-ci.

Quand les boches, au cours de la douloureuse année 1914, entrèrent à Bruxelles, un de leurs premiers soins fut de convoquer mes confrères pour leur demander de continuer à faire paraître leurs journaux. Ils usèrent des paroles les plus aimables, trouvèrent pour chacun un mot de compliment bien approprié, car ils étaient admirablement renseignés sur les personnalités du monde de la presse. C'est qu'en effet, durant les années précédentes, les divers correspondants des journaux boches installés à Bruxelles s'étaient livrés à un travail de documentation extrêmement soigné. Cependant mes vaillants confrères bruxellois ne voulurent rien entendre des propositions de l'ennemi. Celui-ci eut beau dorer la pilule, affirmer que

la censure allemande serait large et tolérante, ils refusèrent avec la plus ferme dignité.

Bruxelles se trouva donc instantanément privé de journaux. La plupart de mes confrères connurent des privations, et même la misère.

C'est alors que deux repris de justice, à peine sortis de prison, les frères Hutt, originaires de Bochie et écumeurs de Bourse, fondèrent la *Belgique*, sous le contrôle de la censure allemande. Ce fut un gros succès d'argent, grâce aux annonces de la dernière page : il fut établi au procès que les quatre principaux organisateurs de ce torchon touchèrent chacun une part d'un million deux cent cinquante mille francs.

Le premier collaborateur des deux bandits de finance, leur « rédacteur en chef », fut un certain Josse Moressée, journaliste depuis longtemps taré et méprisé, criblé de dettes, qui réussit à entraîner à sa suite son frère André Moressée, homme faible et pitoyable ; quelques comparses suivirent parmi lesquels un nommé Hanneuse, condamné plusieurs fois pour escroquerie et professionnel du chantage.

A peine l'équipe venait-elle d'être constituée et son horrible entreprise d'ébranlement de la confiance publique s'était-elle amorcée que la « direction » reçut les offres de service d'un « littérateur » qui désirait se placer « au-dessus de la mêlée », mais acceptait toutefois de toucher des gages des deux voleurs Hutt. Il fut embauché. C'est de Ray Nyst qu'il s'agit. Il n'est pas tout à fait un inconnu dans les milieux littéraires parisiens.

On le vit graviter autrefois autour du sâr Peladan, dont il devint le représentant à Bruxelles. Il s'habilla alors en mage, portant pourpoint et toquet emplumé, distribuant aux snobs des diplômes au nom de la Rose-Croix. C'était un grotesque, tout plein de vanité, encore que d'apparence inoffensive. Il publia deux, trois bouquins dont *Notre Père des Bois*, roman sans accent, mais dont la rhétorique lui valut quelques suffrages. Des aventures galantes qu'il afficha avec le plus mauvais goût attirèrent l'attention sur lui et il se complut alors dans des attitudes à la Casanova. J'ai connu Ray Nyst ; ce qui me frappait surtout chez lui, c'était son ignorance, sa prétention, le besoin maladif qu'il avait de se singulariser dans ses propos, de se croire un philosophe, un savant, un penseur, alors qu'il n'était qu'un médiocre.

Ray Nyst était la terreur des bureaux de rédaction ; ses articles lourds, indigestes, d'une phraséologie provinciale étaient généralement refusés. Il n'était à vrai dire ni un journaliste, ni un véritable littérateur, mais une sorte de parasite orgueilleux qu'on fuyait comme l'ennui. Ce ne sont pas les frères Hutt qui le sollicitèrent, mais bien

lui qui fit ses offres de service aux deux forbans. Devant la Cour d'assises il tint lui-même à souligner ce détail et ne parla de ses deux fripouilles de patrons qu'en termes empreints d'un servilisme dégradant.

Quel secret existe-il entre ces détrousseurs, ces banquiers marrons et ce « littérateur » ? Je ne sais. Nyst prétend que, seuls, ses sentiments humanitaires, son amour de la paix universelle inspirèrent sa campagne, Nyst, pacifiste ! Mon ami Piérard vient de découvrir et de publier dans *le Soir* un manifeste futuriste signé par cet histrion quelques mois avant l'horrible cataclysme et dans lequel il célébrait en style flamboyant les vertus régénératrices de la guerre. Alors quoi ? Est-ce l'argent ? Il toucha en tout vingt-neuf mille francs, si l'on en croit la comptabilité de la *Belgique*, saisie par l'autorité judiciaire. N'y eut-il pas des gratifications versées de la main à la main par les deux boursicotiers à leur valet de plume ? Rien ne permet de l'affirmer. Et Nyst écrivit tant d'articles démoralisateurs que ces vingt-neuf mille francs mettent à neuf centimes le prix d'une ligne sortie de sa plume de mage en disponibilité. Ce n'est évidemment pas cher. Sincèrement, je ne crois pas que l'appât du gain ait été le mobile principal de sa trahison. C'est la vanité, une vanité monstrueuse de raté, jointe à la rancœur d'une vie de quinquagénaire pleine d'insuccès journalistiques et littéraires qui l'induisit à jouer un rôle alors que ses confrères étaient obligés à se taire. Il paradait avec des airs d'oracle dans les rues, les cafés et les restaurants bruxellois. Fort de l'appui de la Kommandantur, il toisait de haut les journalistes honnêtes, bénéficiant de mille avantages, était favorisé dans la répartition des vivres, possédait une carte lui donnant droit de libre circulation dans les ports et entrepôts, fréquentait à la Kommandantur la salle privée de lecture où, privilégié entre tous les autres membres de la presse belge, il recevait communication des journaux français, anglais et des feuilles belges publiées en terre d'exil.

Sur les foules naïves la *Belgique* pouvait, à la rigueur, tout comme le *Bonnet rouge* et la *Gazette des Ardennes*, produire l'impression d'un organe impartial, soucieux avant tout de l'intérêt des populations envahies, et c'était là le grand danger, la distillation savante et dosée du poison défaitiste. Tous les jours, un des frères Hutt écrivait, ou se faisait dicter par la Kommandantur, un « Bulletin de la guerre » dans lequel il insinuait que les tentatives des Alliés étaient vouées à un échec certain et que la malheureuse Belgique avait déjà fait suffisamment son devoir, payé assez largement sa dette à ses alliés pour ne plus persévérer dans une entreprise sans issue et qui ne ferait qu'ajouter à ses ruines. Mais si les esprits crédules pouvaient s'y laisser prendre, — et combien tombèrent dans

le piège ! — l'inspiration boche apparaissait immédiatement à tout homme tant soi peu averti. Le notaire Poelaert, pour prendre un exemple, réunit la Chambre Syndicale dont il était le Président et lui fit voter la décision patriotique de ne plus donner dorénavant aucune annonce de vente notariale au journal la *Belgique*. Immédiatement, il fut mandé par l'autorité militaire boche qui le menaça des peines les plus graves *s'il continuait à faire échec à des personnes animées de sentiments bienveillants pour l'Allemagne*. Du reste, la Kommandantur protégeait ouvertement la *Belgique*, s'emparait des machines et des stocks de papier des journaux patriotes. Après quoi, le sieur Ghesquière, administrateur du canard de trahison, en venait prendre livraison.

Tous les dimanches, Nyst publiait une « chronique bruxelloise » patiemment élaborée au cours de la semaine. Je ne connais rien de plus hypocrite, de plus vil et de plus scélérat. Il commence par bafouer, par injurier les ouvriers qui se refusent à travailler pour l'envahisseur, il invoque contre eux de fausses interprétations de la Convention de la Haye, les traite de fainéants, de paresseux, de parasites et prépare ainsi les arguments dont se serviront les Boches pour justifier les déportations.

Tant que la boucherie semble pouvoir tourner en faveur des Allemands, Nyst ne souffle pas un mot des horreurs de la guerre ; mais,dès qu'il apparaît que,seule, une « paix de conciliation » pouvait sauver la Bochie, il se découvre une âme d'ardent pacifiste. Coïncidence frappante : c'est au même moment, sur le même mot d'ordre, que les campagnes pacifistes commencent dans le *Bonnet Rouge*, la *Gazette des Ardennes* et la *Belgique*. Et Nyst, protégé par les baïonnettes allemandes, n'y va pas de main morte ! Il accuse les Alliés d'être les seuls responsables de la continuation du carnage. — « Je hais, écrit-il,le sentimentalisme français, l'impérialisme anglais et les milliards de l'Amérique. » Entre temps avaient eu lieu les déportations ouvrières contre lesquelles il n'éleva pas un seul mot de protestation. Et quand un obus de gros calibre tomba le jour du Vendredi-Saint sur l'église Saint-Gervais faisant plus de cent victimes, Nyst n'osa pas aller jusqu'à dire que c'était bien fait, mais il eut l'audace d'imprimer que, peut-être, cette catastrophe ne se fût pas produite,« si le cardinal Amette avait prié pour la Paix au lieu de prier pour la Victoire ».

Or, la *Belgique* était abondamment distribuée dans les camps de prisonniers et d'internés belges, tout comme la *Gazette des Ardennes* parmi les prisonniers français. Et pendant la guerre, M. Firmin Van den Bosch, avocat général près la Cour de Gand, envoyé à Athènes par les services de propagande belge pour lutter contre les campagnes germanophiles, nota que le baron von Schenk

et ses agents se servaient principalement dans leur propagande des articles de la *Belgique* et de la *Gazette des Ardennes*.

A la Cour d'assises, Ray Nyst exposa son système de défense pendant cinq longues heures d'horloge, d'un ton monotone et infatué. Il apparut aux juges comme un effroyable primaire, un indémontable raseur. — Je vais vous expliquer, débuta-t-il, ce qui se passe dans un cervau de littérateur et de penseur. — D'après lui, la Convention de la Haye faisait un devoir aux journalistes de continuer leur métier et d'accepter la censure du pouvoir occupant. « Je propageais, a-t-il eu le toupet d'affirmer, les progrès du Droit international, comme je n'ai cessé de propager tous les progrès. Et tandis qu'on souriait dans l'auditoire et sur les bancs de la presse :

«Ceux qui doutent de mes connaissances en droit international n'ont qu'à se renseigner chez le libraire Lamertin, à qui j'ai commandé un ouvrage sur la matière (*sic*). »

Et c'est, tout du long de son plaidoyer *pro domo*, une apologie de sa propre personne et du génie qu'il s'attribue. A l'en croire, il serait un nouveau Pic de la Mirandole et s'il écrivait dans un journal emboché, c'était uniquement pour ne pas priver ses concitoyens des lumières et des connaissances de son puissant cerveau. « Je combattais la paresse qui avilit, je préconisais les initiatives intelligentes, je m'efforçais à faire adopter le système Taylor dans l'industrie, etc., etc.... » Mais ce qu'il n'explique pas, ou du moins que d'une manière très insuffisante, ce vilain bonhomme, c'est qu'après le départ des Allemands, la police belge retrouva à la Kommandantur des lettres d'injures que des patriotes belges lui avaient adressées à son domicile particulier.

« Ces lettres ne m'ont jamais atteint. Elles ont été portées à la Kommandantur par leurs auteurs eux-mêmes qui avaient soif de martyre... » On avouera que cette version n'est pas très vraisemblable.

Mais son *leit-motiv*, c'est son amour de la Paix. Il n'avait que lui dans le cœur et dans l'âme. Il lui a tout sacrifié. Son défenseur a eu beau le comparer à Jeanne d'Arc et au Christ, le jury du Brabant, dans un verdict de mesure et de pondération, ne l'a pas moins condamné à dix ans de prison, les frères Hutt, Josse Moressée à vingt ans, l'administrateur Ghesquière à vingt ans de travaux forcés. En outre la restitution a été prononcée des millions acquis en servant les desseins de l'ennemi, en complotant contre la sûreté extérieure de l'Etat, *en ébranlant la confiance publique*, pour reprendre les termes de la loi pénale.

Les collaborateurs du *Bruxellois*, autre journal emboché, encore plus emboché s'il est possible que la *Belgique*, furent, dans une session suivante, condamnés à mort par contumace.

Les activistes wallingants seront prochainement jugés à Namur. En attendant, l'activiste flamingant, le député-avocat Henderickx, vient de se voir infliger dix ans de travaux forcés.

Ce qu'on retrouve au fond de ces procès de trahison, c'est, à côté de l'amour du lucre, un répugnant relent de basse vanité, c'est le besoin, pour des ratés, de se mettre en évidence, de donner, même au prix d'un crime, l'illusion d'être devenus quelqu'un avec qui l'on compte.

C'est dans cette catégorie de vaniteux qu'il faut ranger le jeune bourgeois bolcheviste Colin, correspondant bruxellois de l'*Humanité*. Jules Destrée attirait dernièrement l'attention du rédacteur en chef de l'organe officiel du parti socialiste français sur un article récent de son jeune collaborateur : « Je voudrais, écrivait le jeune Colin, vivre assez vieux pour voir l'Allemagne prendre sa revanche et infliger aux Alliés une nouvelle paix digne de celle de Versailles. »

Cet article a paru il y a quelques semaines à Bruxelles. Dans les milieux socialistes on s'est contenté de hausser les épaules et de menacer ce jeune idiot d'une fessée en cas de récidive. Mais l'*Humanité* choisit singulièrement ses correspondants et risque de renseigner ses lecteurs d'une manière très inexacte sur les véritables sentiments des milieux ouvriers belges.

LES ÉLECTIONS. — Les résultats des élections sont tels que le faisait prévoir ma dernière chronique. Pour les raisons que j'exposais, les catholiques perdent un nombre de siège qui leur enlèvent la majorité, cette majorité qu'ils détenaient depuis plus de trente ans. Les libéraux, également, sont atteints dans des proportions plus importantes que je ne l'imaginais. Ce sont les socialistes qui triomphent avec un gain de trente sièges environ. Mais les socialistes belges sont patriotes, du moins en très grande majorité. Ils obtiendront dans le nouveau gouvernement, qui, j'en suis convaincu, restera un gouvernement d'Union nationale, un nombre de portefeuilles correspondant à leur puissance dans le pays. Cependant, bien que déchu de sa majorité de gouvernement, le parti catholique reste le groupe le plus fort de la Chambre. C'est vraisemblablement un de ses membres qui deviendra Premier Ministre, mais entouré de collègues libéraux et socialistes dont les tendances sont de gauche.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

## *VARIÉTÉS*

**Une enquête sur les écrivains et le vote en 1914.** — En avril 1914, une revue — *Les Ecrits français* — avait posé à un certain nombre de gens de lettres et d'artistes ces deux questions indiscrètes :

— Votez-vous ou bien vous abstenez-vous ? Et pour quelles raisons ?

— Considérez-vous que notre élite s'intéresse aujourd'hui à la politique ou s'en désintéresse ?

L'enquête recueillit de nombreuses réponses qu'il est intéressant, aujourd'hui encore, de passer en revue.

M. Léon Hennique, l'ancien président de l'Académie Goncourt, se déclarait un « fervent du scrutin ».

Et je ne saurais croire, d'ailleurs, ajoutait-il, que certains, parmi nous, soient vis-à-vis de la politique aussi indifférents qu'ils s'amusent à le raconter. . . . . . . . . . . . . . . .

M. J.-H. Rosny, aîné, écrivait :

Je vote... L'élite, ce me semble, est un peu irritée, sinon contre la politique, du moins contre les politiciens. Elle les trouve encombrants, elle juge qu'ils s'agitent trop et que leur agitation coûte trop cher.

M. Henry Céard confiait discrètement :

Puisque vous désirez connaître quel usage je fais de ma carte d'électeur, je vous révèle confidentiellement que je l'emploie avec succès pour retirer des lettres en souffrance à la poste.

M. René Boylesve, qui, depuis, fut reçu à l'Académie française, affirmait simplement :

Je vote. Nous devons tous voter.

Le romancier Charles-Henry Hirsch déclarait en substance :

J'ai voté : jamais mon candidat n'a été élu.

et il ajoutait :

L'élite, — je comprends que vous parlez là de l'intellectuelle, — s'intéresse à la politique seulement dans les périodes critiques que les parlementaires préparent par leur abjecte domesticité à l'égard de l'électeur. Nous sommes, je crois, à la veille d'une crise sociale...

M. Paul Souday, le critique littéraire du *Temps*, écrivait alors de Palerme :

Oui, je vote habituellement, d'abord parce que je vais retirer ma carte d'électeur qui peut être utile, et puis parce que mieux vaut, en somme, un député intelligent qu'un imbécile. Je considère la valeur personnelle des candidats plus que leurs programmes. Je voterais volontiers pour Anatole France ou pour Barrès, jamais pour Tartempion.

M. G. de Pawlowski, rédacteur en chef du *Comœdia* de ce temps-là, répondait :

Je n'ai jamais trouvé de candidat intéressant. C'est uniquement pour cela que je n'ai jamais pu me décider à voter. Je crois très fermement que la plupart des électeurs sont dans mon cas et que les élus ne représentent jamais véritablement leurs circonscriptions.

La lettre de M. Fernand Vandérem était assez désabusée :

L'arrondissement où j'habite nomme de toute éternité un député conser-

vateur ; que je vote pour, que je vote contre, même prix. Alors, j'évite de me déranger. Quant à notre élite, elle représente un si petit nombre de voix que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

M. Pierre Mille déclarait que pour sa part, il serait plutôt syndicaliste.

Je suis assez de l'avis de Charles Benoist avant qu'il eût inventé la R. P. Dans une série d'articles parue dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui me semblaient pleins de bon sens, il demandait une représentation professionnelle, ce qui se rapproche, en somme, beaucoup de l'idéal syndicaliste.

M. Henri Duvernois, le romancier d'*Edgar*, s'excusait de n'avoir « sur ce sujet aucune — ce qui s'appelle aucune — compétence ».

Mais Ernest La Jeunesse, qui est mort pendant la guerre, affirmait avec force :

Je n'ai jamais voté, je ne vote point et je ne voterai jamais... Je suis, disait-il en terminant sa proclamation, pour le coup d'État, pour les baïonnettes, fort de cette idée que le peuple ne peut être mené au bien-être, à la conscience de soi-même et à la perfection qu'à coups de pieds dans le cul.

Et Laurent Tailhade, qui vient de mourir, donnait cette réponse où il se résume tout entier :

Je n'ai voté de ma vie et me flatte de ne voter jamais.

En effet, j'estime qu'il est très suffisant d'être, chaque jour, le « confrère » de M. Henry Bordeaux, pour se ramentevoir le néant de la condition humaine, sans avoir besoin, par surcroît, de s'égaler, tous les quatre ans, au charbonnier du coin, à MM. Millevoye, Henri Galli [chef], vicomte d'Andigné, Maurice Talmeyr et autres pédicures.

Le romancier Paul Acker, qui mourut sous les drapeaux, déclarait :

Je ne vote jamais. Le vote est le plus grand mensonge qui existe et il ne sert qu'aux minorités qui détiennent le pouvoir, On ne changera rien à un régime par le vote, car c'est toujours le gouvernement qui fait les élections.

M. Clément Vautel, qui enseignait la sagesse aux lecteurs du *Matin*, répondait modestement :

Je vote... Je pense, ajoutait-il, que la politique a passionné et passionne tous les grands écrivains — vraiment grands.

Remy de Gourmont avouait doucement :

Oui, je le reconnais : quoique je sois fort attaché à un régime qui, jusqu'ici, a garanti ma liberté d'homme et ma liberté d'écrivain, ce dont je lui suis très reconnaissant, je n'ai jamais voté. Mais il est probable que je ne me serais pas abstenu sous un régime qui les eût menacées ou même discutées.

Notre Willy national déclarait :

Dans les différents arrondissements de Paris que j'ai habités, depuis que je suis électeur, j'ai toujours vu, quand les affiches politiques arlequinent les murs, deux candidats principaux en présence :

*a*) Un gaillard intelligent, mais malhonnête.

*b*) Un brave homme, mais stupide.

Entre les deux mon cœur ne balance pas, il se soulève. C'est pourquoi, résolu à ne voter ni pour la ficelle ni pour la poire, je reste chez moi.

Les raisons qu'apportait M. Jean de Bonnefon étaient péremptoires :

Oui, je vote et je fais voter, parce que je suis maire du village natal où je possède les six mètres de terre qui seront (je l'espère) mon définitif asile.

M. Georges Fourest donnait une note humoristique, naturellement :

L'élite intellectuelle s'intéresse-t-elle à la politique ? Mais, de grâce, qui donc la constitue, cette élite, sinon les hôtes du Luxembourg et ceux du Palais-Bourbon ?

Je vote, disait M. Albert Flament.

Pourquoi ne voterait-on pas ? se demandait M. Fagus.

Je n'ai jamais voté, déclarait le peintre Paul Signac.

Je ne vote pas, disait M. Han Ryner.

Et le philosophe Gonzague Truc d'avouer :

Je vote, et voici comment je rédige mon bulletin : en principe, pour un tel ; en fait, pour personne. *Non dignus.*

Les écrivains de la nouvelle génération, ceux qui ont fait la guerre, répondaient avec un touchant désaccord :

Je vote parfois, suivant le temps qu'il fait, disait Jean-Marc Bernard qui fut tué devant Carency.

On devrait voter et faire de la culture physique, déclarait M. Emmanuel Bourcier.

M. Claudien reconnaissait :

Je ne vote pas et j'ai probablement tort.

De même, le romancier André Billy :

Je n'ai pas encore voté.

Et M. Francis Carco :

Je ne vote pas, mais je n'ai que de mauvaises raisons pour m'abstenir.

M. Léon Deffoux faisait une réponse de Normand. Et M. Fernand Fleuret également :

Je crois que nous ne devrions plus nous occuper de choisir nos valets de « Chambre », puisque les femmes se proposent à nous rendre ce service. Elles savent beaucoup mieux que nous choisir des domestiques et les congédier à temps.

M. Fernand Divoire disait :

Je pensais m'abstenir, par discrétion. Mais je voterai parce que c'est une question religieuse.

M. Ernest Gaubert, homme de lettres et sous-préfet, assurait :

Je n'ai jamais voté. Je ne sais pas pourquoi, je crois que cela tient à ce que je suis électeur dans l'Hérault et que je n'ai jamais pensé que l'exercice de ce devoir valût le prix du voyage.

Il faut voter, déclarait M. Emile Henriot.

Et M. Max Jacob s'excusait :

Nous ne votons pas, parce que nous ne savons pas voter.

Le directeur du *Divan*, le docteur Henri Martineau, disait :

Je vote parfois, je me suis abstenu aussi...

Mais M. Mario Meunier :

Non, je ne vote jamais.

D'accord avec M. Maurice-Verne :

Je n'ai jamais pu voter.

M. Gabriel Reuillard de dire :

Non, je ne vote pas. La duperie électorale a déjà trop duré.

Je voterai certainement en 1914, se promettait le romancier André Salmon qui s'engagea pour faire la guerre.

Et M. Eugène Montfort, directeur des *Marges*, résumait dans sa réponse la pensée de la plupart des jeunes écrivains de ce temps-là :

Je ne vote pas. Je n'ai jamais voté. Je ne m'intéresse pas à la politique parlementaire qui m'écœure. Mais j'observe avec passion les courants d'idées et de sentiments qui mènent la société d'aujourd'hui...

Ce temps-là ? La curieuse époque de fièvre et d'attente ! Qu'on veuille bien se souvenir. On parlait de la réforme électorale et de révision de la constitution. On parlait des campagnes de Léon Daudet, de celle de Calmette, du geste de Mme Caillaux... Un malaise général persistait. L'enquêteur des *Ecrits Français* concluait alors, sans conclure :

Les écrivains, s'ils ne se désintéressent pas de la politique, semblent plutôt se détourner des politiciens.

Et, un peu sévèrement, il ajoutait :

S'il est vrai, comme on l'a dit, que la République n'a pas besoin de savants, notre actuelle démocratie n'a pas besoin de lettrés.

Mais la véritable conclusion, — celle d'aujourd'hui, — je crois bien que dans un récent numéro d'*Excelsior* — 9 novembre — M. Emile Henriot l'énonça justement :

Il me semble que nous sommes aujourd'hui d'accord : bien sûr, on

votera. Ce n'est pas que beaucoup soient absolument certains d'avoir une idée politique. Mais tout de même on a ses idées, on y tient un peu plus qu'avant : on aimerait à les faire prévaloir parce qu'elles nous ont coûté si cher, à tous.

Et l'on croit que cela modifiera peut-être quelque chose... Des écrivains se sont inscrits sur les listes électorales. Avec les noms de MM. Maurice Barrès et André Lebey, députés sortants, on a relevé ceux de MM. André Chéradame, Léon Daudet, Gaston Deschamps, Louis Dimier, Fernand Laudet, Raymond Lefebvre, Jean Piot, Maurice Pujo, Gustave Téry, Paul Vaillant-Couturier, Colrat, R. Vallery-Radot, etc. Quelques-uns d'entre eux ont été élus ou réélus.

Et des écrivains qui ne votaient pas, ou qui ne votaient plus ont voté cette fois, parce que, selon l'expression de M. Emile Henriot, « voter, c'était une occasion pour dire son mot ».

ÉMILE ZAVIE.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Histoire

Lieutenant-Colonel Collet : *Vie militaire de Jeanne d'Arc* ; Imp. Nancéienne, Nancy. 6 »

### Littérature

Fernand Baldensperger : *L'avant-guerre dans la littérature française, 1900-1914* ; Payot. 4 50

Georges Doutrepont : *Les débuts littéraires d'Emile Verhaeren à Louvain.* Frontispice par Henri Gros ; Crès. 2 50

G. Finzi : *Giacomo Léopardi, sa vie et son œuvre.* Trad. de l'italien, par Mme Thierard-Baudrillart ; Perrin. 5 »

Paul Gaulot : *Récits d'autrefois* ; Ollendorff. 5 »

Augustin Guyau : *Œuvres posthumes*, avec une notice sur l'auteur par Paul Janet, 24 planches, un portrait et un autographe ; Alcan. 5 »

Henri Guyot : *Œuvres choisies de Paul Hervieu*, avec une introduction, des notices et des analyses ; Delagrave. 6 »

Marie-Louise Pailleron : *Souvenirs de Miette* : Crès. 6 60

Alfred Poizat : *Le Symbolisme de Baudelaire à Claudel* ; Renaissance du livre. 3 75

### Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

*L'Aveu de la défaite allemande.* Documents officiels allemands, traduits par le capitaine Koeltz ; Renaissance du livre. 5 »

Gaston Cerfberr : *Paris pendant la guerre* ; Berger-Levrault. 2 50

Capitaine Dutil : *Les chars d'assaut, leur création et leur rôle pendant la guerre, 1915-1918.* Avec 21 cartes et 6 gravures ; Berger-Levrault. 20 »

Général Famin : *Le droit prime la force* ; Plon. 5 «

Marcel Laurent : *Nos gouvernements de guerre* ; Alcan. 3 50

Pierre Lestringuez : *Sous l'armure* ; Renaissance du livre. 5 »

Comm. Marc Sangnier : *Conférences aux soldats sur le front* ; Bloud. 2 »

Arthur Toupine : *La guerre et la vérité.* Traduit par O.-W. Milosz ; L'Affranchi. 3 50

Docteurs Paul Voivenel et Paul Martin : *La guerre des gaz.* Préface de Paul Bourget ; Renaissance du livre. 5 »

## Philosophie

Celtis : *La reconstruction morale* ; Alcan. 10 »
Fernand Crooy : *Aux artistes* ; Libr. Delannoy, Bruxelles. 5 »
Elim Demidoff : *Points de repère* ; Crès. 4 50

## Poésie

Maurice Bataille ; *La Cité des humbles*, suivie des *Chansons pour ne pas pleurer* ; les Humbles. 1 »
Maurice Butaye : *Le lierre sur les croix* ; Soc. Saint-Augustin, Bruxelles. 2 50
Charles Cousin : *Le vœu de l'être*. Frontispice de Henry de Groux ; la Connaissance. » »
François Porché : *Le poème de la délivrance* ; Emile-Paul. » »
Henri Spiess : *Saison divine* ; Julien, Genève. 4 50
André Tian : *Nouveaux poèmes*, suivis de *Vitellio Scarpia*. Préface de F. Vézine ; les Deux Collines, Lyon. » »

## Politique

Léon Bourgeois : *Le pacte de 1919 et la Société des Nations* ; Fasquelle. 4 90
Charles Dufayard : *L'Asie mineure et l'Hellénisme* ; Alcan. 2 50
J. Gabrys : *Carte ethnographique de l'Europe* ; Libr. centrale des Nationalités, Lausanne. 5 »
Jules Mont : *L'Allemagne et la Paix* ; Perrin. 5 »
K. Waliszewski : *Polonais et Russes* ; Plon. 6 »

## Publications d'art

Comte de Caix de Saint-Aymour : *Les Boullongne*. (Une famille d'artistes et de financiers aux XVII^e et XVIII^e siècles). Avec 5 portraits et un catalogue raisonné. Préface de M. André Michel ; Laurent. 14 40

## Questions coloniales

E. du Vivier de Streel : *Il nous faut une flotte coloniale* ; Payot. 3 60

## Questions militaires

Général Gabriel Rouquerol : *Après la victoire*, notes et critiques ; Berger-Levrault. 4 55

## Roman

Lucy Achalme : *Le Maître du pain* ; Payot. 5 »
Jean Balat : *Le Pope, le fou*. Illustré de A.-C. Balat ; les Humbles. 1 50
Paul Bourget : *Laurence Albani* ; Plon. 5 »
Léon M.-O. Gurékian : *Le Responsable* ; Jouve. 5 »
J.-C. Holl : *La Ville-Chimère* ; Libr. des Lettres. 4 50
Jacques Marie : *Sous l'armure* ; Jouve. 4 50
Daniel Riche : *La petite femme incolore* ; Renaissance du livre. 4 50
Jules Vallès : *Les Blouses*. Illust. de Mario Simon ; Edouard-Joseph » »
Pierre Veber : *Vie des personnages obscurs* ; Fasquelle. 4 90
Guido da Verona : *La vie commence demain*. Trad. de l'italien par F. Le Hénaff ; Calmann-Lévy. 4 90
Blanche Vogt : *Amours socialistes* ; Payot. 4 50
H.-G. Wells : *Les amis passionnés*, traduit par Raymond Guasco ; Ollendorff. 5 »

## Sociologie

Georges Bonnet : *Lettres à un bourgeois de 1914*. Préface de M. Gabriel Hanotaux ; Payot. 4 50
S. Czarnowski : *Le culte du héros et ses conditions sociales*. Préface de M. H. Hubert ; Alcan. 10 »
André Lebon : *Problèmes économiques nés de la guerre*, 2^e série ; Payot. 5 »

## Sports

D^r Maurice Boigey : *Physiologie générale de l'éducation physique*. Avec 14 croquis ; Payot. 10 »

### Théâtre

Corneille : *Rodogune*, tragédie en 5 actes, en vers ; Renaissance du livre. 2 50

Albert Erlande : *La Tragédie des empires* ; le Monde nouveau. » »

Hoffmann : *Le roman d'une heure*, comédie en un acte, en prose ; Renaissance du livre. 2 »

Marivaux : *L'Ecole des mères*, comédie en un acte, en prose ; Renaissance du livre. 2 »

Piron : *La Métromanie*, comédie en 5 actes, en vers ; Renaissance du livre. 3 »

### Voyages

Th. Homolle, G. Deschamps, Ch. Diehl, etc. : *La Grèce immortelle* ; Edit. Boissonnas, Genève. 12 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Transformation du « Mercure de France ». — L'Académie Goncourt au Palais-Bourbon. — Le futurisme dans les élections italiennes. — Les mémoires de M. Balfour. — Huysmans fondateur de journal. — Phylums et Civilisations. — Sur la consécration du Sacré-Cœur de Montmartre. — A propos du Sacré Cœur. — Une apparition du Bovarysme dans la « Revue des Deux Mondes ». — Guignol éducateur. — Rendons à Pascal... — Exposition des blessés de l'atelier Lachenal.

**Transformation du « Mercure de France ».** — Nous avons le plaisir d'informer nos abonnés et nos lecteurs qu'à dater du 16 décembre le *Mercure de France* sera considérablement amélioré. Nous aurions voulu, dès janvier 1919, réaliser les réformes que nous allons accomplir, mais la situation économique d'alors et d'autres circonstances ne nous l'ont pas permis. Il en est résulté le déséquilibre que nous prévoyions.

Avant la guerre, en effet, la revue paraissait sur 14 feuilles (224 pages), et déjà il était difficile de proportionner les deux parties très distinctes des fascicules : la première, établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et la seconde, cette « Revue de la Quinzaine » que nous avons innovée, qu'on a timidement imitée, et qui, en définitive, pour maintes raisons, a les plus grandes chances de demeurer un phénomène unique dans la presse universelle. Au cours de la guerre, un grand nombre des chroniques de la « Revue de Quinzaine » ont été suspendues, faute d'objet, et, quand la crise des papiers et les difficultés de transports ont amené les périodiques à se soumettre aux restrictions, nous avons pu sans inconvénient grave réduire nos livraisons à 12 feuilles (192 pages). Encore avions-nous inauguré, dès 1915, deux rubriques indispensables : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, pour mettre à part la bibliographie débordante de ces publications, et *A l'Etranger*, pour commenter ce qui se passait ailleurs que chez nous dans des domaines interdits à nos chroniques étrangères de littérature et d'art. Enfin, l'ouverture de la Conférence de la paix nous a paru nécessiter un département de *Bibliographie politique*. Nos lecteurs ont trop souvent manifesté l'intérêt qu'ils prennent à ces rubriques nouvelles pour que nous songions à les en priver. Mais elles occupent beaucoup de place. D'autre part, nos anciennes chroniques rentrent peu à peu en activité, augmentées de chroniques éventuelles. On conçoit qu'une « Revue de la Quinzaine » ainsi comprise déséquilibrerait absolument nos livraisons : c'est pourquoi nous avons décidé de les grossir d'un tiers, et de

les publier sur 18 feuilles (288 pages), donnant à la fois une revue de lecture comme toutes les revues, et une revue documentaire d'actualité.

On a peut-être observé qu'en 1919, quand la chose imprimée eut à supporter de si lourdes aggravations de frais de main-d'œuvre et autres, tous les périodiques ont sensiblement augmenté leurs prix : les nôtres n'ont pas varié, et nous désirons ne pas augmenter notre tarif d'abonnement. Nous entendons par là que nous voulons maintenir la proportion actuelle entre l'objet et son prix : il est évident qu'il y a équivalence entre 48 francs d'abonnement pour 18 feuilles (288 pages) et 32 francs pour 12 feuilles (192 pages). Seule la vente au numéro subira une légère augmentation.

Le tarif sera ainsi fixé :

| | France. | Etranger. |
|---|---|---|
| Un an | 48 » | 55 » |
| 6 mois | 25 » | 29 » |
| 3 mois | 13 » | 15 » |
| 1 numéro | 2 50 | 2 85 |

Outre que le *Mercure de France* donnera plus de matières (1/3 environ) que les autres grands périodiques français, il restera de beaucoup le meilleur marché, puisque leur abonnement est de 60 francs pour Paris, 66 francs pour les départements (la distinction entre Paris et les départements n'existe pas chez nous), 72 francs pour l'étranger, et le prix du numéro 3 fr. 50.

Nos abonnés actuels bénéficieront d'ailleurs d'une faveur appréciable : *tous ceux dont l'abonnement expire à une date antérieure au 15 mai 1920 inclusivement pourront se réabonner au tarif de 1919 pour une période de six mois au moins ou d'une année au plus.* Les réabonnements de trois mois ne seront donc reçus qu'au nouveau tarif.

Nos anciens abonnés de trois ans (étant toujours entendu que nous n'en recevons plus de nouveaux), dont l'abonnement expire à une date antérieure au 15 mai 1920, auront le choix entre le réabonnement d'un an à l'ancien tarif et le réabonnement de trois ans au tarif suivant : France : 130 francs ; Etranger : 150 francs.

Les abonnements nouveaux portant rétroactivement sur une période de 1919 ne sont plus reçus qu'au tarif de 1920 (1).

Enfin, à partir du 1er janvier 1920, tous les numéros et tous les tomes antérieurs à 1920 se vendront 2 fr. 50 et 7 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

§

**L'Académie Goncourt au Palais-Bourbon.** — Par suite de l'élection de M. Léon Daudet dans le troisième secteur parisien, l'Académie Goncourt se trouve avoir son premier représentant au Palais-Bourbon.

L'interpellateur qui reprendra la discussion, amorcée le 1er octobre dernier par M. Jean Bon, sur la non-publication du journal des Goncourt, trouvera, de ce fait, un adversaire qualifié pour lui répondre.

Mais qu'eût pensé de cette élection Edmond de Goncourt, lequel, dans son

(1) Les Postes ne recevant plus les abonnements qu'au tarif de 1920, les abonnés qui bénéficient du tarif de 1919 ne devront pas recourir à l'abonnement postal, mais nous faire parvenir des chèques, mandats ou bons de poste.

testament, avait décidé que son Académie ne devait compter parmi ses membres « ni grands seigneurs, ni hommes politiques » ?

§

**Le futurisme dans les élections italiennes.** — Cependant qu'en France les anciens combattants menaient, pour les élections législatives, une campagne modérée, en Italie, les futuristes avec Marinetti et Mussolini ont fait trembler les campagnes et les villes des éclats de leur éloquence passionnee. Marinetti a fondé un journal futuriste et antibolcheviste *Inimici d'Italia*, où les caractères d'imprimerie étaient parfois zigzaguants, couraient horizontalement ou verticalement sur le papier selon la fantaisie du secrétaire de la rédaction ou du metteur en page, antipasséiste. Enfin dans le *Popolo d'Italia*, autre organe de cette jeunesse batailleuse, de superbes candidats offraient à l'admiration des lecteurs les visages des principaux candidats. Parmi eux le plus désigné aux suffrages par Marinetti était le maëstro Toscanini, que nous avons vu, à Paris, diriger de nombreuses représentations italiennes, et qui fut, en Italie, le plus ardent promoteur de l'art wagnérien et de l'art debussyste. Il révéla en outre Stravinsky et le futuriste Fratella aux foules milanaises.

— C'est un conducteur d'âmes, dit l'auteur du *Roi Bombance*.

C'est, en tous les cas, un des rares musiciens modernes que la bataille électorale ait tenté. Verdi ne voulait aller à Montecitorio que lorsque Cavour prenait la parole. Toscanini veut diriger lui-même le concert politique.

§

**Les Mémoires de M. Balfour.** — Une dépêche de Londres annonçait, récemment, que lord Curzon succédait, au Foreign Office, à M. Balfour, qui occupa ce poste pendant toute la guerre. Celui-ci devient lord President du Conseil et, à cette occasion, la pairie lui a été offerte, comme elle fut offerte, il y a quelques mois, à Lloyd George, en récompense de ses services. Comme lui, mais pour des raisons différentes, M. Balfour a refusé. Il ne veut pas, en effet, quitter la Chambre des Communes, où il a toujours siégé.

M. Balfour, qui a aujourd'hui 72 ans, se propose d'écrire ses mémoires. Ils intéresseront près d'un demi-siècle de l'histoire d'Angleterre, M. Balfour ayant commencé sa carrière il y a environ une cinquantaine d'années comme secrétaire particulier de son oncle le marquis de Salisbury, qui fut ministre des Affaires étrangères de 1878 à 1888. Avec ce dernier et lord Beaconsfield il fut présent au congrès de Berlin en 1878.

Une aussi longue carrière paraissait peu probable à ses débuts. A 21 ans ne confiait-il pas à un de ses amis que ses médecins, jugeant sa santé débile, estimaient qu'il ne dépasserait pas la trentaine ?

Si sa vie semblait devoir être courte, elle ne paraissait pas non plus devoir être bien brillante quand il fit son entrée au Parlement. Cependant Jowett lui fit crédit et, dans une lettre à miss Dorothy Tennant, aujourd'hui Mme Asquith, il écrivait à son sujet :

« Il me paraît l'un des hommes les plus éminents d'aujourd'hui. Il a tant de courage et de vivacité, et une indifférence si absolue à ce qu'on dit de lui ! »

Cette indifférence, il l'a toujours gardée et la manifeste par le peu de coquetterie qu'il met à sa toilette.

L'homme est tout entier, d'ailleurs, dans l'anecdote que voici :

Un facteur se rendit un soir à la demeure de M. Balfour avec une lettre pour laquelle une surtaxe était due. Il sonne vainement, quand il est rejoint par M. Balfour, qui sonne lui-même avec aussi peu de succès.

En attendant qu'on vienne ouvrir, M. Balfour s'entretient avec l'employé des postes.

Un domestique paraît enfin, empressé auprès de M. Balfour qui s'éloigne en disant :

— Occupez-vous donc d'abord du facteur. Il a attendu bien plus longtemps que moi.

§

**Huysmans fondateur de journal.** — Par les *Petites Affiches*, les biographes de J.-K. Huysmans purent apprendre naguère que l'auteur des *Sœurs Vatard* avait dirigé à Paris une maison de brochage. En effet cette publication avait inséré, dans son numéro du 13 octobre 1892 l'acte aux termes duquel Huysmans vendait à un M. Leroux le fonds de brocheur, situé, 11, rue de Sèvres et qui provenait de la succession de sa mère, décédée en 1876.

Voici qu'aujourd'hui un autre renseignement sur la vie de l'écrivain est apporté par un catalogue d'autographes.

A ce catalogue figure une lettre signée d'Huysmans adressée, le 1er octobre 1880, à M. Montrosier, directeur du *Musée des Deux Mondes*. Il lui demande sa collaboration pour un journal qu'il fonde avec la collaboration de Zola, Goncourt, Maupassant, Alexis, Céard, Hennique, Théodore Hannon, etc.

Qu'eût été le journal que voulait fonder Huysmans ? Une feuille de littérature et d'art, sans aucune tendance politique. « La politique, dit-il dans sa lettre à Montrosier, c'est le nihilisme d'Herzen agrémenté d'un joli scepticisme. » Le titre prévu pour cette feuille ? La *Comédie Humaine*, un titre qui décidément hantait Huysmans, puisqu'il l'avait déjà donné à un essai de drame romantique qu'il avait écrit vers sa vingtième année.

Quelques difficultés avec l'imprimeur, établi dans un quartier que Joris-Karl ne pouvait souffrir (rue d'Argout, près de la rue Montmartre), suffirent à faire abandonner le projet de journal. La lettre, mise en vente le mois dernier au prix de 50 francs, est un des rares témoignages sur cette brève période de sa vie où Huysmans se demanda s'il allait ou non fonder un hebdomadaire.

§

**Phylums et Civilisations.**

Paris, le 16 novembre 1919.

Monsieur le Directeur

Dans son « interprétation biologique des grandes catastrophes » (*Mercure* du 16 octobre et du 1er novembre), M. E.-F. Gautier fait un rapprochement entre les séries de formes paléontologiques et les phases de la civilisation des peuples.

La comparaison est-elle bien rigoureuse ?

Un caractère des phylums, tellement général qu'il ne comporte aucune exception connue, consiste dans ce fait qu'ils ne s'anastomosent et ne se confondent jamais.

Or, si la civilisation romaine est un phylum, il en est de même des civilisations latines originelles et de toutes les autres plus ou moins avancées ; dès lors le Phylum Romain, à sa plus haute expression de développement, ne serait que la réunion, l'ensemble des phylums latins, européens, africains, asiatiques.

J'entends bien qu'à la rigueur on pourrait soutenir que beaucoup de ces phylums, quoique accolés au faisceau, sont restés distincts, mais cela serait-il possible, par exemple, pour les phylums latins en général ?

UN LECTEUR DU « MERCURE ».

§

**Sur la consécration du Sacré-Cœur de Montmartre.**—Parmi les cérémonies qui ont accompagné la consécration de la Basilique de Montmartre, une de celles qui ont éveillé le plus vivement la curiosité publique est la suivante : l'évêque officiant trace à un moment donné, sur la cendre et en forme de croix, l'alphabet grec et l'aphabet latin. On a cherché à expliquer cette cérémonie en disant qu'elle symbolise que Dieu est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute chose ; on l'a rapprochée du chapitre 1, v. 8 de l'Apocalypse. On est, en réalité, en présence d'une pratique bien antérieure à la fondation du christianisme. La coutume d'écrire l'alphabet entier est une de ces vieilles pratiques magiques dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les découvertes archéologiques sont là pour le prouver. On a découvert, en effet, toute une série de vases sur lesquels l'alphabet grec se trouvait inscrit. D'autres contiennent l'aphabet latin, osque, ou même étrusque. Il n'est presque pas de régions du monde antique où l'on n'en ait pas retrouvé. Ces alphabets accompagnent parfois des formules d'envoûtement, ce qui prouve suffisamment, je crois, leur caractère magique. Ce qui le prouve également, c'est que, dans les cérémonies de consécration de l'Eglise Catholique, la composition de l'alphabet est accompagnée d'exorcismes dont le caractère magique est indéniable. Quel est l'origine de ce rite? Il est singulièrement difficile de le dire. D'après M. Dieteriech (*Rheinisches Museum*, 1901, p. 77), qui a traité ce problème avec sa compétence habituelle, il semblerait que les anciens assimilaient les lettres aux éléments et qu'en écrivant les lettres on se rendait maître des éléments eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, il est assez piquant de reconnaître dans une cérémonie du xx^e siècle, célébrée par des prélats dont aucun ne voudrait être pris pour un magicien, un rite d'un caractère essentiellement magique.

GEORGES MEAUTIS.

§

**A propos du Sacré-Cœur.**—Nous avons reçu de notre collaborateur Ernest Raynaud la lettre suivante en réponse à la protestation de M. le professeur au petit séminaire d'Aire-sur-Adour, insérée dans le dernier numéro du *Mercure*.

Mon cher Vallette,

La doctrine de saint Bernard n'a rien à voir avec la dévotion au Sacré-Cœur née au xvii^e siècle et issue des menées du Révérend Père La Colombière, aux mains de qui la religieuse Marie Alacoque ne fut qu'un instrument. Au rebours de la doctrine de saint Bernard la dévotion au Sacré-Cœur est dépouillée de toute

vertu symbolique. Les Jésuites, ardents propagateurs de ce nouveau rite, nous en ont prévenus, dès l'origine, en spécifiant qu'il s'agissait bel et bien d'honorer non plus l'Amour divin, mais « un vrai cœur sanglant, la chair, le sang, les viscères de Jésus ». Il n'est pas étonnant que, présentée sous ce jour, la dévotion au Sacré-Cœur ait éveillé les méfiances des fidèles et alarmé les consciences. Il y a toujours quelque chose de suspect au fond de ces histoires d'apparitions où les savants ne veulent voir que des symptômes d'hallucinations morbides.

Marie Alacoque prétendait avoir des entrevues avec Jésus au cours desquelles il lui avait fait don de son cœur et, stylée par le Père La Colombière, elle allait prêchant : « Il suffit de ne pas haïr Dieu. Lui-même viendra mêler son cœur au vôtre. » C'était reprendre l'enseignement du quiétisme de Mme Guyon, que l'Eglise de Bossuet avait condamné dans la personne de Fénelon. La condamnation restait donc valable pour les deux systèmes. « Tout ce que l'Eglise, dit Lemontey, possédait de docteurs éclairés et raisonnables blâma une superfétation aussi dérisoire que celle de choisir pour objet du culte un muscle du corps humain. » Me souciant peu d'entrer dans le dédale des discussions théologiques où je me pique peu d'excellence, je me bornerai, pour démontrer à mon honorable contradicteur que la dévotion au Sacré-Cœur ne s'est pas installée sans coup férir, à le renvoyer à la lecture des *Nouvelles ecclésiastiques*.

Il y verra ce que d'éminents prélats pensaient de cette iconolâtrie à son apparition et comment ils en traitaient, sans ménagement, les introducteurs, leur décochant les épithètes de « Cordicoles » et « d'Alacoquistes ». Qu'il relise les mandements, notamment de Monseigneur de Caylus, évêque d'Auxerre ; et, ce qui prouve bien la difficulté de cette créance neuve à se faire recevoir de la majorité des fidèles, c'est qu'en 1776, les marguilliers de la paroisse Saint-André des Arcs signifièrent à leur curé l'ordre de passer outre à la célébration de la fête du Sacré-Cœur qui tendait à s'introduire furtivement dans les sanctuaires.

N'est-il pas encore symptomatique que le diocèse où cette dévotion rencontra le plus d'hostilité fut précisément celui d'Autun ? On y savait apparemment à quoi s'en tenir sur les miracles de Paray-le-Monial. Faut-il encore signaler le conciliabule de Pistole et cette opposition acharnée dont l'écho se trouve dans la bulle *Auctorem fidei* (1794) qui entendait briser les résistances ? Sans doute un pape avait parlé et l'Eglise romaine dut se soumettre ; mais il reste à savoir si la reconnaissance officielle d'un culte charnel, mêlé d'un relent de sensualité trouble — « J'ai goûté, disait Marie Alacoque, dans mes entretiens divins, toute la suavité des caresses d'amants » — n'impliquait pas, dans la foi, un fléchissement de qualité. Et, même pour un croyant non romain, il reste à savoir qui a raison d'un pontife qui arrête les fidèles à la contemplation d'une pièce anatomique ou de saint Thomas d'Aquin qui leur enseigne : « La Foi est le courage de l'esprit qui s'élance en avant, sûr de trouver la vérité. » Que l'Eglise actuelle, sentant où le bât la blesse, essaye d'accréditer la dévotion au Sacré-Cœur, en lui infusant un caractère spirituel, et en la rattachant à la mystique des grands Patriarches, cela ne saurait nous faire oublier que son point de départ se trouve à la fois dans l'hérésie d'un sectaire arménien, le chapelain Godwin, confident de Cromwell, et, comme dit Michelet, dans une crise d'hystérie. C'est une opinion que l'on professe ailleurs, quoiqu'en pense mon honorable contradicteur, que dans les sous-préfectures sud-oranaises. On la professe partout où l'on n'a point accoutumé de confondre la révérence due aux choses saintes avec les pratiques de la superstition et où l'âme n'a besoin, pour s'émouvoir, ni des aiguillons de la chair, ni d'une mise en scène fantastique, j'allais écrire diabolique, où les cœurs saignants bondissent des poitrines au jeu des lumières, et dont Charles Morice se plaignait qu'elle fît ressembler les basiliques à des étaux de triperie (voir La *Littérature de tout à l'heure*), artifices puérils que l'Eglise aurait intérêt à laisser aux idolâtres.

Elle a de quoi susciter les ferveurs autrement que par des émotions de clinique et d'une imagerie naturaliste. Il n'y a là, en dépit de toutes les protestations et de toute l'ingéniosité que ses meilleurs défenseurs déploient à nous donner le change, qu'un reflux brutal de matérialité. On serait tenté d'y voir un retour au fétichisme et pas autre chose, et je sais des âmes pieuses qui sont de cet avis.

ERNEST RAYNAUD.

§

**Une apparition du bovarysme dans la « Revue des Deux Mondes ».** — Lorsqu'une philosophie nouvelle apparaît dans une revue

aussi prudente que la *Revue des Deux Mondes*, le fait mérite d'être signalé. Je me hâte de dire que le collaborateur de la dite revue (M. Joseph Bédier) ne l'a pas fait exprès, comme on va le voir. Il paraît en l'occurrence n'être pas informé des applications récentes de la philosophie de Jules de Gaultier, car il parle d'une loi « mystérieuse » dans son travail intitulé « Notre Infanterie » (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1919, p. 779). Il écrit :

Peut-être (la jeune armée américaine n'en a-t-elle pas offert un tout récent exemple ?) une loi mystérieuse, universelle, commande-t-elle, malgré les expériences d'autrui, les mêmes excès de confiance en elle-même à toute infanterie neuve et qui, pour la première fois, affronte la mort ; peut-être cette excitation exaspérée est-elle, au début d'une campagne, pour une armée quelconque, la condition même de son entrée en ligne.

Or, pour qui connaît le bovarysme et l'application que j'en ai faite (1907) à l'homme qui entreprend une lutte, suivie de bien d'autres luttes par la suite, la loi en question n'offre rien de mystérieux. Le théorème à la base de la philosophie du bovarysme c'est la célèbre et fondamentale phrase de Jules de Gaultier : « Toute chose qui se connaît se connaît autre qu'elle n'est. » Appliquant ce théorème au cas particulier de l'homme qui lutte, j'avais fait voir la règle générale de la surestime de soi-même, de « l'excès de confiance en soi-même » chez l'homme ayant déjà une valeur réelle $v$ (éducation militaire, courage, entraînement, etc...) au moment où ses luttes commencent. Il se figure posséder une valeur V et son succès de confiance, sa surestime, sa quantité d'illusion est $V—v$. Je montrais comment cette quantité varie au fur et à mesure qu'augmente la valeur réelle $v$ au cours des expériences personnelles. Enfin, que l'« excès » de confiance est la condition même de l'entrée en lutte, ceci est un des corollaires du bovarysme. On peut donc acquiescer à ce qu'écrit sur ce sujet M. Joseph Bédier, en enlevant les deux « peut-être » ainsi que le vocable « mystérieuse ». — V. CORNETZ.

§

**Guignol Educateur.** — Une forme de théâtre qui, depuis les temps les plus reculés, a toujours causé la joie des enfants, et souvent des grandes personnes, dans tous les pays du monde, c'est le théâtre des marionnettes, fantoches ou pupazzis. Chaque pays a d'ailleurs son pantin national : Punch and Judy en Angleterre, Hanswurst ou Jean Boudin en Allemagne, Karagheuz, ou Garagousse en Turquie, Casperl en Autriche, Pulcinella en Italie. En France, nous avons Guignol, immortalisé par son créateur, Mourguet de Lyon, et perfectionné par les continuateurs de Mourguet, tels que Pierre Rousset, Lemercier de Neuville, etc.

L'idée est venue à plusieurs amateurs de ce procédé scénique de l'utiliser comme moyen d'instruction et de vulgarisation. *Guignol à l'Ecole* constitue une tentative intéressante et l'expérience est poursuivie en ce moment à Paris par un marionnettiste de talent, le fondateur du *Guignol de la guerre*, M. Gaston Cony, aidé de M. Jules Belle. M. Cony a commencé par des pièces historiques, retraçant des scènes de l'histoire de France qui se gravent ainsi dans l'esprit des jeunes auditeurs.

Déjà la *Rockefeller Fondation*, qui, depuis près de deux ans, a entamé la lutte contre la tuberculose en France, a adopté le théâtre Guignol comme

moyen de propagande contre le fléau, en instruisant les enfants sous cette forme amusante, et l'on peut assurer qu'elle a obtenu et obtient les résultats espérés grâce à la judicieuse application qu'elle fait de cette méthode originale de vulgarisation.

Du répertoire composé pour cette application spéciale par l'écrivain bien connu Henri de Graffigny nous citerons *Paulot fait la guerre aux microbes* et *Guignol est de bon conseil*, petites pièces en un acte à huit ou dix personnages, où les conseils d'hygiène et de préservation contre la maladie sont présentés d'une manière saisissante et capable de frapper les imaginations enfantines.

L'auteur est, d'ailleurs, son seul impresario et il manœuvre avec un remarquable brio ses acteurs à tête de bois ou de carton. Près de deux cents représentations ont déjà été données aux écoliers des départements du Puy-de-Dôme, du Calvados, du Nord, de la Côte-d'Or et du Gard, et c'est à Lille, Dijon, Bourg et Clermont-Ferrand que le succès a été le plus vif. Bientôt ce sera Paris qui verra ce nouveau théâtre.

Guignol vulgarisateur, Guignol à l'école.... Les écoliers de notre époque sont favorisés. Au lieu de l'antique férule, le théâtre!... — R. M.

§

**Rendons à Pascal...**

Semur, 19 octobre 1919.

Monsieur le Directeur,

Dans un récent *Mercure*, M. Henri Mazel cite « ce trait d'humour » d'un ingénieur américain : « Si j'étais plus instruit et si j'avais le temps, je vous écrirais une lettre plus courte. »

Ceci est très fin, dit M. Mazel.

M. Mazel, qui sait si bien « Ce qu'il faut lire », a certes lu *les Provinciales*. Comment n'a-t-il pas reconnu ce passage du P. S. de la 16e lettre : « Je n'ai fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. »

D'où il appert que la meilleure qualité d'humour américain se trouve... chez Pascal.

Veuillez agréer, etc...

ED. MORIN.

§

**Exposition des blessés de l'atelier Lachenal.** — Le lieutenant J.-Jacques Lachenal et les blessés de son atelier feront une exposition des céramiques qu'ils ont exécutées à la galerie D. I. M. (19, Place de la Madeleine), du 12 décembre au 3 janvier. L'exposition sera ouverte tous les jours même fériés.

Des œuvres du même atelier seront exposées à la galerie Devambez, 43, boulevard Malesherbes, du 16 au 31 décembre. Cette dernière exposition sera fermée les dimanches et jours fériés.

§

**Rachat de numéros du « Mercure de France ».**

Au prix de 3 fr. l'un : les nos 416, 422.

Au prix de 2 fr. 50 l'un : les nos 455, 457, 463, 470, 475, 477.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

A dater

du 16 décembre prochain

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Paraîtra**

sur 18 feuilles au lieu de 12

**donnant ainsi**

288 pages par numéro

**soit par an**

8 volumes de 864 pages

Tous ceux de nos abonnés actuels dont l'abonnement expire à une date antérieure au 15 mai 1920 pourront se réabonner au **tarif de 1919** pour une période de six mois au moins ou de douze mois au plus (Voyez présente livraison, écho : *Transformation du "Mercure de France"*).

Le tarif pour 1920 est ainsi fixé :

| | France. | Etranger. |
|---|---|---|
| Un an | 48 » | 55 » |
| 6 mois | 25 » | 29 » |
| 3 mois | 13 » | 15 » |
| 1 numéro | 2 50 | 2 85 |

*Les abonnements partent de tous les numéros.*

A partir du 1er janvier 1920, tous les numéros antérieurs, quel qu'en soit le prix marqué, se vendront uniformément 2 fr. 50 et tous les tomes 7 fr. 50.

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

**VIAN-LES-BAINS, A VENDRE, Belle Villa meublée.** r. : **60.000 fr.** — Pour traiter, s'adresser à e John BONNET, notaire à Evian.

---

**VIAN-LES-BAINS, A VENDRE,** *Bel hôtel particulier*. Richement eublé. **Prix : 750.000 fr.** Pour traiter, s'adresser Me John BONNET, notaire à Evian.

---

**ROPRIÉTÉ** li- re, 3 k. (st. tramw.) **BLOIS, MAISON,** g. communs jard., dép., 3 hect. 1/2. . : **65.000 fr.** *A vendre à l'am.* S'adresser RIQUOIS, otaire à Blois.

---

ENTE au Palais, à Paris, samedi 13 décembre 1919 à 14 h., **GRDE PROPRIÉTÉ** près **Chantilly,** à **AYE (OISE),** 38, avenue de la gare. Comprenant grande **MAISON** d'habitation vec importantes dépend. et Maison de jardinier, rand jardin, petite serre, potager avec bassin. Contenant **1 hectare** 82 **ares** 73 **cent. Mise à Prix : 5.000 fr.** S'adres. à MMes LESTIBOUDOIS, Johanneau t Delinon, av. à Paris, Lejeune, notaire à Paris, et ur place pour visiter.

---

Vente au Palais à Paris, le 3 décembre 1919, 2 h. **4 MAISONS à PARIS, RUE DU SIMPLON, nos 22, 24, 26 et 30,** en **4** lots. Mise à prix : 75.000 fr. par lot. Contenance de chacune 260 m. environ. Revenu de chacune environ 10.000 fr. S'adresser à Me FERNAND BERTIN, avoué, 18, rue Duphol, à MMes Doyé, avoué, et Gartaldi, notaire.

---

**MON** 19 r. des **PYRAMIDES.** R.b. 33.300 f. M. à P. 400 000 f. Adj. ch. not. 23 déc. S'ad. Me A. MOREL d'ARLEUX, Delapalme et Courcier, notaires.

---

Vente au Palais, le 13 décembre 1919, à 2 heures, *En deux lots, avec faculté de réunion.* — 1er lot : **PROPRIÉTÉ** avec mobilier à **BOURG-LA-REINE** Grande-Rue, 147. M. à P. : **50.000 fr.** — 2e lot : **GRAND JARDIN** potager de 2.941 m. à **BOURG-LA-REINE,** au lieudit « Le Petit-Chambord » **Mise à prix : 15.000 fr,** S'adresser à Mes CAHON et Vivet, avoués, et Perrot, notaire à Bourg-la-Reine.

# INFORMATIONS FINANCIÈRES

## BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

En exécution des résolutions votées par l'Assemblée générale extraordinaire du 5 novembre 1919, le Conseil d'administration de cette société a décidé de porter le capital de 200 à 300 millions de francs au moyen de l'émission de 200.000 actions de 500 francs nominal.

Les actions sont émises au prix de 600 francs, soit avec une prime de 100 fr. Il est appelé à la souscription le quart du montant nominal, soit 125 francs plus la prime de 100 francs, au total : 225 francs.

Les actions nouvelles sont émises jouissance 1er janvier 1920. Elles seront donc entièrement assimilées aux actions anciennes après paiement du dividende de l'exercice 1919.

L'émission est réservée par préférence aux actionnaires actuels dont le droit s'exercera :

1° Au moyen d'une souscription irréductible, à raison d'une action nouvelle pour deux anciennes, sans tenir compte, le cas échéant, de la fraction d'action ;

2° Au moyen d'une souscription réductible, afin de participer à l'attribution des actions non absorbées par la souscription irréductible. La répartition des actions ainsi souscrites se fera au prorata des demandes sans tenir compte du nombre d'actions anciennes, et en attribuant, si possible, un minimum d'un titre à chaque souscripteur.

Les souscriptions sont reçues du 15 novembre au 6 décembre 1919 à la **Banque nationale de crédit à Paris** et dans toutes ses succursales et agences.

Au **Comptoir d'Escompte de Mulhouse à Mulhouse** et dans ses succursales.

L'insertion légale a paru au « Bulletin des Annonces Légales Obligatoires » du 10 novembre 1919.

---

## BANQUE NATIONALE FRANÇAISE
### DU COMMERCE EXTÉRIEUR
### (En formation)

Cette banque a procédé le 25 novembre dernier à l'émission publique de 150.000 actions de 500 francs chacune.

Le prix d'émission était fixé au pair, soit 500 francs par action, sur lequel il a été versé : 125 francs en souscrivant, représentant le premier quart. Les trois autres quarts, soit 375 francs, seront appelés sur appels du Conseil d'Administration.

Les souscriptions étaient reçues par correspondance, mais pour un minimum de dix actions seulement, au siège social provisoire de la Banque Nationale Française du Commerce Extérieur, 15, rue Auber, ainsi que dans toutes les banques et établissements de crédit, et dans leurs succursales et agences, tant à Paris que dans les départements.

La création d'un organe bancaire aussi nécessaire que la Banque Nationale Française du Commerce Extérieur a naturellement rencontré l'accueil le plus favorable.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts**
**Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique**
**Voyages, Bibliophilie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

---

*ABONNEMENT*

***Les abonnements partent de tous les numéros***

Tarif pour 1920.

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Un an............. | 48 fr. | Un an............. | 55 fr. |
| Six mois........... | 25 » | Six mois........... | 29 » |
| Trois mois......... | 13 » | Trois mois......... | 15 » |



Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.